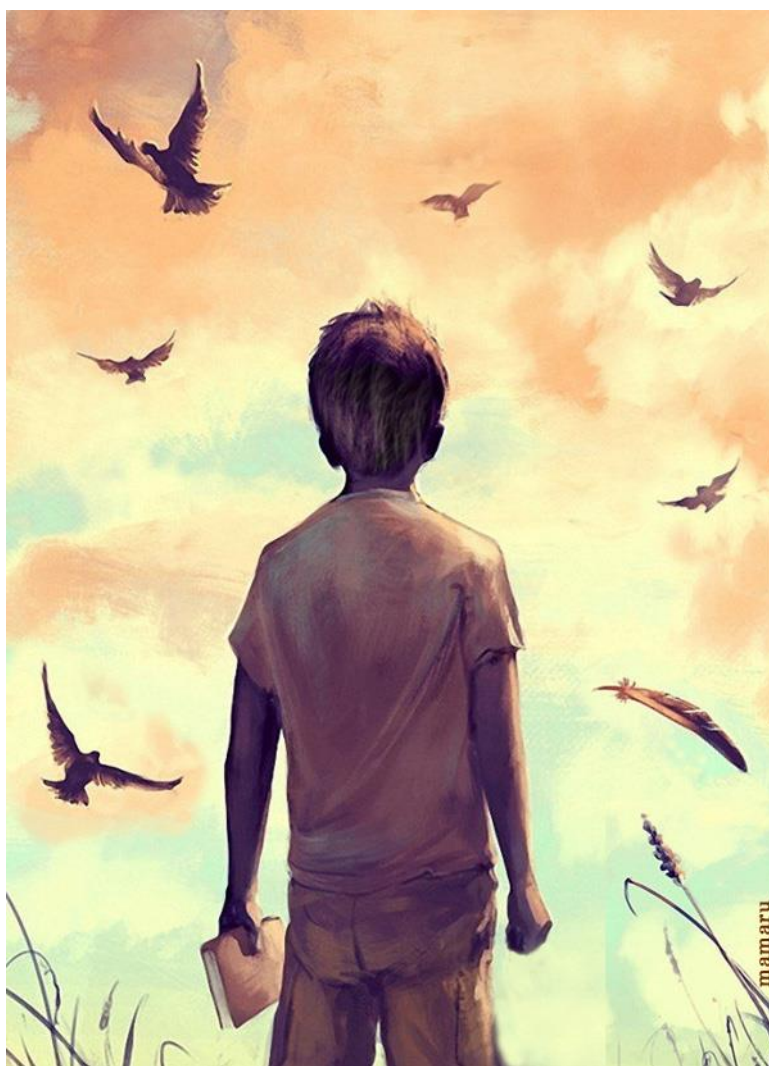


# MINOS

D'APRÈS *L'OISEAU BARIOLÉ*  
DE JERZY KOSINSKI

# L'OISEAU MIGRATEUR



mamaru

## PRÉFACE

Ce texte est tiré de *L'Oiseau Bariolé* de Jerzy Kosinski (*The Painted Bird*, 1965, de Jerzy Nikodem Kosiński, né Josek Lewinkopf, et traduit de l'anglais par Maurice Pons, éditions Flammarion, 1966).

J'ai découvert ce livre peu avant mes seize ans ; ce fut un choc pour moi. J'ai été saisi par la violence que subissait ce jeune garçon comme, à la même époque, j'étais impressionné par les textes de Sade. Apparemment, j'ai pris très vite la décision de me l'approprier, car, trois mois plus tard, j'en commençais le détournement.

Je l'ai terminé alors que j'allais avoir dix-sept ans ; j'ai donc mis moins d'un an à l'écrire. J'ai rempli pour cela quelque 650 pages de cahiers 17 × 22 cm à grands carreaux.

À part différentes coupes, modifications, digressions, j'ai augmenté le texte original de deux parties, parfois d'un climat assez distinct de celui de Kosinski, l'une au début, les chapitres 1 et 2, et l'autre à la fin, qui correspond approximativement aux chapitres 16 à 18, plus, évidemment, l'opuscule de « Monseigneur de Montensont » – ce dernier ajout utilisant de larges extraits d'un article sur la fessée paru à cette époque dans le magazine « Le Nouveau Candide » (de mémoire, car je ne l'ai pas retrouvé).

Le manuscrit a été écrit d'un jet, pratiquement sans corrections. Je l'ai peut-être relu une fois, quelques années plus tard, mais sans le modifier. Je ne me préoccupais guère de retravailler ce que je pensais devoir rester dans un tiroir.

Dès le début, j'ai voulu illustrer mon texte de photos, mais comme je ne disposais de personne comme modèle, j'ai joué moi-même le rôle de Karl – nom que j'avais donné au garçon, Kosinski ne l'ayant pas baptisé. Je crois que je souhaitais aussi garder le souvenir de celui que j'étais et que je savais destiné à disparaître. Ce n'était pas que je me trouvais si attirant, mais tout de même suffisamment « présentable » pour prendre plaisir à me regarder dans ces situations parfois scabreuses.

Mais Kosinski parle d'« un petit garçon de six ans », qui « a la peau mate, les cheveux et les yeux noirs », et qui traverse des contrées où les paysans qui le persécutent « ont le teint clair, les cheveux blonds, les yeux bleus ou gris ».

Comme, d'une part, je n'avais pas l'âge de son personnage, j'ai dû le vieillir, le faisant passer de dix à seize ans au cours de l'histoire – ce qui d'ailleurs me convenait mieux. J'ai dû aussi faire en sorte de paraître plus jeune pour les photos du début, en me mettant par exemple en culottes courtes. Mais, d'autre part, comme j'avais plutôt la peau blanche et les cheveux clairs, il m'a fallu retourner tout l'argument, et faire que Karl, dont je dis par conséquent qu'il « est châtain clair, il est grand pour son âge, et il a la figure allongée », soit poursuivi par une population de paysans qui « ont les cheveux bruns, sont petits, et ont la tête large »... Plusieurs autres écarts de mon texte par rapport à l'original ne s'expliquent que par les contraintes que m'imposaient les costumes et les décors dont je disposais pour faire les photos... Pour illustrer les personnages secondaires, j'ai utilisé les images que je collectionnais, tirées de divers magazines.

J'ai repris ce texte à peu près un demi-siècle plus tard... La frappe s'est étalée sur sept années, car je l'ai faite irrégulièrement, à temps perdu.

Je n'ai pas souhaité y apporter de grandes modifications, j'ai préféré le conserver dans son état originel, le « laisser dans son jus », comme on dit, qu'il reste celui d'un adolescent. Mais, pour que ce ne soit pas trop pénible à lire, je l'ai tout de même davantage toiletté que je ne l'avais fait pour *Fabre contre organisation OLAC*. Au-delà des coquilles, j'ai corrigé certaines maladresses ou incohérences, j'ai arrangé celles des phrases qui me semblaient les plus rugueuses, en pensant que c'était certainement ce que j'aurais voulu quand j'écrivais ce détournement, si j'avais pu me douter qu'il serait un jour dévoilé. J'y ai certainement ajouté d'autres fautes de frappe, cette édition n'ayant pas été relue par un correcteur, et je serai reconnaissant à ceux qui me les signaleraient.

J'ai conservé en général les termes de mon manuscrit. Parmi les curiosités de vocabulaire, et bien que j'aie à l'époque repris le mot *verge*, utilisé une seule fois par Kosinski, j'ai continué ailleurs d'écrire *glande*, comme dans mes textes précédents (sauf deux occurrences à la fin).

J'aurais voulu évidemment illustrer cette publication des photos que j'avais faites à l'époque, mais, pour des raisons évidentes, c'était malheureusement impossible.

## Avertissement

Avant d'entrer dans ce texte, il faut savoir que la plupart des scènes en sont très violentes.

Et, encore une fois, si cette violence est acceptable dans une fiction, elle ne doit en aucune façon être reproduite dans la réalité. Bien que je trouve excitante l'idée de maltraiter un enfant, je considère comme absolument odieux et répréhensible de passer à l'acte.

Minos  
2019

## PROLOGUE

Été 1939 : la Seconde Guerre mondiale est en route ; l'invasion de la Tchécoslovaquie est terminée ; les Allemands projettent déjà celle de la Pologne. L'ambassadeur polonais à Berlin, Wilhelm Vom Ruhm, bien qu'allemand, est obligé de s'enfuir en France avec sa femme Elzbieta. Comme il pense reprendre ses activités antinazies en France, il préfère confier son fils de dix ans, Karl, à un secrétaire de l'ambassade, Otto Coppelius, pour que ce dernier le garde jusqu'au moment où il pourra le reprendre.

Les événements cependant bouleversent ses plans. Dans la confusion de la guerre et de l'occupation, à travers les incessants déplacements de populations, il perd la trace de celui qu'il avait chargé de garder Karl.

Celui-ci n'avait de toute façon pas gardé l'enfant, mais l'avait donné à une vieille paysanne polonaise. Dès lors Karl se retrouve seul, errant d'un village à l'autre, tantôt recueilli, tantôt pourchassé. Les contrées dans lesquelles il passe les années de la guerre appartiennent à une région ethnique bien définie : les paysans y mènent une vie isolée et sédentaire ; ils ont les cheveux bruns, sont petits, et ont la tête large. Karl au contraire est châtain clair, il est grand pour son âge, et il a la figure allongée. Bien qu'il connaisse le polonais par sa mère qui est originaire de ce pays, il parle le langage châtié de la bourgeoisie cultivée, ridicule et pratiquement incompréhensible pour les fermiers.

Considéré comme allemand, il est pourchassé par les paysans ; vagabond, il est traqué par la Wehrmacht, car, à l'époque des ghettos et des camps de concentration, donner asile à un bohémien, c'est exposer le village tout entier aux représailles des soldats.

Pendant des siècles, ces provinces orientales avaient été tenues à l'écart de la civilisation. Difficilement accessibles, éloignées des centres urbains, elles sont alors parmi les régions les plus arriérées de l'Europe Centrale. Ni écoles, ni hôpitaux, peu de routes, peu de ponts, pas d'électricité. Les gens vivent dans des maisons de bois, exiguës, presque des cabanes, comme y vivaient déjà leurs arrière-grands-

parents. Les villages se disputent les rivières, les bois, et les lacs. La seule loi est celle du plus fort et du plus riche.

La religion de ces paysans est le christianisme, mais ils continuent de propager les superstitions et les fables, et Karl, entre son père athée et sa mère catholique non pratiquante, se fera pourchasser encore à cause de son ignorance des rites.

Ils sont ignorants, et brutaux par nécessité. Le sol est aride, le climat rude. L'occupation de ces provinces par les Allemands ne fait qu'accroître leur misère et leur sauvagerie. Les paysans sont tenus de livrer une grande partie de leurs maigres récoltes à la Wehrmacht, ou encore aux partisans qui se scindent en deux clans : les Rouges pour l'armée soviétique, les Blancs pour la Wehrmacht.

## CHAPITRE 1

### La maison

Pendant les vacances, en dehors de ma vie de pensionnaire, je trouvais tout assommant et ennuyeux. Je voyais quelquefois ma mère, très rarement mon père, éternellement pris par de mystérieuses et importantes occupations, de telle sorte que j'étais entièrement entre les mains de ma gouvernante, Nanny, bien que j'eusse déjà dix ans. Je la trouvais ennuyeuse et bien trop mère poule.

Bien que nous fussions en été, elle me faisait dormir avec une robe de chambre en plus de mon pyjama. Sous mon édredon, je transpirais terriblement. Le matin, à neuf heures, quand elle m'apportait mon petit déjeuner au lit, elle me retrouvait en sueur.

« C'est bien, ça ! » disait-elle alors. « Tu as beaucoup transpiré cette nuit. Et quand on transpire, on chasse les microbes ! »

Je m'asseyais dans mon lit, et elle me donnait quelques cachets, des cuillères de poudres infâmes qu'il me fallait avaler sans rechigner. J'avais alors seulement droit à mon petit déjeuner que je devais prendre au lit.

Cette opération terminée, Nanny me déshabillait et m'emmenait me laver dans la salle de bains attenante à ma chambre. Je me laissais faire tandis qu'elle me lavait la figure, le cou, les mains, les pieds. Elle m'essuyait ensuite, et je la suivais de nouveau dans ma chambre où elle préparait mes habits. Chaque jour elle changeait mes sous-vêtements. Elle me mettait un tricot de corps, un caleçon, et des chaussettes, tous d'un blanc parfait. Elle me passait ensuite ma chemise blanche, mon short beige, mon tricot brun, et mes sandales. Elle vérifiait enfin ma tenue, me coiffait, et me parfumait légèrement.

À dix heures, j'allais embrasser ma mère dans sa chambre, alors que mon père était depuis longtemps parti. Elle déjeunait au lit. Elle me caressait la tête d'une main très douce en disant :

« As-tu bien dormi, mon chéri ? Comment vas-tu ? »

À toutes ses questions, je répondais un « Oui, merci ; et toi ? » d'usage. Elle parlait avec moi encore un peu, puis me congédiait sur un baiser.

Je retournais alors dans ma chambre où m'attendait un précepteur, *Herr Heinrich Brecht*, qui me donnait chaque matin deux heures de cours. Ces cours devaient me préparer à entrer en sixième, classe qu'on m'avait présentée comme d'une dureté à peine soutenable. *Herr Brecht* m'apprenait des rudiments de latin, de sciences naturelles, et d'algèbre.

C'était un vieux monsieur long et sec, aux cheveux gris, et fort peu aimable. Il me faisait travailler sans répit, me rabâchant des déclinaisons, me faisant copier des pages entières sur le squelette de l'homme, ou enrageant de me voir ne pas comprendre qu'une lettre pouvait prendre la place d'un chiffre.

Craintif, je lui disais :

« Les lettres, c'est fait pour écrire. On peut pas ajouter des lettres... »

Il me traitait d'insolent et me relisait pour la dixième fois « le passage si clair pourtant » où on expliquait cet incroyable phénomène. Distract et ennuyé je laissais vagabonder mon regard sur les grands arbres de notre jardin dont les feuilles jouaient avec le soleil de juillet...

Quand il s'apercevait que je ne l'avais pas écouté, il devenait tout rouge et disait d'une voix ronflante :

« Monsieur Karl Vom Ruhm !... Vous irez jouer dehors plus tard. Pour l'instant, essayez de comprendre ce passage capital. Si vous ne comprenez pas cela, vous ne comprendrez jamais... », etc.

Quand il rencontrait mon regard vague et ennuyé, il me donnait le passage à copier cinq fois. C'était le seul système qu'il avait trouvé pour me faire lire ses leçons.

Enfin arrivait Nanny qui annonçait, à midi et demi, le déjeuner. *Herr Brecht* fermait ses livres, et j'entendais son habituel :

« Vous avez mal travaillé, aujourd'hui monsieur Karl. Il faudra veiller à être plus attentif. »

Le midi et le soir, je prenais mes repas dans la cuisine, avec Nanny. Si je n'avais pas eu ma taille, on aurait volontiers cru que je n'avais guère plus de deux ans d'âge, étant donné que c'était ma gouvernante qui me coupait ma viande et mes pommes de terre. L'interdiction de toucher à un couteau était aussi forte que celle de prendre mon verre. C'était Nanny encore qui me donnait à boire.

En fait je ne savais pas à quoi rimaient ces interdictions, puisqu'à la pension je me nourrissais, bien sûr, par moi-même. Mais j'obéissais à ce rite curieux sans me poser de question.

Peu avant une heure, à la fin de mon déjeuner, ma mère apparaissait dans la cuisine pour superviser les cuissons en cours pour le repas de la grande table, et me demandait si c'était bon. Je répondais « Oui, merci » sans même réfléchir. Elle passait dans mon dos, m'essuyait la bouche avec ma serviette, et me posait quelques questions tout en me

caressant doucement la nuque, les joues du dos de ses doigts, les épaules.

« As-tu bien travaillé ce matin ?... As-tu fait des progrès ?... Richard et Monar viendront-ils cet après-midi ? »

À toutes ces questions, je répondais « Oui », ajoutant parfois un petit commentaire pour rester poli. Nanny se levait alors, et me conduisait dans ma chambre où elle tirait les rideaux. Je m'asseyais sur mon lit, tandis qu'elle me retirait mon tricot et mes sandales. Je m'allongeais, elle mettait sur moi une grosse couverture, et je devais dormir, ce que je ne faisais jamais.

Dès que les pas de Nanny n'étaient plus audibles, je rallumais ma lampe de chevet, et je lisais des illustrés. Chaque bruit dans l'escalier me faisait sursauter, éteindre la lumière, et fourrer mon journal sous la couverture. Et tandis que les pas passaient devant ma porte, j'imaginai toutes sortes de prétextes pour expliquer la présence du journal près de moi au cas où l'on entrerait.

Peu avant trois heures, j'éteignais et je rangeais tout. Nanny ouvrait la porte, et me disait que j'avais le droit de me lever. Je bondissais hors de mon lit. Redevenant enfin un garçon normal, j'enfilais prestement mon tricot, chaussais à la va-vite mes sandales, et me précipitais dans le jardin où se trouvaient déjà deux garçons.

L'un était allemand, Richard Keller, et son père était, je le savais, sous les ordres du mien. L'autre était polonais, Monar Gdynia, et sa famille avait été protégée de la déportation grâce à mon père. Je le regardais parfois avec pitié, songeant que son sort tenait à si peu. J'organisais toutes sortes de jeux avec eux, souvent de cow-boys et d'Indiens, et c'était toujours moi qui dirigeais, qui décidais de tout. J'étais ravi par l'obéissance des deux garçons ; au pensionnat, les autres élèves ne m'obéissaient jamais, ils me riaient au nez quand je leur proposais de jouer ce genre de rôles.

Car, dans chacune de mes histoires, à un moment ou à un autre, je soumettais mes camarades à des « tortures », qui n'étaient pas toujours anodines : brûlures indiennes, coup de pied dans les côtes, insultes. Je les garrottai aux poignets et aux chevilles, je leur retirais leurs chaussures et leurs chaussettes, puis je passais une baguette allumée sous leurs doigts de pied.

J'aimais en particulier les simulacres de scalp : j'attrapais un de mes « prisonniers » par les cheveux, et je lui renversais la tête en arrière avec un ricanement de circonstance. Puis, avec une lime, je lui égratignais la peau, juste à la naissance des premiers cheveux. Je faisais ensuite descendre le « couteau rituel » le long de sa tempe, en dessous de ses pattes, au-dessus des oreilles, le long de la nuque, puis je remontais de l'autre côté, tirant toujours bien les cheveux pour dégager les racines et laisser une vilaine marque rouge.

Parfois, alors qu'ils étaient attachés au poteau de tortures, je leur mettais de la poudre à gratter dans le col roulé de leur pull, ou sur leur

ventre, sous la ceinture, ou je leur retirais leurs chaussettes et j'en versais dedans avant de les leur remettre. Les deux garçons se tordaient dans leurs liens, ils se convulsaient en tous sens pour se gratter, tapant des pieds pour diminuer les démangeaisons.

Dans les meilleurs moments, j'en fouettais un, Richard ou Monar, cela dépendait des fois. J'utilisais une ceinture. Elle s'abattait en claquant sur les épaules du garçon torse nu, sur son dos, sur ses fesses. Il gémissait, il criait d'une voix effrayée, comme un jeune chiot, et je trouvais là un plaisir inconnu, un plaisir instinctif, quelque chose d'incontrôlé. Je levais mon bras, et aussitôt après une marque rouge, brûlante, apparaissait sur la peau nue et douce, duveteuse. C'était extraordinaire.

Quand Nanny arrivait nous prévenir qu'il fallait que je rentrasse, le jeu était fini. Elle m'emmenait me laver les mains et la figure. Le dîner avait lieu un quart d'heure après dans les mêmes conditions que le déjeuner.

Vers sept heures et quart, elle me menait dans ma chambre pour me coucher. Elle me déshabillait, me lavait encore une fois, puis me mettait mes sous-vêtements, mon pyjama, et ma robe de chambre. Une fois que je m'étais glissé dans mon lit, je commençais à avoir trop chaud.

Pendant une heure, elle me lisait les contes et les légendes d'un gros livre. Je trouvais cela un peu puéril, mais ça ne me déplaisait pas. À huit heures, avant de se mettre à table avec des tas d'inconnus, ma mère venait me dire bonsoir, interrompant la lecture. Elle m'embrassait en me caressant la joue, et en me disant quelques mots gentils. Elle s'en allait peu après. Nanny lisait encore une demi-heure, puis éteignait. Ma journée était finie.

Un matin, je me réveillai avec un fort mal à la tête. Quand j'eus dit cela à Nanny, celle-ci se mit à pousser des cris, elle m'enjoignit de ne pas bouger de mon lit, puis fila chercher ma mère.

Celle-ci arriva bientôt, les yeux lourds de sommeil, en robe de chambre. S'asseyant au bord de mon lit, elle me mit la main sur le front et me posa quelques questions sous le regard anxieux de Nanny. Je me souvins alors d'être resté la veille tout l'après-midi sur le perron de la maison, exposé au vent du nord, car nous avions joué que j'étais l'Inca suprême qui ne bouge pas de son piédestal, et pour qui on sacrifie des esclaves. Aussi avais-je attrapé une solide grippe. Ma mère, de mauvaise humeur parce qu'on l'avait réveillée trop tôt, dit à la servante de me laisser couché, de prendre ma température, tandis qu'elle téléphonerait au docteur Eichendorff. J'appris que je n'aurais pas cours avec *Herr Heinrich Brecht*. Ce fut le bon côté de ma maladie.

Le docteur arriva vers midi. Il me fit retirer ma robe de chambre, ma veste de pyjama, et mon maillot pour m'ausculter. Il me dit d'ouvrir la bouche, me tâta les oreilles, me palpa longuement le ventre ; il

écarta mes deux culottes et jeta un regard bref à ma glande. Enfin il diagnostiqua à ma mère :

« Rien de grave ; juste un sérieux rhume. Je vais lui faire une injection d'un remontant. Je reviendrai lui en faire une chaque matin, jusqu'à ce qu'il aille mieux. Gardez-le en tout cas encore deux jours au lit. Si ça va ce moment-là, vous pourrez le lever dans la maison. »

Il dit à Nanny que je pouvais me rhabiller, puis il rédigea son ordonnance. Il la donna à ma mère, qui s'efforça de la déchiffrer, tandis qu'il sortait une seringue de sa serviette noire. Il la remplit dans un flacon, puis, sortant mon bras droit des couvertures, il en retroussa les manches au-dessus du coude.

« Ne bouge pas ! » me dit-il gentiment, ce qui m'effraya.

Il me saisit fermement l'avant-bras, et me le piqua. Je poussai un petit cri en sentant la douleur, et je bougeai dans mon lit. C'était une sorte de brûlure intérieure, intense, qui grandissait au fur et à mesure que je voyais l'ampoule se vider. Enfin le docteur retira l'aiguille, m'arrachant un autre gémississement, et me mit un petit coton sur la goutte de sang qui perlait sur ma peau. Je pliai le bras en tremblotant, tandis que le médecin se levait pour s'en aller.

Les quelques jours qui suivirent furent horribles : cloué au lit, avalant des potions presque toutes les heures, emmailloté tout le jour dans des couvertures, ma journée devenait un long ruban monotone et ennuyeux, mon abrutissement était irrégulièrement coupé par les entrées de Nanny ou de ma mère. Enfin le médecin déclara que je pouvais me lever dans la maison, mais seulement dans les pièces exposées au soleil.

J'eus alors la joie de retrouver *Herr Heinrich Brecht* dont le cours quotidien, cependant, fut coupé désormais vers sa moitié par le docteur. Celui-ci entraînait vivement, introduit par Nanny, saluait mon précepteur qui ne répondait pas, feignant de s'absorber dans un manuel, et il me demandait de me préparer. Je quittais mon bureau à contre-cœur – c'était une des rares fois où je rechignais à quitter mon travail ! –, je retirais mon tricot, et je remontais la manche de ma chemise.

Je me couchais sur mon lit, retirant mes sandales, et j'attendais que *Herr Eichendorff* fût prêt. Celui-ci s'approchait avec sa seringue, me tapotait la joue, ou me caressait le cou en signe d'encouragement, puis il me désinfectait dans le creux du bras. Il piquait la peau, moment que j'attendais en tremblant, et ma nervosité accentuait ma douleur. Je geignais jusqu'à la fin de l'opération. Enfin il remballait ses affaires, et quand le sang s'était arrêté, je pouvais me rhabiller, sans me presser cette fois !

Quelques semaines plus tard, alors que je déjeunais, ma mère entra, et m'avertit que je dînerais le soir avec tout le monde :

« Ne t'affole pas, » dit-elle devant ma mine inquiète, « nous serons très peu. Ton père sera là, et il a invité un de ses amis, Otto Cop-

pelius, qui désire te voir. Aussi faudra-t-il que Nanny te mène chez le coiffeur, puis qu'elle te fasse beau ! »

« Bien madame », fit la servante d'un ton servile.

Ainsi, après la sieste, je ne pus voir Monar et Richard, pour qui j'avais pourtant inventé un beau jeu de gangsters et d'enlèvement. Je dus suivre Nanny dans les rues bruyantes, poussiéreuses, et surchauffées de la ville. Nous entrâmes bientôt chez un coiffeur, dont la devanture était immense, et qui devait être très riche.

Nous attendîmes cependant plus d'une heure avant qu'un garçon ne s'occupât de nous. Nanny demanda un « léger rafraîchissement », et un « rasage complet ».

Le garçon m'entraîna dans un petit cabinet clos, où se trouvaient un fauteuil et un lavabo. Il me retira mon tricot, ma chemise, et mon maillot, et me fit mettre une longue blouse sans col, très ample, en toile, et qui me descendait jusqu'aux chevilles. Il me fit asseoir, prit ses ciseaux, et il me raccourcit la mèche ainsi que les cheveux un peu dans la nuque. Il prit ensuite un rasoir dont il essuya soigneusement la longue lame, me mouilla de son doigt la nuque, le dos des oreilles, et les tempes, et me rasa, sans qu'il n'y ait plus aucun petit poil qui dépassât. J'avais un peu la peau rougie à présent, mais elle était tout à fait nette.

Il me fit me lever, me brossa les épaules et le cou, puis retira la blouse. Quand je fus assis de nouveau, il me mit les bras par-dessus le lavabo, et il me savonna les avant-bras et les aisselles. Reprenant son rasoir, il me coupa le fin duvet qui commençait d'y pousser. Enfin il m'essuya les bras.

Quand il me remit mon maillot, je crus que c'était fini, et j'étais déjà passablement furieux parce que d'une part son rasoir m'avait irrité la peau, et que d'autre part je ne pourrais plus à la pension concourir avec les autres, à savoir qui aurait les plus longs poils sur les bras ! Mais ce n'était pas tout ; il me retira encore mon short et mon caleçon, pour me savonner la glande. Et, me la repoussant d'une main sur le côté, il me rasa les quelques poils clairs qui avaient pris naissance depuis peu. J'étais horriblement gêné par cet homme, ce commerçant, qui me déculottait comme si j'étais son fils. Je me laissai néanmoins faire quand il me rasa aussi les jambes. Il me rhabilla sans façon.

En sortant du réduit, le peu de poils que j'avais perdus me gênait horriblement, car je sentais encore l'irritation de la lame, et j'avais l'impression d'être amputé. En rejoignant Nanny – qui paya une grosse somme pour ce forfait –, je me tortillais dans mes habits, avec l'impression d'être nu comme un ver, rose comme un poulet plumé, et de recevoir des coups d'œil désapprobateurs des vieilles dames pudiques. Rentré à la maison, je me sentis un peu plus à l'aise, guettant néanmoins les réactions de chacun qui me découvrait.

Peu après, Nanny m'emmena dans ma chambre pour me préparer. Sans s'occuper de ma mauvaise humeur, elle me déshabilla rapide-

ment pour me mettre dans la baignoire. J'y restai un quart d'heure avant qu'elle me lavât. Cette dernière opération était faite avec la plus grande minutie, depuis la racine des cheveux jusqu'aux orteils, en passant par les yeux qu'elle me tamponnait, par le nez qu'elle décroissait, par les dents, par les ongles, et même par la glande dont elle retournait la peau et qu'elle frottait doucement malgré mes geignements et mes cris. Enfin elle me sortit de l'eau, m'essuya vigoureusement, puis, m'ayant enveloppé dans ma robe de chambre, elle me sécha les cheveux avec un appareil.

Quand ce fut fait, elle m'entraîna dans ma chambre où m'attendaient mes beaux habits. Elle me mit mes sous-vêtements, ma chemise avec une cravate rouge, un tricot beige, et mon beau short vert pâle. Quand j'eus enfilé mes sandales, Nanny m'envoya dans la salle de bains, où elle me peigna, et me parfuma légèrement. Enfin elle me donna un livre d'images, et elle m'ordonna d'aller au salon le lire, sans bouger de mon fauteuil.

L'après-midi se termina morne. Les servantes commencèrent à défiler, mettant la table dans la salle à manger. Ma mère arriva vers huit heures pour tout surveiller, et tout vérifier, moi parmi les divers autres objets de la pièce. Elle vaqua ainsi à quelques occupations pendant un moment. En la regardant, je pensais que je l'aimais beaucoup, je la trouvais très belle. Elle avait l'air extrêmement jeune, surtout quand elle s'habillait pour une soirée, elle semblait presque juvénile, comme désarmée de toute autorité. Elle avait de très jolis cheveux brun foncé, et le décolleté de sa robe laissait voir sa peau douce et satinée. Ses bras étaient pareils, d'une même peau tendre, duveteuse.

Bientôt, j'entendis la puissante Mercedes grimper l'allée du jardin, et s'arrêter au bas du perron. La porte d'entrée claqua, et mon père entra dans le salon. Il était grand, svelte et assuré. Ses cheveux blonds coiffés en arrière découvraient un front intelligent. Sa stature, l'impression de noblesse qui se dégageait de lui, me faisaient peur, et je gardais mes distances avec lui. Je ne le voyais de toute façon que très rarement. Il se dirigea immédiatement vers ma mère, après avoir donné son manteau et sa serviette à une servante. Il enlaça de ses bras souples sa taille fine, et l'embrassa affectueusement. Elle demanda :

« Alors ? »

« Pas de nouvelles. Les relations restent très tendues. »

« Coppelius sait-il quelque chose ? »

« Je ne pense pas qu'il vienne pour ça ; je l'ai vu cet après-midi, il ne m'a rien dit. »

« Devrons-nous partir ? »

« Je ne sais pas encore. Mais laissons cela pour l'instant, veux-tu ? »

Il lâcha ma mère et s'avança vers moi, un large sourire aux lèvres. Je me levai respectueusement, et lui rendis son bonsoir, alors qu'il m'embrassait sur le front. Il me posa quelques questions sur ma vie

ces dernières semaines, puis on entendit dans l'allée un autre bruit de moteur.

Mes parents se ressaisirent.

« Tout est-il prêt ? » demanda ma mère.

« Oui, pas de faute ; tout doit être impeccable. Viens Karl, viens avec nous accueillir Herr Coppelius. Ne sois pas rebuté par son aspect un peu rude, il est très gentil. Sois très poli avec lui. »

Je promis, et je suivis mes parents dans l'entrée, anxieux de voir celui dont la description m'avait déjà effrayé ! Mon père ouvrit la porte du perron, et un homme, engoncé entre un gros pardessus et un chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, entra pesamment. Il dit :

« Ach ! Il va y avoir de l'orage ! »

Une servante s'empressa de le débarrasser, et j'en profitai pour le détailler. Il portait un complet gris cendre d'une coupe démodée, des chaussures à boucle. Il était gros et large, il avait une tête épaisse et difforme, un visage couleur de terre, des sourcils broussailleux et gris qui recouvraient des yeux de chat, profondément enfoncés, un nez énorme et fort. La bouche, à moitié de travers, se distendit en un rire gras, affreux. Je vis alors dans le fond quelques taches rouge foncé, tandis qu'un ton sifflant sortait de ses dents écartées. Son visage, enfin, était horrible et écœurant. De tous, je crois que c'était moi qu'il dégoûtait le plus.

Il s'inclina devant ma mère, et posa ses lèvres bleuies sur ses mains blanches. Je pris cela presque pour un sacrilège, et crispai les poings. Il serra ensuite vigoureusement la main de mon père, et enfin s'approcha de moi. Je ne m'y attendais pas, je fis un pas en arrière. Mais il me devança, et posa sa main molle de graisse sur mon épaule. Je retins ma respiration et ne bougeai plus.

« Alors, voici votre fils Karl », fit-il. « Comme il est mignon ! Bonjour, petite grenouille ! »

Et il m'appliqua deux baisers mouillés sur mes joues, ce qui me glaça d'horreur. De plus, ces attributs de « mignon » et de « petite grenouille » qu'il m'avait attribués me choquèrent. Je me mis aussitôt à le haïr au plus profond de moi.

Mon père me poussa pourtant près de lui quand il s'affaissa lourdement dans un des fauteuils du salon. Et, alors que l'immonde bonhomme ingurgitait plusieurs liqueurs en guise d'apéritif, je dus rester debout à côté de son fauteuil, ma main emprisonnée dans la sienne, qui me faisait penser à la consistance, à la chair d'un poulpe.

Après avoir vidé quatre ou cinq verres, il dut se sentir mieux, car il se mit à parler ; il dit à mon père :

« Ach ! mon cher Ruhm, ne vous inquiétez pas. Si cela tourne mal pour nous, je pourrai – et je peux dès à présent – vous envoyer sans danger en France. Donc, ne vous en faites pas. »

« Mon cher ami, vous êtes bien aimable de penser à nous. Vous avez déjà fait beaucoup pour moi, et je crois que je vous devrai encore la vie. Quand pourrai-je payer mes dettes ?... »

« Ach ! ne parlons plus de politique, ni de ce maudit Führer, voulez-vous mon cher ? Puisqu'il n'y a plus de danger. Non, je suis venu chez vous pour me délasser et pour profiter de l'excellence de l'hospitalité de madame Ruhm. »

« Trop aimable », dit ma mère un peu gênée.

Je ne comprenais pas très bien ce qui se passait au sujet de cet homme. Car si mon père l'accablait de compliments et lui passait de la pommade, ma mère ne semblait pas vraiment l'aimer plus que moi, tout en essayant de le cacher. Il était certain que mon père devait beaucoup à ce Coppelius qui désormais eut entrée libre dans la maison. Je décidai de copier mon attitude sur celle de ma mère, c'est-à-dire de me laisser faire tout en gardant mes distances.

« Parlons de votre gentil petit enfant ; comment va-t-il ? » dit-il en lâchant ma main pour me tapoter les fesses.

« Eh ! bien, il sort justement d'une grippe », répondit ma mère.

« Pauvre lapin ! Il n'a pas trop souffert, au moins, ce mignon ? »

Tout en animant de la sorte la conversation, Coppelius s'amusait à m'agacer. Il avait bien remarqué que je le détestais et qu'il me répugnait, et il prit plaisir à remonter sa grosse main dans mon dos jusqu'à mes omoplates, puis la laisser redescendre en pinçant ma colonne vertébrale, ce qui me faisait tressaillir. Il me pinça les cuisses, puis glissa sa main sous mon tricot, sur ma chemise, essuyant ses doigts moites dessus, à ma plus grande horreur.

Sur ce, il m'entraîna sur ses genoux, en disant :

« Allez viens me voir, moustique. C'est que j'aime bien les petits chatons comme toi, qui n'y voient pas encore très clair, et qui butent dans les meubles... »

Sa main gauche autour de ma taille, son visage puant tout près du mien, il me parlait en imitant avec son autre main les non-sens qu'il disait et auxquels mon père feignait de rire. D'une main, il se mit à me caresser la nuque, glissant ses gros doigts sous le col de ma chemise, ce qui me faisait frissonner de dégoût, et de l'autre il me caressait les jambes, mais surtout l'entrejambe, ce qui me faisait contracter le ventre par spasmes, à son plus grand plaisir. Il se versa un nouveau verre d'apéritif, et le porta à ses lèvres, laissant une marque grasse sur le bord.

« Tu veux goûter, petit chiot ? » dit-il en me présentant le verre.

Je fis non de la voix et de la tête, mais il insista, et me mit de force le verre, écœurant par sa souillure, sur les lèvres, m'obligeant à boire de ce liquide fortement alcoolisé. Je faillis le recracher, mais il me bâillonna la bouche d'une main et, me rejetant la tête en arrière, cria joyeusement :

« Avale ! avale ! C'est excellent pour toi, petit canard ! »

Alors que je m'efforçais d'avalier cette boisson brûlante, j'entendis à travers mes râles et mes hoquets, rire aux éclats Coppelius et mon père. Je me redressai enfin, tout rouge, et l'affreux homme voulut me faire sauter sur ses genoux, me maintenant par la taille.

Mais je ne pouvais plus accepter ça. Le repoussant brusquement au fond de son fauteuil, je sautai sur mes pieds et, tremblant de rage au milieu du salon, j'essuyai les gouttes d'alcool qui étaient tombées sur mon tricot.

« Karl ! » cria mon père en se levant.

« Oh ! oh ! » fit Coppelius en se redressant, agité d'une profonde colère.

Ma mère voulut m'emmener, mais le gros homme fut à moi avant elle. M'attrapant par le col de mon tricot, sa bouche tordue par la colère tout près de mon visage, il me siffla furieusement :

« Maudite engeance ! Tu te permets de bousculer Herr Otto Coppelius ? Lui qui avait condescendu à te regarder ?! Vermine ! Veux-tu donc aller dans les camps ? Hein ?! » Et à mon père qui voulait intervenir : « Laissez ! Je règle mes comptes moi-même ! » me siffla-t-il au nez.

Me repoussant brusquement, il m'arracha presque ma culotte, me baissa mon caleçon, et me projeta face la première sur le divan que venait de quitter mon père. Tremblant, effaré, ne comprenant pas quelle sorte de machine j'avais mise en route, j'entendis se défaire la boucle d'une ceinture, un sifflement, et tout à coup je sentis une terrible brûlure. Je poussai un cri. Mais les coups redoublèrent, sur les fesses, sur les cuisses. Je hurlais, je me débattais, tandis que l'énorme main de Coppelius accrochée à mon dos me clouait sur le fauteuil.

Enfin, cela s'arrêta. Tremblant, en nage, je me redressai tandis que j'entendais Coppelius dire :

« J'ai usurpé vos fonctions, mon cher Ruhm, mais votre fils m'a mis hors de moi. Petit cancrelat ! » me jeta-t-il encore.

Ma mère me releva, me remontant vaguement mon short, et me poussa hors de la pièce. Elle appela Nanny qui alla me coucher.

Le peu de temps que nous restâmes encore à Berlin, je ne dînai plus jamais avec mes parents. Cette fessée, qui fut la première de ma vie, marqua le début de mes terribles aventures, et le visage hideux de *Herr Otto Coppelius* resta pour moi toujours associé au début de la guerre.

## CHAPITRE 2

### Herr Coppelius

Nous étions à présent au milieu d'août et je voyais arriver le moment où je retournerais en classe, à la pension. Je devais entrer en sixième, et cette étape me faisait peur.

Un soir, j'appris que *Herr Otto Coppelius* venait dîner de nouveau. Je jetai un regard suppliant à ma mère pour ne pas aller dîner avec eux. Mais elle ne me remarqua même pas, tant elle paraissait préoccupée, ou plutôt inquiète. Elle devait avoir des soucis graves, car sa beauté s'était envolée sous ses ennuis. Et je dînai avec Nanny à la cuisine.

Le lendemain matin, je n'eus pas cours avec *Herr Heinrich Brecht*, mais ce furent mon père et ma mère qui vinrent me voir. Ils s'assirent à côté de moi sur mon lit, et mon père se mit en devoir de me donner quelques explications :

« Karl, tu sais que l'Allemagne va faire la guerre à ses voisins... »

« Oui, et c'est le Führer qui les commande. »

« Le Führer, c'est Hitler, un dictateur qui va sans doute ravager l'Allemagne et la détruire. Nous, Maman et moi, ne sommes pas d'accord avec ce qu'il fait. Aussi nous efforçons-nous de le contrecarrer autant que nous le pouvons. Comme il n'aime pas ça – bien sûr ! –, il veut nous mettre en prison. Aussi sommes-nous obligés de partir dans un autre pays. Nous allons aller en France. »

« Tu connais, n'est-ce pas ? » fit ma mère.

« Oui, Brecht a commencé à m'apprendre le français. »

« Il faut dire : "Herr Brecht", mon chéri... Bien ! Nous allons donc partir en France où nous continuerons à nous battre contre Hitler – le Führer – avec des amis. Seulement l'armée allemande va peut-être aller aussi en France. »

« Alors ? »

« Alors, il y a aussi du danger, et nous ne pouvons pas t'emmener, car nous ne saurions où te cacher. Mais ! » ajouta précipitamment mon père pour arrêter mes larmes. « Tu vas être mis sous la garde de

quelqu'un qui te protégera efficacement contre les Allemands parce qu'il est très puissant. »

« Combien de temps devrai-je rester avec lui ? »

« C'est ça le problème. Autant de temps que durera la guerre, c'est-à-dire plusieurs mois sans doute. Cette personne t'emmènera en Pologne où il a beaucoup d'amis, et tu n'y seras pas perdu puisque ta mère t'a appris le polonais. »

« Il faut te dire seulement », ajouta ma mère, « qui est cette personne... Il s'agit de Herr Coppelius... »

Je blêmis. Froissant entre mes doigts crispés le couvre-lit, je revis par le menu tout l'horrible du personnage. Je me souvins d'un coup combien il était écœurant, vil, et méchant. Je crus reconnaître le diable.

« Non !... » fis-je, éperdu.

Il fallut alors pendant plus d'une heure que mon père et ma mère me donnassent bonne raison sur bonne raison pour que je parvinsse à accepter mon sort. L'après-midi se passa à faire ma valise, car mon protecteur devait venir me chercher à huit heures dès le lendemain. On y mit quelques tricots, des chemises et des culottes, des sous-vêtements, et beaucoup de livres pour me distraire de mon exil.

Le lendemain, je me levai à six heures et demie, et Nanny pour la dernière fois m'habilla avec mes habits du dimanche. Enfin, ma valise à la main, je descendis dans l'entrée où je mis une courte veste noire et j'attendis.

Peu après, le ronflement d'un moteur grogna le long de l'allée du jardin. Une portière claqua ; un pas lourd résonna sur le perron ; enfin, on sonna. Quand la porte s'ouvrit, une grande forme noirâtre boucha la lumière. Une servante voulut débarrasser Coppelius, mais il refusa. Après avoir dit bonjour à mes parents, il fit :

« Ach ! je regrette de ne pouvoir m'attarder, mais je veux avoir passé la frontière avant le déjeuner. »

« Vous allez sur Cracovie ? » s'enquit mon père.

« Oui, j'y ai loué un petit appartement où nous serons très bien tous les deux – n'est-ce pas mon mignon ? » me fit-il, m'invitant à m'approcher.

Sous le regard de mon père, je domptai ma frayeur, et je me laissai attraper par sa large patte flasque. Il m'embrassa en bavant, mais ne s'attarda pas à me faire des agaceries. Il dit aussitôt :

« Ach ! navré de vous quitter, mes amis, mais nous devons partir dès à présent. »

Je saisis ma valise en tremblant, et suivis le hideux bonhomme, escorté de mes parents et de ma gouvernante. La voiture était un coupé Hotchkiss, et il mit ma valise sur les places arrière, car, dit-il, le coffre était plein. Il s'assit au volant, et je me mis sur l'autre place à côté de

lui. Je subis les adieux de ma famille en tremblant, et manquai d'éclater en sanglots à plusieurs reprises.

Enfin le moteur ronfla, et la grosse Hotchkiss redescendit pesamment l'allée. Dans la rue elle rugit, prenant son élan, et quand Coppelius eut changé de vitesse le moteur prit un ronron régulier, presque entièrement couvert par le bruit du vent dans les vitres.

Quand nous fûmes sortis des faubourgs de Berlin, il me caressa la jambe, puis la joue, en me demandant si tout allait bien. Je serrai les dents et fit « oui » de la tête. Il y avait une intense circulation sur la route, notamment de convois militaires qui nous bouchaient sans cesse le chemin. Des contrôles de police, placés aux endroits les plus inattendus, nous arrêtaient souvent. Un officier s'approchait, Coppelius baissait sa vitre et montrait une petite carte de carton gris ; aussitôt nous pouvions passer.

Vers midi et demi, nous arrivâmes à un barrage nettement plus important. Depuis une demi-heure, les camps militaires et les contrôles s'étaient faits de plus en plus nombreux. Cette fois-ci Coppelius dut se lever, et suivre le douanier dans son poste. Pourtant, dix minutes après nous étions passés.

Deux kilomètres plus loin, un poste plus féroce nous arrêta.

Des soldats armés de fusils nous firent descendre tous les deux, et nous emmenèrent dans un poste. Leurs uniformes n'étaient pas allemands, et j'en conclus que nous entrions en Pologne. Je lançais à Coppelius des coups d'œil interrogateurs, mais il ne s'intéressait absolument pas à moi. Nous fûmes séparés, et on m'emmena dans une petite pièce sans fenêtres où se trouvaient deux hommes et une femme en civil. Ils m'ordonnèrent en polonais de m'asseoir, et me posèrent plusieurs questions insidieuses sur ma vie, mes parents...

La femme s'approcha ensuite de moi, me retira ma veste, et la palpa soigneusement pour une raison mystérieuse. Puis elle passa ses doigts dans mon cou, en pinçant le col de ma chemise. Me faisant mettre les mains sur la tête, elle me palpa consciencieusement tout le buste, puis les bras. Elle passa ses mains sur et sous mon short, puis me retira mes sandales qu'elle examina à la lumière.

Enfin, elle me rendit mes affaires et appela. Deux soldats entrèrent qui m'emmenèrent au-dehors. Je fus poussé dans un petit groupe de femmes et d'enfants qui attendaient là, apeurés. Je restai ainsi plus d'une demi-heure avant que Coppelius ne vînt me chercher. Quand il arriva, il me repéra aussitôt, m'attrapa sans douceur par la manche et m'entraîna vers la voiture qui avait été mise sens dessus dessous. Sans s'en occuper, il démarra aussitôt.

Je commençais d'avoir sérieusement faim, mais je n'osais rien dire, et lui ne semblait pas s'en préoccuper. Il y avait toujours des contrôles de police, mais nous n'étions plus à chaque fois obligés d'y rester aussi longtemps, et je n'entendais plus parler que le polonais.

Enfin, nous nous arrê tâmes un moment dans un petit restaurant où nous mangeâmes rapidement. Nous eûmes ensuite encore plusieurs heures de route, et nous arrivâmes en fin de journée à l'appartement de Coppelius. Celui-ci fit le ménage dans sa voiture, puis il monta ses bagages. Ma valise dans une main, un de ses gros sacs dans l'autre, je le suivis.

L'appartement n'avait que deux pièces, assez petites, et le principal de l'espace de la chambre était pris par le lit unique. Je lui demandai où ranger mes affaires.

« Mon petit chaton, » me dit-il, « tu vois qu'il n'y a guère d'espace ici. Aussi tu vas redescendre ta valise dans l'auto, où tu la laisseras avec ton manteau. »

« Mais... pour me changer ? »

« Tu ne te changeras pas, petit douillet ; tu n'auras qu'à laver tes affaires ! »

« Mais où je vais coucher ? » demandai-je, de plus en plus malheureux.

« Tu le vois, il n'y a qu'un lit. Toi, tu coucheras par terre, à côté, enroulé dans la carpe tte. »

En redescendant ma valise, je manquai d'éclater en sanglots. Je me souvenais de mon lit chaud et doux, de mes habits propres et nets que Nanny changeait tous les jours, de ma mère, si belle et si douce. Dehors, l'air torride et poussiéreux de la rue me prit à la gorge. Je me rendis péniblement jusqu'à la voiture, croisant sur mon chemin des gens à la peau mate et aux cheveux noirs, qui me dévisageaient et me jetaient des menaces, des injures à peine déguisées. Je ne comprenais pas ; je mis à toute vitesse ma valise dans le coffre, puis revins aussitôt à l'immeuble.

Les jours qui suivirent furent atroces pour moi. Le jour, Coppelius qui paraissait n'avoir rien à faire, me faisait trimer, m'obligeant à frotter le sol, à ranger ses affaires d'où se dégageaient de malodorants effluves, à le servir, enfin, comme un valet. De plus, ses seuls remerciements consistaient à me faire pleurer en comparant la vie que je menais à présent avec celle de bourgeois riche et cossu dont je gardais un souvenir doré. Ou alors, il m'embrassait fortement sur les deux joues, laissant sa bave visqueuse sur ma peau, il me caressait le visage, les mains, les jambes, de sa paume flasque et froide, il me traitait de grenouille, de petit canard, de petit crapaud, ou même de petit veau.

Un mois après notre arrivée, un soir, il me coinça entre sa bedaine et le lit, et il me força à ingurgiter une demi-bouteille de vodka. Il me laissa hoquetant et tremblant, l'estomac torturé par des brûlures atroces. Il alla se déshabiller pour se coucher et, quand il revint, il me jeta sur ma couche. Mais, agité de spasmes, je ne pus me reposer de la nuit, et je dus me lever souvent précipitamment pour aller vomir dans un pot. L'alcool faisant son travail, je finis par m'abrutir dans un sommeil fiévreux et agité.

Dès le petit matin, Coppelius me réveilla en me jetant un verre d'eau au visage. Revenant difficilement à moi, je me relevai et je le vis campé devant moi, ricanant, qui me disait dans un brouillard :

« Ah ! ah ! suffisamment dormi, petite larve. Lève-toi, et va nettoyer les souillures que tu as laissées tout le long de la pièce. Tu essuieras aussi l'eau qui dégouline de ta petite tête ; qu'il ne reste aucune trace. Fais mon lit et range l'appartement. Je reviendrai à midi pour le déjeuner. »

À peine eut-il tourné les talons, que je m'affalai de nouveau comme une masse sur ma couche. Je m'endormis dans un sommeil sans rêves.

Plus tard, je fus réveillé par quelque chose qui me chatouillait le cou. Voulant chasser le moustique, je fis à grand mal un large moulinet pour le chasser. À ma terreur, je frappai violemment quelque chose de flasque et de froid. Je poussai un cri. Un grognement puis un juron me répondirent. Complètement réveillé, je me redressai et vis Coppelius qui se tenait le cou en suffoquant à moitié. Je le regardai avec stupéfaction. De fort mauvaise humeur, il me cria :

« Et puis d'abord, pourquoi ne t'es-tu pas occupé de l'appartement ?! »

Je vis ses deux grosses mains se tendre vers moi, et je poussai un gémissement tandis qu'elles me saisissaient par le col de mon tricot pour m'asseoir sur le lit. Il se mit à côté de moi, et me donna une paire de claques.

« Pourquoi n'as-tu rien fait ?! hein ? Crois-tu que tu sois là pour dormir ? N'oublie pas que sans moi tu serais déjà dans un camp de concentration... Mais, » fit-il avec un sourire cruel qui me fit peur, « mais peut-être ne sais-tu pas ce que c'est ?... Je vais te l'expliquer. Suppose que tu sois méchant comme ce matin et que je ne veuille pas de toi. Alors, je t'emmène au premier camp allemand, et je dis : "Voici le petit Karl Vom Ruhm que vous cherchez." Aussitôt, ils t'attrapent, et ils te mettent des chaînes aux mains et aux pieds. On te jette dans un cachot où se trouvent déjà des criminels. Évidemment, je ne sais pas ce qui se passera là-bas. Peut-être que ces gens seront gentils, mais peut-être aussi qu'ils te feront mal ; par exemple ils te fouetteront avec une ceinture, ou ils te donneront des coups avec des pierres, ou ils te mordront jusqu'au sang... Enfin, après quelques semaines d'emprisonnement, où tu n'auras eu presque rien eu à manger, on t'emmènera avec tes chaînes dans des camions remplis au maximum de monde. Toi, serré au milieu d'inconnus, tu seras bousculé, maltraité, repoussé ; et si par malheur tu tombes par terre, tu seras piétiné par les autres, peut-être même castré par quelque méchant coup de talon. Quand les camions seront arrivés à destination, on vous fera descendre comme du bétail, à coups de fouet dans les jambes. On vous mènera alors dans de grands vestiaires noirâtres, où on vous enlèvera vos chaînes, et où vous serez tenus de vous déshabiller complètement, et

même toi, tu te mettras tout nu devant les regards moqueurs des femmes qui seront là. Bientôt les soldats t'emmèneront dans une petite pièce où on te coupera les cheveux très courts pour en faire des matelas, où on t'arrachera les dents pour pouvoir les mettre à des malades allemands. Alors, nu comme un ver, la bouche en sang, on t'emmènera sur une grande place où un soldat avec une hache coupera la tête de chacun de vous. Tu verras plusieurs têtes tomber, le sang jaillir, puis ce sera ton tour. Tu seras poussé vers le bourreau, on te mettra la tête sur le billot, et tu sentiras le fer dégoulinant de sang se poser doucement contre la chair de ton cou tandis qu'il visera son coup. Enfin tu recevras le coup fatal. Et tu seras mort ! Mort ! Tu comprends ? tout ton avenir, tes parents, tes amis, ta vie, tout cela sera perdu, perdu !... Ha ! ha ! ha ! ha ! »

J'éclatai en sanglots, les nerfs à vif, mais lui me pinça le ventre, le cou, l'entrejambe. Je me débattis, roulant sur le lit, hurlant de désespoir. Riant toujours, il m'attrapa par la manche et me força à me lever.

« Suffisamment ri ! Au travail ! Je vais déjeuner. Que tout soit propre quand je rentrerai ; et dépêche-toi ! »

Il sortit, et je m'assis sur le bord du lit, sanglotant. Craignant la colère du hideux bonhomme, je me forçai à me lever, et allai chercher le balai en reniflant et en traînant des pieds. Tout en nettoyant la pièce, il m'arrivait d'éclater en sanglots. L'atmosphère que Coppélius avait créée autour de moi agissait sur mes nerfs, et devenait irrespirable.

À trois heures, il revint du restaurant où il s'était sûrement empiffré, et il fit une sieste. Je restai donc dans la pièce de séjour pour ne pas le déranger, le ventre creux et l'esprit malheureux. L'après-midi se déroula mornelement ainsi.

Le soir, il me donna à manger, puis nous nous couchâmes relativement tôt. Tandis qu'il se déshabillait dans le cabinet, je retirai mon tricot, ma cravate, et mes sandales, puis je me laissai tomber sur ma couche presque avec plaisir. Je rabattis la carpe sur moi, et attendis pour dormir que Coppélius se fût couché. Il entra bientôt, et se campa devant moi. Je levais un regard inquiet et soumis, quand il me dit soudain :

« Pourquoi couches-tu tout habillé ? Pourquoi n'enlèves-tu pas tes vêtements ? »

Je lui lançai un regard stupéfait. Et, ma foi, si je ne me déshabillais pas, c'était parce que mon pyjama était dans la valise, dans l'auto, et que de toute façon la seule idée de paraître en caleçon devant cet homme me faisait frémir.

« Lève-toi, » fit-il, « viens. »

Tremblant, j'obéis. Il me fit asseoir sur le lit et comme le matin se mit à côté de moi :

« C'est très malsain de coucher ainsi, sais-tu petit canard ? Il faut se déshabiller quand on se couche. »

Et sur ce, il se mit à me déboutonner ma chemise. Je bredouillai un « oui-oui » hâtif, et voulus de me lever pour lui échapper. Mais il me retint, et continua à m'enlever ma chemise. Il me tira mon maillot, puis mes chaussettes, qui depuis le temps avaient pris une teinte grisâtre.

Posant sa grosse main sur mes épaules, il me caressa la nuque, jouant avec les mèches de mes cheveux. Je tremblais des pieds à la tête comme une feuille, malgré la chaleur lourde qui régnait dans la pièce. Je sentis tout à coup son autre main se poser sur mon ventre, et je tressaillis. En faisant un petit « chut ! » pour me calmer, il commença avec lenteur à déboutonner mon short, puis, posément, à me l'enlever ainsi que mon caleçon. Je frémis, sentant mes culottes me quitter et glisser le long de mes jambes. J'avais l'impression que ma glande brillait comme un lumignon.

Soudain, Coppelius se rapprocha de moi, m'enlaça de ses gros bras, et m'entraîna en roulant sur le lit. Surexcité, je poussai un cri de frayeur qu'il bâillonna aussitôt en posant ses lèvres sur les miennes, et en les mordillant furieusement. Il fut bientôt à califourchon par-dessus moi, m'écrasant de tout son poids tandis que je gigotais comme un ver entre ses jambes.

Il attrapa son pantalon, en retira la ceinture, et commença à me frapper la poitrine avec. Je me mis à hurler, plus de frayeur que de douleur, car les coups étaient mal appliqués. Il s'en aperçut, me retourna sur le ventre, et, s'écartant légèrement, se mit à me fouetter le dos, les fesses, et les cuisses. Cette fois-ci chaque coup portait, et je hurlais, je gémissais, je sanglotais. Pour étouffer mes cris, il m'enfonça la tête dans les oreillers, de telle sorte que je manquai d'étouffer.

Peu après il cessa, me laissant sangloter et hoqueter au creux du lit, le dos brûlant et rouge de coups. Rejetant alors la ceinture, il me caressa la nuque trempée de sueur, puis me força à entrer dans le lit. J'étais tellement brisé que je me laissai faire sans réagir et ne remarquai même pas l'odeur repoussante qui y régnait.

Perclus de coups, à demi inconscient, je me retrouvai comme dans un rêve collé contre le corps nu et moite de l'obèse qui se trémoussait sur moi en me mordillant la peau. De temps à autre, il me donnait une petite claque dans le dos. Je poussais alors un cri plaintif, et cela avait l'air de réveiller son excitation. Il enserrait mes jambes dans les siennes, me tenait le buste et les bras comme dans un étau, et frottait son ventre contre le mien.

Dans cette curieuse scène de transe, je repris petit à petit conscience. Ce fut alors que je me rendis compte de l'abominable de ma situation ! Cet homme, qu'il y avait peu de temps encore je ne pouvais supporter de voir habillé, même à distance, je me retrouvais nu, collé contre sa peau grumeleuse et boutonneuse, qui semblait ne jamais cesser de transpirer. Je sentais sa langue râpeuse me lécher continuellement, laissant sur mes joues, sur mon cou, sur mes épaules, une bave

visqueuse comme du blanc d'œuf. Ses lèvres bleuies par le vin souillaient les miennes, son haleine empestait l'ail et rappelait tous les aliments que son estomac ne parvenait pas à digérer. Ses bras énormes, dont la chair tremblait comme de la gelée, avaient encore assez de force pour m'écraser contre son ventre grumeleux qui était agité de soubresauts. Ses jambes donnaient la même impression, mais le pire, si j'arrivais encore à déterminer le pire dans l'état où j'étais, c'était sa glande, énorme, d'une couleur ocre rouge foncé, et ridée comme un vieux parchemin usé ; je la sentais ballotter violemment contre mon propre appendice, se raidissant et grossissant de plus en plus. Chaque fois qu'elle me touchait, je frémisais.

Au bout d'un moment, Coppelius s'assoupit. J'entamai alors une lente manœuvre, prudemment, pour essayer de m'éloigner de son corps. Il s'en rendit compte aussitôt, et à coups de pied dans les jambes et dans le ventre, il me fit sortir du lit et me jeta sur ma carpe. Je m'y enroulai immédiatement, tremblant de douleur et de dégoût, tandis qu'il s'endormait lourdement en ronflant.

Je dormis tout nu, et le lendemain je fus éveillé par le rire moqueur de Coppelius qui s'était déjà habillé.

« Cette fois-ci, tâche de faire le ménage si tu veux déjeuner. Et puis, il y aura une surprise pour toi. Bon ! à tout à l'heure. »

Dès que j'entendis la porte d'entrée se refermer sur lui, je m'habillai avec mes vêtements froissés et sales, je mangeai un quignon de pain, puis me mis au ménage.

Un peu après midi, Coppelius vint me chercher. Nous descendîmes ensemble pour aller à son restaurant habituel. La rue, où régnait une chaleur orageuse et poussiéreuse, était pleine de soldats. Je reconnus des uniformes allemands. Devant mon air stupéfait, il fit :

« Eh ! oui, voici la surprise. Hitler a envahi la Pologne. Elle est à présent occupée par la Wehrmacht. »

Nous entrâmes dans le restaurant : il s'agissait d'un petit bar crasseux et fumeux qui était plein de clients braillards. Nous déjeunâmes dans un coin plus calme. Il semblait se plaire dans cette atmosphère puante l'alcool et la plaisanterie facile. Moi au contraire je me tassais sur mon siège, essayant de passer inaperçu.

Au bout d'un moment, il me dit :

« Cela change la donne, mon petit canard. Je ne vais pas pouvoir continuer longtemps à m'encombrer de toi. »

Je n'osai pas lui demander ce que cela signifiait. Je partageai la vie de Coppelius pendant une semaine encore. À présent, il m'entraînait chaque soir dans son lit, en me menaçant de la ceinture si je ne me laissais pas faire. J'avais l'impression d'être un vilain petit roquet qu'on utilise quand cela fait plaisir, et qu'on jette quand on n'en a plus l'usage. Et, en effet, Coppelius décida de me jeter.

Un midi, il prit dans la voiture ma valise et mon manteau. Je crus que j'allais pouvoir changer de linge, mais je fus déçu. Arrivé dans l'appartement, il ouvrit la valise sous mon regard inquiet. Posément il se mit à dénombrer mes vêtements, prenant, dépliant, et retournant mes tricots, mes culottes, mes chemises, mes sous-vêtements, enfin tout ce qui s'y trouvait. En voyant mes habits touchés par ces mains graisseuses et malpropres, j'aurais voulu les lui arracher, les mettre à l'abri pour qu'ils ne fussent plus souillés, plus empuantis. Enfin, après avoir tout déballé sur le lit, Coppelius conclut :

« Tout ça est de bonne qualité et pratiquement neuf. J'en tirerai un bon prix. »

Devant mon regard affolé, il s'expliqua :

« Oui, c'est que nous allons devoir nous quitter. Oh ! ne rêve pas, » ricana-t-il méchamment, « tu ne reverras pas tes parents de si tôt. Dieu sait, d'ailleurs, ce qu'ils sont devenus. Non, je vais te confier à une personne que je connais, qui elle-même te casera à la campagne à quelque paysan. Aussi vais-je vendre tes affaires ; tu n'en auras plus besoin, et moi cela permettra de payer l'intermédiaire. »

« Mais... mes parents, » lançai-je timidement, « comment me retrouveront-ils ? »

« Tes parents, tu ferais mieux d'espérer seulement qu'ils soient vivants ! »

L'après-midi, je dus suivre Coppelius dans un marché où il vendit au noir le contenu de ma valise. Ainsi j'assistai au dépouillement du dernier lien qui me restait avec ma vie de bourgeois. Chaque objet que Coppelius maniait et vendait m'enfonçait une épine dans le cœur. Je vis mes cravates s'enrouler autour du cou d'ouvriers crasseux, des gosses déguenillés passer mes shorts et mes chemises, des gamines qui voulaient jouer les coquettes acheter mes sous-vêtements ou mes tricots ; je vis une mégère s'acheter une paire de mes chaussettes pour s'en faire des mitaines, ou encore une concierge choisir ma veste pour garnir le berceau de son bébé ! Les livres, tous en allemand, ne rencontrèrent pas le même succès. Enfin, même la valise fut vendue à un colporteur qui s'en servit désormais pour transporter son troc.

Nous étions venus avec l'Hotchkiss, nous repartîmes avec. J'avais le cœur lourd. Mais nous ne rentrâmes pas à l'appartement. Nous allâmes aux halles de Cracovie. C'était une succession de hangars où les fermiers des environs venaient vendre leur marchandise. Nous entrâmes et déambulâmes un certain temps entre les charrettes, jusqu'au moment où Coppelius aperçut le fermier qu'il cherchait. Il s'approcha de lui :

« Bonjour Matti », dit-il en polonais.

L'autre le regarda d'un air ennuyé, puis m'ayant jeté un bref coup d'œil :

« C'est lui, le petit Allemand ? Combien ? » demanda-t-il.

Ils se mirent à négocier, et je compris que Coppelius était en train de payer cet homme pour qu'il acceptât de m'emmener ! Quand ils tombèrent d'accord, Coppelius paya le fermier et me poussa vers lui :

« Adieu, petit singe. Et j'espère ne jamais te revoir ! »

Ce furent les dernières paroles du très honorable *Herr Otto Coppelius* que je n'entendis jamais plus, et qui correspondaient bien au personnage.

Le fermier me fit signe de monter dans la charrette, où il me lia les mains dans le dos, puis il attacha la corde à une ridelle. Sans plus s'occuper de moi, il continua de vendre sa marchandise.

Vers cinq heures du soir, il rangea ses cageots, monta sur le banc du cocher, et fit aller le cheval. Au petit trot, nous parcourûmes les rues de la ville encombrées de soldats allemands. Nous en sortîmes bientôt, et le fermier poussa son cheval.

Nous voyageâmes ainsi deux jours, toujours vers l'Est, au rythme lent du cheval, nous arrêtant la nuit dans de pauvres auberges, croisant le jour des patrouilles allemandes. Le troisième jour, nous arrivâmes dans un village où le fermier fut fêté par de nombreuses gens. Certains semblaient s'intéresser à moi, mais d'après le peu que je saisisais de ce patois polonais, je compris que d'autres avaient peur de moi. Ils disaient que j'étais un vagabond. Le fermier les rassura en leur disant que je ne resterai pas ici.

## CHAPITRE 3

### Marta

Dans l'après-midi, je suivis le fermier hors du village jusqu'à une cabane isolée. Il ne semblait y avoir personne ; nous entrâmes. La pièce devait être grande, mais c'était impossible à déterminer tant elle était sombre et encombrée. On aurait cru voir l'autre d'une sorcière. Du fond, surgit une paysanne, encore plus hideuse que Coppelius.

Elle était vieille et se tenait courbée comme si elle cherchait à se casser en deux. Ses longs cheveux, jamais peignés, étaient noués en plusieurs nattes épaisses, impossibles à démêler. Elle les appelait « mes tresses de fée » – j'aurais plutôt dit les tresses du diable d'après l'air machiavélique qu'elles lui donnaient.

Elle clopinait, appuyée sur un bâton noueux, marmonnant toute seule dans un langage que je comprenais mal. Son petit visage usé était travaillé par un filet de rides, sa peau avait pris la teinte rouge-brun d'une pomme trop cuite. Son corps desséché frémissait sans cesse comme s'il était parcouru par un souffle intérieur. Les doigts de ses mains osseuses, aux jointures déformées par la maladie, n'arrêtaient pas de trembler. Perchée sur un long cou décharné, sa tête se balançait dans toutes les directions.

« Ah ! te voilà, Marta », fit le fermier. « J'ai un valet pour toi si tu veux. »

Elle y voyait mal. Elle cherchait la lumière à travers l'étroite fente de ses yeux enfouis sous des sourcils épais. Ses paupières ressemblaient à des sillons profonds creusés dans un sol arable. Deux grosses larmes mouillaient le coin de ses yeux, glissaient sur son visage tout au long d'un canal régulier, et rejoignaient les traînées gluantes qui lui sortaient du nez et la salive mousseuse qui écumait aux commissures de sa bouche. Elle faisait penser à un vieux champignon grisâtre, déjà pourri, n'attendant plus qu'un souffle de vent pour disperser sa sèche poussière noire.

« Un... un valet ? » marmonna-t-elle en s'approchant, « pour... pourquoi faire ? »

« Tu deviens vieille, Marta ; il t'aidera à faire ton feu, ta cuisine, à aller chercher des herbes. »

« Mais... il a les cheveux clairs, il est du Nord ! »

« Il vient d'Allemagne ; si les soldats viennent chez toi, ils te seront reconnaissants d'avoir donné asile à l'un des leurs. »

« Ou... ou alors, ils m'emmèneront pour... pour avoir gardé un vagabond... Je... je veux bien quand même, mais... je n'ai pas de... d'argent. »

« Alors, donne-moi deux peaux de lapin. »

La vieille me regarda et s'approcha. De peur, je fermai les yeux. Je perçus alors que l'odeur repoussante qui se dégageait d'elle. Elle me caressa les cheveux de sa vieille main tremblante, plus rugueuse qu'un râteau. Péniblement, elle alla chercher et rapporta une peau de lapin qu'elle donna au fermier avant de le pousser dehors.

Ainsi commença cette nouvelle vie qui devait durer tout au long de la guerre.

Pour le moment, je vivais dans la cabane de Marta, et j'attendais chaque jour, chaque heure, que mes parents vinssent me chercher. Je pouvais bien pleurer, mais à quoi bon ? Marta se souciait peu de mes pleurnichements.

Elle me faisait penser aux contes de fées que Nanny me lisait autrefois : c'était un vrai personnage de légende. Elle dormait tout habillée. Ses vêtements étaient, à l'en croire, la meilleure protection contre les nombreuses maladies que l'air frais risquait d'introduire dans la pièce. Pour préserver sa santé, assurait-elle, il ne fallait pas se laver plus de deux fois par an, à Noël et à Pâques, et encore devait-on faire une toilette superficielle sans jamais se déshabiller. Elle n'usait d'eau chaude que pour soulager les douleurs de ses pieds difformes, torturés par les cors, les durillons, les oignons, et les ongles incarnés. Elle les baignait une ou deux fois par semaine.

Je fus désormais soumis à ce régime puisque, depuis que j'avais été vendu à Marta pour une peau de lapin, elle était devenue ma maîtresse en tout. On aurait même pu dire qu'elle avait droit de vie ou de mort sur moi, car il n'aurait pas été difficile, si elle l'avait voulu, de m'entraîner dans un ravin désert, de me tuer d'un coup de bêche, et de m'enterrer. Je m'en rendais assez bien compte, aussi avais-je pour Marta tous les égards de l'esclave envers son maître.

Je dormais la nuit dans un réduit. Je couchais de nouveau par terre, entortillé dans une couverture, sans plus me déshabiller, suivant l'ordre formel de Marta.

Nous étions en octobre, et j'allais chaque jour, au petit matin, chercher du bois dans la forêt avec lequel je ranimais les braises du feu de la veille. Je mettais au-dessus du feu une marmite d'eau qui devait servir de réserve d'eau chaude pendant la journée.

Ensuite, je n'avais plus qu'à me caser dans un coin tandis qu'elle faisait je ne sais quelle préparation diabolique avec les pires ingrédients. Le midi, nous déjeunions de quelques racines bouillies, parfois

accompagnées d'un morceau de viande. Pendant la journée, nous allions souvent ramasser dans la forêt des herbes, des mousses, de petites plantes soigneusement choisies.

Le soir, Marta demeurait assise devant le fourneau, dodelinant de la tête, et marmonnant des prières. Je m'installais à côté d'elle et je pensais à mes parents. Je me rappelais mes jouets d'autrefois, qui devaient être aujourd'hui entre les mains d'autres enfants.

À travers ces fortes images, la cabane de Marta me paraissait soudain plus chaleureuse. Je voyais ma mère assise devant son piano, j'entendais les douces mélodies polonaises qu'elle chantait, je retrouvais cette sensation de frayeur, que j'avais connue à huit ans à peine, avant l'opération que je devais avoir à l'épaule gauche pour un abcès ; je me souvenais du carrelage étincelant de l'hôpital, du masque à chlo-roforme que les médecins m'avaient appliqué sur le visage ; je m'étais endormi avant d'avoir pu compter jusqu'à dix.

Avec le temps, ce passé devenait dans mon esprit aussi fabuleux que les contes que me lisait autrefois ma gouvernante. Je me demandais si mes parents ne me retrouveraient jamais.

Marta m'instruisait sur beaucoup de choses. Elle me raconta que l'âme humaine se débarrassait du corps de la même façon qu'un serpent muait, avant de s'envoler jusqu'aux pieds de Dieu. Après ce long voyage, Dieu prenait l'âme dans ses mains généreuses, la ressuscitait de son souffle et, selon le cas, la changeait en ange céleste ou l'envoyait en enfer y souffrir l'éternelle torture du feu.

En ma présence, Marta ne prenait jamais une goutte d'aucun liquide et ne souriait jamais, de peur que je puisse voir ses dents et les compter : elle croyait que chaque dent que je compterais lui enlèverait une année à vivre. Il est vrai qu'il ne lui en restait guère dans la bouche. Mais je me rendais compte qu'à son âge, chaque année était précieuse.

Un soir où j'étais déjà sur ma couche, un fermier arriva et demanda sur l'heure une médecine pour ses vaches qui étaient malades. Tandis que Marta préparait une grande quantité de breuvage, l'homme sortit une bouteille d'alcool de sa veste, s'assit, et se mit à discourir avec la vieille.

Alors qu'il avait déjà vidé une bonne moitié de la bouteille, il apprit que Marta gardait ici un petit Allemand. Avec un grognement de colère, il posa sa bouteille, repoussa son tabouret, et se dirigea en titubant vers l'appentis où je couchais, la lampe à pétrole à la main. Marta grogna, car elle n'avait plus de lumière. Il poussa violemment la porte et resta sur le seuil à m'observer, tandis que je clignais des yeux, effaré.

Il posa la lampe sur une tablette et, me lançant un coup de botte dans les côtes, me dit méchamment :

« Debout, sale boche ! Lève-toi un peu qu'on te voie, fils de bâtard ! »

Tremblant comme une feuille sous le regard de l'ivrogne, je me dégageai de la couverture et me levai péniblement. Il avança sa grande patte poilue et tâta mon tricot :

« Et un petit bourgeois, avec ça ! Un sale citadin ! Mais j'te rabaisserai ta morgue, moi », fit-il en m'envoyant une violente paire de claques.

À ce moment-là survint Marta grognant après sa lampe. L'homme se tourna vers elle :

« T'as pas honte, la vieille, de garder un Fritz ici ? Un fils d'Hitler !? Un salaud comme on en voit se pavaner à nos dépens dans tout le pays ? T'as pas honte ? »

Marta grommela de me laisser tranquille et de ramener la lampe.

« Un coup de hache, qu'il faudrait lui envoyer, à cet enfant de putain ! » reprit-il en m'attrapant par le col.

Et, me secouant comme un tapis qu'on brosse, il m'envoya taper contre la cloison à plusieurs reprises, tout en continuant de m'insulter. Il finit par me laisser parce que Marta avait remporté la lampe à pétrole, non sans m'avoir donné un dernier coup dans les tibias.

À moitié assommé, les tempes bourdonnantes, je me laissai glisser le long de la paroi, comme un pantin dont on a lâché les cordes. Je restai ainsi un long moment dans le noir à essayer de me remettre, de reprendre mes esprits.

Un peu plus tard, je me recouchai, frissonnant encore de froid et d'émotion, et me dis qu'il valait mieux désormais éviter toute rencontre avec les villageois. Marta me le répétait déjà depuis longtemps, mais cette fois-ci j'en avais fait l'expérience.

Les derniers jours d'octobre s'égrenaient et le temps devenait de plus en plus mauvais, quand Marta tomba malade. Elle se plaignit d'une vive douleur sous les côtes, à l'endroit où le cœur, enfermé pour toujours, bat des ailes dans sa cage. Elle me confia que Dieu, ou le Diable, lui avait envoyé ce mal pour mettre fin à son séjour sur terre. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi Marta comme les serpents ne se débarrassait pas de sa peau, pour recommencer une nouvelle existence.

Quand je lui fis cette suggestion, elle entra dans une violente colère, me maudissant, me traitant de blasphémateur et de bohémien sans foi, de bâtard du démon. Pour elle, la Maladie s'emparait des gens lorsqu'ils s'y attendaient le moins. Elle pouvait aussi bien rester assise derrière vous dans une carriole, vous sauter sur les épaules alors que vous vous baissiez pour cueillir des baies sauvages, ou encore – et là elle me lança un regard inquiétant – être transmise par des yeux d'acier cernant un nez aigu.

Marta menait contre la Maladie un combat obstiné de chaque instant. Quand ses douleurs la tourmentaient de nouveau, elle prenait un morceau de viande crue, l'éminçait avec soin, et le plaçait au fond

d'une jarre de terre. Elle versait par-dessus de l'eau puisée au puits avant le coucher du soleil. Puis elle enterrait profondément la jarre à proximité de la cabane, et elle assurait que cela la délivrerait de ses douleurs pour quelques jours, jusqu'à ce que la viande se décomposât. Mais peu après, lorsque ses douleurs reprenaient, elle recommençait toute l'opération une fois de plus.

Un matin, je me levai comme d'habitude, allai chercher du bois, fis reprendre le feu, et mis l'eau à chauffer. Puis j'allai m'asseoir sur le seuil de la porte, en attendant que Marta se réveillât. Le vent soufflait, poussant de gros nuages noirs dans le ciel, et arrachant les dernières feuilles des arbres qu'il dispersait dans la campagne. Je frottai vigoureusement mes jambes rougies par la bise, car mes petites culottes ne les protégeaient pas. Je remis ma cravate en place, geste devenu machinal depuis les semaines que je ne l'avais plus quittée.

Trouvant le temps long, je me levai et ouvrit la porte pour rentrer. Dans l'âtre, le feu avait pris plus fort que je ne l'avais pensé ; le vent en s'engouffrant dans la pièce le fit redoubler. Avec un vif crépitemment, une langue de feu déborda le cadre et lécha le trumeau où séchaient des herbes jaunies ; celles-ci s'enflammèrent aussitôt, éclairant toute la pièce d'un coup. Affolé, je me précipitai vers le fond de la pièce où dormait Marta. L'attrapant par un bras, je voulus la secouer pour la réveiller ; je poussai un cri et fis un bond en arrière, car il était tout raide et glacé. Je lançai un coup d'œil derrière moi : toutes les herbes, les vieilles peaux, et les toiles d'araignées de Marta offraient un combustible merveilleux au feu qui se propageait avec rapidité. Redoutant d'avoir la retraite coupée, je renonçai à réveiller Marta, et je filai dehors.

À présent l'intérieur de la cabane n'était plus qu'un brasier. Les flammes jaillissaient par toutes les ouvertures. Le toit de chaume fumait abondamment. Dans les nuages de fumée qui s'élevaient en colonnes dans les airs, je crus déceler une étrange forme oblongue. Était-ce l'âme de Marta s'échappant vers le ciel ? Où était-ce Marta elle-même, ranimée par le feu, délivrée de sa vieille peau craquelée, quittant cette terre à cheval sur un nuage, comme les sorciers sur un manche à balai ?

Tandis que je contemplais le spectacle du feu et des flammes, je fus tiré de ma rêverie par des voix d'hommes et des aboiements de chiens. Les fermiers accouraient. Marta m'avait bien prévenu contre les habitants du village. Elle me disait que si jamais ils m'attrapaient, ils me noieraient comme un chaton ou me feraient brûler vif.

Je détalai aussitôt. Je courus comme un fou, me cognant aux souches des arbres, me griffant aux épines des buissons, bondissant au-dessus des ruisseaux, filant à une telle allure que j'en perdais mes chaussures. Je tombai enfin dans les taillis, au creux d'un vallon. J'entendais au loin les voix des fermiers et le fracas des murs incendiés

qui s'écroulaient. Là où j'étais tombé, tout était calme, j'étais bien, je m'endormis.

À midi, lorsque je m'éveillai, j'étais frigorifié. Je grimpai jusqu'au sommet de la colline, d'où je vis des traînées de fumée, quelques flammes attardées qui s'élevaient encore de la cabane de Marta, un amas de cendres et de bois calcinés.

Tout alentour était silencieux. J'étais sûr qu'à présent j'allais retrouver mes parents. Ils m'avaient confié à Coppelius, Coppelius m'avait confié à un fermier, qui lui-même m'avait vendu à Marta ; Marta était morte, mes parents devaient venir me rechercher. Sinon à quoi serviraient-ils ? Je me rendais néanmoins bien compte qu'ils étaient très loin de moi, et qu'ils ne savaient même peut-être pas ce que j'étais devenu.

J'étais tremblant de froid et de faim. Je ne savais que faire ni où aller. Pris de faiblesse, je vomis de la bile. Il me fallait trouver une aide, il me fallait aller au village. Je me relevai et, sans chaussures, je boitillai, cherchant comme je pouvais le chemin du hameau au travers de la forêt où le vent répandait l'odeur âcre de l'incendie, où de légers voiles de fumée tissaient entre les troncs des toiles d'araignée.

## CHAPITRE 4

### Le paysan

J'arrivai enfin au village, transi et terrorisé. Les cabanes, avec leurs lourds toits de chaume et leurs rares fenêtres, semblaient pesamment assises, enfoncées dans le sol. Elles s'alignaient de part et d'autre d'un chemin de terre battue.

Ce furent les chiens, attachés aux barrières, qui me découvrirent les premiers ; tirant sur leurs chaînes, ils se mirent tous à hurler. Je n'osais plus bouger ; je m'arrêtai au beau milieu de la route, persuadé que l'un d'entre eux allait s'échapper et me bondir dessus. De tous côtés sortirent des hommes, des femmes, laissant leur déjeuner, qui m'entourèrent. Je comprenais mal leur patois. À leurs regards soupçonneux, à leurs gestes hostiles, je pris peur. Plusieurs d'entre eux étaient venus avec leurs chiens qui me grondaient aux oreilles.

Un homme me frappa le dos avec un râteau. Je fis un bond de côté. Un autre me piqua les côtes du bout de sa fourche. Je reculai d'un saut en criant. La foule s'animait peu à peu, profitant du spectacle. On me jeta une pierre. Je m'aplatis par terre, le visage contre le sol, n'osant plus penser à ce qui allait m'arriver. On me bombardait à présent avec des mottes de terre, des morceaux de bois, de vieilles pommes de terre pourries. Je mis les mains sur la tête, m'aplatis un peu plus dans la poussière du chemin, et hurlai, pour la plus grande joie de l'assistance.

Soudain un grand paysan brun sortit du cercle, m'empoigna par les cheveux, et me relava brutalement. Il m'attira à lui et m'examina sous le nez. Je me débattais désespérément. Les autres se tordaient de rire. De sa grande patte poilue, il me calotta méchamment. Attrapant la fourche d'un fermier, il me l'enfonça rudement dans le ventre. Toujours pendu par les cheveux à son bras, je hurlais, je gémissais, je gigotais en tous sens. Se servant du manche de l'outil, il me bastonna les jambes, les tibias. Je sautais au rythme de ses coups en piaillant comme un oiseau qu'on retient prisonnier. Puis, me faisant tourner sur place, le paysan m'appuya un solide coup de botte dans le bas du dos qui m'envoya, face la première, voler dans le fossé.

La foule riait de plus belle, les hommes se tenaient le ventre, les chiens tournaient autour de moi. Alors que je roulais sur le côté pour échapper à une fillette qui voulait me frapper les cuisses avec une baguette, je reconnus Matti, le fermier à qui m'avait confié Coppelius. Sans plus réfléchir, je me jetai à ses pieds en le suppliant de me sauver. Un instant étonné, il me repoussa d'un coup de pied qui me fit retomber au milieu du cercle.

Mais la curiosité était suscitée. On se mit à interroger l'homme, vraisemblablement sur les circonstances qui faisaient que je le connaissais. Il s'expliqua, et je me rendis compte qu'on se demandait ce qu'on allait faire de moi. Le grand paysan brun qui m'avait saisi l'instant d'avant, avança, et je compris qu'il acceptait de me garder. Il ajouta quelque chose que je ne saisis pas, mais qui fit s'esclaffer la foule. Puis les spectateurs retournèrent lentement vers leurs logis reprendre leurs repas.

Le paysan m'attrapa par le bras, tandis qu'un de ses enfants lui donnait un sac de toile. Il me saisit par le cou et m'enfonça le sac sur la tête. Puis il me jeta par terre, et s'efforça de me faire entrer tout entier dans la toile noire et puante. Je battais des pieds et des mains, je mordais et griffais. Il ne pouvait de toute façon y arriver complètement, car la toile était trop petite, mais il parvint néanmoins à m'emprisonner la tête et les bras. Mais comme je continuais à me débattre, il m'assena un bon coup de râteau sur la nuque qui me fit sonner le crâne comme un gong. Un second me fit tout à fait perdre connaissance.

Quand je revins à moi, perclus de douleurs, la tête et les tempes battantes, j'étais porté sur les épaules de l'homme. Je sentais la chaleur moite de son dos, et son bras rugueux qui me calait les jambes à la hauteur du genou, m'empêchant de basculer. Je remuai un peu, mais aussitôt l'homme me claqua cruellement les cuisses. Je décidai de ne plus bouger. Bientôt je sentis l'odeur du fumier, et je reconnus les bruits familiers d'une ferme.

On me laissa tomber sans douceur sur le sol, et, les bras immobilisés, je crus m'être démis la colonne vertébrale. Soudain on me donna des coups de fouet dans les jambes. Sous l'effet de la brûlure, je me relevai précipitamment, et, courant dans la pièce comme un insecte aveuglé, butant contre les meubles, je réussis à sortir ma tête du sac. Le paysan se tenait droit devant moi, un nerf de bœuf à la main. Il me lança le cuir dans les jambes. Je bondis tout autour de la pièce comme un écureuil affolé, tandis qu'il me poursuivait de ses coups. La femme, sanglée dans un tablier malpropre, et deux garçons de ferme s'esclaffaient bruyamment à mes dépens.

Quand le paysan se lassa, tous m'entourèrent, ainsi que deux marmots qui se traînaient par terre comme des cafards. L'un voulut me toucher les cheveux. Je me tournai vers lui, et il retira vivement sa main. Un gamin voulut me tâter le pied. Je le retirai avec un geste vif,

et il s'enfuit en piaillant. Ce fut le tour de la fermière. Me saisissant le bras et parlant avec volubilité à son mari, elle me tâta mon tricot, le col de ma chemise, ma culotte. L'homme ayant acquiescé, elle se mit à me déshabiller. Elle me retira mon tricot, ma cravate, ma chemise, mon tricot de corps, mon short, mes chaussettes, et enfin, pour mon malheur, mon caleçon.

Je me tenais, tremblant, au milieu du cercle, cachant de mes deux mains jointes mon petit appendice. La femme ramassa le sac, y pratiqua deux trous dans le fond, et me le passa en guise de culotte. Je m'y accrochai comme à une planche de salut. Le paysan ramassa son fouet et se remit à me cingler les mollets. Je sautais en l'air, de plus en plus haut, pour la plus grande joie de la famille. Enfin la fermière décréta que ça suffisait, sans doute parce qu'il y avait du travail à la maison.

Elle me donna un quignon de pain, et m'entraîna dehors. Nous contournâmes le bâtiment jusqu'à un appentis calé sous l'escalier extérieur qui montait au grenier à foin. Nous y entrâmes. Dans le fond, une niche servait de débarras. Elle m'obligea à y entrer, puis elle m'y enferma.

Tout mon corps brûlait des coups de fouet, et, gisant sur le bois, je ne parvins pas à dormir. Il n'y avait pas la moindre lumière dans ce réduit, et j'y entendais toutes sortes de bruits inquiétants. Cela grouillait d'araignées et d'autres insectes qui couraient souvent sur ma peau nue. Je leur menais une chasse acharnée, me donnant de grandes claques sur tout le corps. Mais dès que je remuais, je délogeais d'autres nids de bestioles.

Durant les jours qui suivirent, les paysans du village, accompagnés de leur famille, défilèrent dans l'appentis pour m'examiner. Le paysan leur offrait un spectacle gratuit dont j'étais la vedette. Certains jours il prenait son fouet, et me faisait sauter comme une grenouille en visant mes jambes, mes cuisses. D'autres, il prenait sa fourche, dont il avait soigneusement affûté les dents, et il me piquait le ventre, la poitrine, les bras, les fesses. Je poussais de petits cris perçants qui faisaient le bonheur de la société. Parfois, aussi, il m'attrapait brusquement à bras-le-corps, et il se mettait à me chatouiller le ventre, les aisselles, le cou. Gigotant, piaillant, suffoquant, je lâchais alors le sac pour mieux me débattre. Celui-ci, n'ayant pas la moindre ficelle pour le retenir, me tombait souvent sous les pieds. Alors les hommes rugissaient de rire et les femmes pouffaient en me voyant cacher ma glande de mes mains. Souvent aussi on s'amusait à me souiller. Les hommes ouvraient leur pantalon, et d'un jet puissant d'urine m'arrosaient le visage et la poitrine. Les femmes me crachaient dans les cheveux, me jetaient de la boue. Les gamins s'accroupissaient et, glissant leur main sous leur culotte, attrapaient les crottes qu'ils faisaient sur place. Ils me les lançaient alors à la tête, et je les recevais encore toutes chaudes et molles.

## *L'Oiseau migrateur*

L'appentis gardait à présent une odeur atroce de nuit et de jour, surtout que j'étais moi-même obligé d'aller faire mes besoins dans le fond de la niche. Quant à mon sac, il n'était plus qu'une éponge qui gardait toutes les saletés et toute l'urine qu'on m'avait jetées la veille. Il n'en perdait plus l'odeur aigre.

## CHAPITRE 5

### Olga

Un jour une vieille femme, qu'on appelait Olga la Sage, nous rendit visite. Le paysan la reçut avec beaucoup d'égards. Elle m'examina de tous côtés, inspectant mes yeux et mes dents, me tâtant les os des bras, des épaules, des jambes, des hanches. Elle m'ordonna d'uriner dans un verre qu'elle me tint sous la glande, et observa soigneusement la couleur de mon urine. Elle caressa longuement la petite cicatrice que j'avais sur le bras gauche, vestige de mon opération. Elle me palpa l'estomac. Puis elle me toucha les muscles du ventre, des jambes, les abdominaux, les reins. Enfin elle déclara qu'elle m'emmenait.

Le paysan ne parut pas d'accord. Je ne pus saisir ce qu'il disait, mais il discutait âprement. Olga répondit parlant d'argent, de vêtements, de prix. La discussion dura encore un bon moment, puis elle me passa une corde autour du cou. Elle m'emmena.

Nous sortîmes du village, puis marchâmes un certain temps dans la forêt pour arriver à la cabane d'Olga. Elle comprenait deux pièces, encombrées de bottes d'herbes, de tas de cailloux multicolores aux formes étranges, de bords grouillants de lézards et de vers, de grenouilles et de taupes. Au centre brûlait un poêle, et au-dessus du feu pendaient des chaudrons.

Olga me dit de me débarrasser de mon sac et, d'un coffre à chiffons, elle sortit quelques vieux habits. Elle me donna un tricot sans manches, un pantalon élimé, et une culotte qui avaient appartenu à un forçat évadé mort au village. Il avait été assez petit, et ses vêtements m'allaient à peu près. Elle me donna encore l'ancienne veste d'un peintre-maçon, des mocassins de bourgeois, mais tellement portés qu'ils étaient tout taillés et usés, enfin une paire de bas de laine qui étaient la seule chose à peu près neuve de mon harnachement. Elle m'indiqua une botte de paille dans le fond de la pièce pour coucher.

En contrepartie, je devais veiller au feu, aller chercher du bois dans la forêt, et m'occuper des bêtes. Enfin je devais l'aider en tout, comme de ramasser des plantes médicinales dans le sous-bois. Il y avait dans la cabane toutes sortes de poudres qu'Olga préparait dans un grand mortier où elle broyait et malaxait différents ingrédients.

Je m'habituai petit à petit au patois d'Olga et, peu après, nous arrivions très bien à nous comprendre. Quand l'hiver vint, et que la tempête faisait rage au-dehors, les grêlons immobilisant chacun chez lui, nous demeurions bien au chaud dans la cabane, et Olga me racontait toutes sortes de fabuleuses histoires.

Elle me parlait d'êtres inquiétants, dont les plus néfastes sont peut-être les vampires. Ils sont la réincarnation des enfants noyés avant le baptême, ou abandonnés par leur mère. Ils grandissent jusqu'à l'âge de sept ans, dans les étangs ou les forêts, avant de reprendre figure humaine. Sous l'aspect de vagabonds, ils assiègent sans relâche les églises. Une fois parvenus à s'implanter dans l'une d'elles, ils s'affairaient obstinément autour des autels, souillant les images saintes, saccageant les objets du culte. Souvent, quand ils le pouvaient, ils s'attaquaient à des hommes endormis, mais aussi bien à des femmes ou des enfants, leur coupaient la gorge, et leur suçaient le sang.

Je compris ainsi pourquoi les gens avaient si peur des vagabonds, des bohémiens sans foi. Si d'aventure je me risquais seul dans le village, ils détournaient la tête et faisaient le signe de croix. Quand j'arrivais à les regarder en face, aussitôt ils crachaient trois fois par terre. Les paysans les plus hardis lâchaient leurs chiens sur moi, et si je n'avais pas appris à grimper dans les arbres, je ne serais pas revenu vivant de ces rares excursions.

Aussi restais-je le plus souvent dans la cabane à peler des pommes de terre pourries, à en recueillir soigneusement dans une écuelle la moisissure verte. Olga l'appliquait sur les plaies et les escarres.

Olga avait une grande importance et une grande influence au village pour tous les problèmes qui pouvaient se poser. Mais son véritable rôle était de soigner les malades. Elle connaissait des remèdes pour presque toutes les maladies, et mon admiration pour elle grandissait chaque jour.

Il arrivait que nous trouvions une femme gémissant de douleur, et se tenant le ventre. Olga m'ordonnait de masser cette panse moite et tiède, et de la couvrir du regard sans relâche, ce que je faisais avec un indescriptible dégoût. Je continuais, surmontant mon envie de m'enfuir, tandis qu'elle traçait quelques signes au-dessus de nos têtes.

Un jour, on nous appela au chevet d'un enfant dont la jambe pourrissait. Tout le dessus de la cuisse était déjà recouvert de vilaines croûtes rouges, et l'odeur fétide qui s'en échappait était telle qu'Olga elle-même ouvrait la porte de temps à autre pour laisser pénétrer un souffle d'air frais. Toute la journée je restai à fixer des yeux cette jambe gangrenée, tandis que l'enfant tantôt sanglotait, tantôt tombait assoupi. La famille angoissée, agenouillée dans un coin de la pièce, priait à haute voix. Lorsque l'attention de l'enfant se relâchait, Olga appliquait sur sa jambe un fer qu'elle laissait rougir dans le feu, et brûlait soigneusement la plaie. Le garçon hurlait de douleur en se déme-

nant en tous sens, tandis que je m'accrochais désespérément à ses bras pour essayer de le maintenir sur la table, puis il s'évanouissait. La blessure grésillait comme du lard dans la poêle, et une odeur atroce de chair brûlée emplissait la pièce. La famille retenait sa respiration, en oubliant pour un moment de prier. Après avoir ainsi cicatrisé la plaie, Olga la recouvrait d'un emplâtre de pain trempé, assaisonné de moississures et de toiles d'araignées fraîchement recueillies.

Une autre fois, un fermier vint avec son fils qui souffrait des oreilles. Olga le fit se coucher de dos sur une table, et m'ordonna de l'attacher solidement. Je pris donc un morceau de corde, et je lui garrottai les poignets et les chevilles aux pieds de la table en serrant fort. Il gémit un peu, mais je ne m'en occupai pas et finis mon travail. Olga revint avec de l'huile de cumin, et s'en servit pour lui laver les oreilles. Dans chacune d'elles, elle introduisit une mèche de charpie, roulée en forme de trompe, et trempée dans la cire fondue. Elle y mit le feu. Le garçon hurla de douleur, se soulevant et battant contre la table. Quand les mèches furent consumées, elle souffla dans les oreilles pour en faire sortir les résidus brûlés, qu'elle appelait « la sciure ». Enfin, elle enduisit les brûlures du patient d'un onguent composé de jus d'oignon, de bile de bouc et de lapin, et d'une pointe de vodka brute. Le garçon gémissait et se tortillait dans ses liens sous la brûlure atroce. Je pus alors le délivrer.

Olga savait aussi exciser les furoncles, les kystes, et les tumeurs diverses, elle savait arracher les dents gâtées. Elle conservait les furoncles dans le vinaigre, et les y laissait mariner jusqu'à ce qu'ils puissent à leur tour servir de remèdes. Elle recueillait soigneusement dans de petites coupes le pus qui s'écoulait des blessures, et le laissait fermenter pendant plusieurs jours.

Une rivière coulait à proximité du village. À un endroit, l'eau stagnait, formant un marais peuplé d'insectes. Ceux-ci apportaient souvent des fièvres aux habitants du village. Ainsi, une paysanne vint une fois avec son enfant qui avait la fièvre. Olga l'attrapa par les joues pour juger de la gravité du cas. Le garçon semblait avoir pleine confiance en la vieille femme, et de fait Olga ne parut pas outre mesure inquiétée. Elle m'ordonna de déshabiller le garçon et de le coucher à plat ventre sur la table. J'obéis, lui enlevant sa veste, sa chemise, ses bottes, son pantalon, son tricot et ses chaussettes de laine. Il me jeta un regard suppliant, retenant à deux mains son caleçon, mais je lui envoyai un coup de poing dans l'épaule, et lui arrachai sa culotte. Je lançai un regard curieux à sa glande, puis le poussai sans ménagement sur la table.

Olga se mit alors à lui donner de grandes claques sur tout le corps, sur le dos, les fesses, les jambes, et aussi sur la poitrine et les bras. Le garçon piaillait comme un moineau en se débattant et en cherchant à cacher son appendice. De mon coin, je ricanais. Olga m'envoya puiser de l'eau au puits, et se mit en devoir de lui en faire avaler plusieurs

cruches. Il avait commencé par boire avidement, mais, dès le second litre, chaque gorgée était un supplice. Il ne cessait de gémir, de soupirer, de demander grâce. Son estomac gonflé gargouillait avec de drôles de petits bruits. Mais Olga n'était jamais satisfaite, et elle l'obligea à boire près de trois cruches. Quand elle cessa enfin, l'enfant retomba sur la table avec un gémissement. Il haletait sourdement.

Olga m'ordonna alors d'aller chercher une taupe dans un bocal. Ayant obéi, elle me prit l'animal des mains, et le tua en lui fracassant le crâne contre la table. Prenant le petit corps encore tout chaud, elle le plaça sur le bas-ventre de l'enfant.

Elle le laissa ainsi dix minutes, puis vint reprendre l'animal qu'elle découpa pour en retirer la vésicule biliaire. Elle plaça l'organe sanguinolent dans une écuelle avec des herbes amères, de l'orge, et un peu de vodka. Elle écrasa le tout dans le mortier jusqu'à en faire une bouillie grumeleuse et homogène, et elle la donna à boire au patient avec un morceau de charbon de bois frotté d'ail. Olga avait une méthode particulière pour faire avaler aux animaux toutes sortes de produits. Elle l'employa ici. À peine eut-il avalé le breuvage, que le garçon se mit à faire une horrible grimace, puis à hurler en pleurant. L'instant d'après, il vomissait les seaux d'eau qu'il venait d'avalier.

Sa mère le rhabilla alors et l'emporta, grelottant de fièvre et d'atroces maux d'estomac. Olga annonça que la fièvre du marais était partie, remplacée par une fièvre naturelle qui n'était pas dangereuse. Elle dit :

« Pendant une semaine, l'enfant sera fiévreux, et il aura de vives crampes d'estomac. Il aura aussi de violentes bouffées de chaleur. Nourrissez-le de racines et de pommes de terre bouillies dans du lait. Donnez-lui à boire, il sera vite sur pieds. »

Une autre fois, en pleine nuit, un paysan affolé vint nous réveiller. C'était le garçon de ferme du plus riche fermier de la région.

« À la maison », expliqua-t-il, « Eino – c'est le fils cadet du patron –, il s'est blessé en transportant de la vaisselle. Il a buté contre une chaise, il est tombé, le saladier s'est cassé, et un éclat lui est rentré dans le menton... Vite ! »

Olga prit son châle, je pris ma veste, et nous grimpâmes dans la carriole du fermier. Un quart d'heure après, nous étions au chevet de l'enfant. L'éclat était profondément enfoncé, et la plaie saignait toujours. Lui geignait plaintivement.

Olga commença par retirer adroitement l'éclat. L'enfant poussa un cri. Puis elle prépara son onguent de jus d'oignon, de bile de lapin, et de vodka. Elle m'ordonna de retirer sa chemise, ce que je fis avec émerveillement. En effet, il s'agissait d'un tricot de corps de coton, mais qui était doux et propre ! Comparant ses habits avec les miens, je me dis qu'il devait être riche ; en effet, les siens étaient blancs et propres, alors que les miens, grisâtres et rêches. Quand il fut torse nu, je lui attrapai les bras pour qu'Olga pût appliquer son onguent sur les

lèvres de la plaie sans difficulté. Quand le garçon hurlait ou se démenait trop, je lui pinçais les bras jusqu'à laisser une vilaine marque rouge sur sa peau hâlée.

Quand la plaie fut ainsi désinfectée, Olga la pansa avec des herbes très sèches, liées par du sang de cheval. Puis elle prit un ver blanc, le trempa une fois dans du jus d'oignon, une fois dans le vinaigre, et le fit avaler au garçon. Elle employait toujours sa méthode extraordinaire qui m'émerveillait. Elle saisit le garçon, lui reversa la tête en arrière, et, ayant laissé tomber le ver au plus profond de la gorge, elle lui administra quelques tapes dans le dos et sur la nuque qui le firent déglutir comme par enchantement.

Cela fait, elle m'ordonna de baisser les culottes du garçon. Je regardais la culotte de toile solide et pratiquement immaculée, je touchais le caleçon doux et fin, et je me souvenais qu'il y avait quelques mois encore, je portais de semblables vêtements. En attendant, jaloux, je lui pinçai cruellement la cuisse. Olga coupa un citron en deux et en appliqua les deux moitiés sur la glande du garçon. Je lorgnais tout ça du coin de l'œil, et le garçon, qui s'en apercevait, était rouge et furieux. Olga prescrivit encore de ne rien donner à manger au malade pendant deux jours, puis nous nous en allâmes.

Ainsi allait ma vie avec Olga. Le printemps 1940 s'annonça. Sur la rivière la croûte de glace se brisait, et les rayons obliques du soleil faisaient craquer les troncs gelés des vieux arbres. La forêt recommençait à se peupler d'insectes, d'oiseaux, et de toutes sortes d'animaux.

Je m'entendais assez bien avec Olga. Mais depuis bientôt six mois que je la connaissais, elle ne m'intimidait plus. Un jour, elle me donna une lapine qu'elle venait d'assommer, et m'ordonna de lui ouvrir le ventre pour lui arracher le cœur, mais sans la tuer. Olga voulait le donner encore battant à avaler à une femme enceinte. À l'idée de dépecer une bête vivante, je refusai catégoriquement. Interloquée, elle m'affirma que je le ferai pourtant. Je piquai alors une colère, criant que ce n'était pas à moi de faire tout le travail, et ainsi de suite.

Gardant son sang-froid, mais bouillant de colère en elle-même, elle alla chercher dans son coffre une cordelette de cuir. Elle la fit claquer une fois ou deux. M'attrapant alors par le bras, elle m'entraîna sans un mot dans la forêt.

Arrivée dans un coin qui lui parut propice, elle m'ordonna d'une voix sifflante d'enlever ma veste et ma chemise. Après une hésitation, tremblant comme un oiseau fiévreux, je laissai tomber ma veste et retirai mon tricot de corps. Me faisant tourner, elle me lança son fouet dans le dos. Chaque coup m'arrachait un hurlement de douleur, et me laissait une trace rouge sang sur la peau. Au dixième coup, mes jambes fléchirent, et je tombai à genoux pour recevoir les derniers cinglements.

Quand Olga cessa enfin, je haletais, je gémissais, je tenais à peine en équilibre même à quatre pattes. Elle, elle prit encore une branche

de ronce, et s'en servit pour me griffer le dos, réveillant mes douleurs. Je hurlais, je me roulais par terre, dans les buissons.

Enfin je m'aperçus qu'elle était partie. Je restai encore un long moment à sangloter, le visage contre terre, le dos brûlant, la peau égratignée, les tempes battant à tout rompre, grelottant de froid. Quand je repris un peu mes esprits, je me levai péniblement, et remis mon tricot de corps et ma veste. Je regardai autour de moi la forêt, immense, grise, infinie, anonyme. Elle me tendait les bras, elle me disait « Viens vivre avec moi », et chacun des coups cuisants qui me brûlaient le dos semblaient me pousser un peu plus vers elle. Je fis un pas. Mais où aller ? J'avancai encore...

Peu avant la tombée de la nuit, je revins à la cabane, et je disséquaï la lapine vivante.

Quand vint enfin le beau temps que chacun attendait, avec lui arriva la peste. Ceux qu'elle frappait se tordaient de douleur, pareils à des vers de terre empalés. Secoués par d'épouvantables frissons, ils tombaient dans le coma et mouraient sans reprendre conscience. Avec Olga nous courions de cabane en cabane. Mais l'adversaire était trop fort, la vieille n'arrivait plus à guérir les dizaines de malheureux.

Les femmes serraient contre elles les petits corps emmaillotés de leurs bébés, dont la vie s'effritait en quelques heures. Des enfants, aux yeux hagards et au visage teinté de bleu, étaient régulièrement apportés au bûcher qu'on ne laissait jamais éteindre.

Olga avait définitivement renoncé à guérir les malades. Elle s'enfermait dans la cabane et passait ses journées à prononcer des formules magiques sur d'étranges statuettes, à prier Dieu et la Vierge Marie. Moi, je me tenais dans le coin le plus sombre, tandis que les habitants du village tambourinaient sur la porte pour qu'Olga vînt les sauver.

Un jour, mon visage devint brûlant, et je fus secoué de frissons incoercibles. Olga examina un instant mes yeux, posa sur mon front sa main froide, et me tâta le cou. Sans un mot, elle m'entraîna en hâte dans la forêt, prenant au passage une bêche. Arrivée à une petite distance de la hutte, elle débroussailla sur un mètre carré, puis elle se mit à creuser.

Quand le trou eut une certaine profondeur, elle me déshabilla entièrement, et m'ordonna de m'y coucher. J'obéis, tremblant de fièvre et de froid.

Aussitôt, Olga rejeta la terre sur mon corps nu, m'enterrant dans la fosse jusqu'au cou. Elle piétina le sable tout autour de moi, en lissa la surface avec le plat de la bêche. Elle alla ramasser des feuilles qu'elle dispersa sur le sable retourné et sur ma tête, puis m'abandonna.

Fiché ainsi dans le sable humide, je sentis mon corps se glacer en quelques instants. Je perdais en partie connaissance. Tel une souche solitaire, je me confondis avec le sous-bois.

Mais Olga ne m'oubliait pas. Plusieurs fois dans la journée, elle m'apporta des boissons chaudes qu'elle me versait dans la bouche, comme pour arroser la terre à travers mon corps. Vers le soir, après m'avoir donné mon dernier repas, elle me laissa définitivement. Je restai seul dans le bois, enraciné dans la terre qui semblait m'aspirer de plus en plus profondément. La tête me tournait. Parfois, lorsque le vent me souffletait le front, l'horreur me submergeait. J'imaginai que des légions de cafards et d'araignées s'étaient donné le mot pour monter à l'assaut de ma tête, et s'installer, se nicher à demeure dans mes cheveux.

Un bruit m'arracha au sommeil. J'ouvris les yeux, ne sachant plus bien où j'étais. Je sentais mon corps soudé à la terre. Des lueurs grisâtres tachetaient les frondaisons. Une rosée froide glaçait mes lèvres, perlait sur mon visage et mon front. J'entendis de nouveau l'étrange bruissement qui m'avait éveillé : une volée d'oiseaux noirs tournoyait au-dessus de ma tête. Ma bouche s'ouvrit, ma gorge se noua d'horreur.

J'écarquillai les yeux, et vis qu'il s'agissait de deux ou trois corbeaux. L'un d'eux se posa à quelques pas de moi ; la vibration de ses grandes ailes déployées emplissait mes oreilles. Lentement, il s'approcha, tandis que les autres se posaient à leur tour. Terrorisé, je ne voyais plus que l'éclat noir de leurs plumes et de leurs yeux perçants. Ils faisaient cercle autour de moi, et leur cercle se resserrait. Ils avançaient, le cou tendu, cherchant à deviner si j'étais mort ou vivant.

J'aurais voulu hurler. Je n'y parvenais pas. Mon cœur battait à se rompre. La couche de sable semblait m'écraser la poitrine comme du plomb fondu. Les oiseaux n'étaient plus qu'à quelques mains de mon visage. Ma vision, troublée par les larmes, ne reflétait plus que des formes noires et des becs cruels aux dimensions démesurées. Un premier corbeau s'arrêta, juste devant mon nez. Il ouvrit le bec.

Alors, gonflant ma poitrine en repoussant le carcan de sable, j'ouvris la bouche, je poussai l'air de toutes mes forces. Un long hurlement atroce sortit de ma gorge, résonnant dans le sous-bois. Quand mes oreilles ne furent plus assourdies par mon propre cri, j'entendis au loin les corbeaux qui s'enfuyaient, tandis que de l'autre côté claquait la porte de la hutte d'Olga. Je m'évanouis.

Ce ne fut que le lendemain soir qu'Olga me délivra. Elle retira la première épaisseur de sable, puis me fit signe de me lever. Tous les membres ankylosés, j'obéis avec difficulté, secouant le sable humide de ma peau. Elle me lava à l'eau froide, me sécha, puis m'ordonna de me rhabiller. Revenue à la hutte, elle m'enveloppa dans des couvertures, et me mit dans la pièce près du feu.

Quelques jours plus tard, j'étais presque rétabli. La fraîcheur de la terre avait absorbé les germes de la maladie. Je repris vite mes occupations d'antan.

Les semaines passaient, nous étions dans les premiers jours d'avril. La peste quitta le pays, et l'herbe verte poussa sur les nouvelles

tombes. On se gardait bien d'y toucher, car, pensait-on, cette herbe se nourrissait des corps empoisonnés. De même, l'endroit où se dressait le bûcher fut maudit.

Avec la fin de la peste, la vie redevint comme avant, et je retrouvai mes tâches habituelles. Mais celles-ci me déplaisaient de plus en plus, et je commençais à me lasser de tout cela. Je devins paresseux. Olga me distribuait de plus en plus de coups de sabots dans les tibias, et de calottes pour me faire avancer.

Un beau matin, on la manda au bord de la rivière. Les paysans avaient sorti de l'eau un énorme poisson-chat, au museau garni de longues moustaches raides. C'était un poisson monstre, d'une taille exceptionnelle, tel qu'on en avait rarement vu dans la région. En l'attrapant, l'un de pêcheurs s'était tailladé une veine contre les dangereuses piques de l'animal. Pendant qu'Olga lui posait un garrot autour du bras, les autres dépeçaient déjà le poisson. Avec des cris de joie, ils extirpèrent la vessie natatoire, qui, par chance, était intacte.

Tandis que j'observais tout cela sans mot dire, un gros paysan s'approcha de moi, et m'attrapa brusquement par les cheveux. Pousant des cris de paon, j'appelai Olga à l'aide. Celle-ci me jeta un bref regard dédaigneux et me dit :

« Tais-toi, paresseux ! »

Les paysans, ravis de voir que j'étais tombé en disgrâce, me tombèrent tous sur le dos, m'envoyant des coups de pied, des morceaux de bois, des pommes de terre pourries. À ce moment arriva Eino, le fils du riche fermier qu'Olga avait soigné. Il m'avait toujours gardé rancune de mon indiscretion lors de son opération. Me voyant en si mauvaise posture, il se précipita sur moi, tout joyeux.

Le reconnaissant, les paysans s'écartèrent servilement et le laissèrent faire. Eino, se campant en ricanant devant moi, m'envoya une violente paire de gifles, et, m'attrapant par ma veste, il me fit basculer. La foule riait ; Olga m'oubliait. Je fermai les yeux, perdu. Je sentis ses mains nerveuses attraper la ceinture de mon pantalon pour le défaire et le baisser. En un éclair je compris ce qui allait se passer. Roulant sur le côté, j'envoyai ma chaussure en plein dans le visage du garçon accroupi, qui tomba à la renverse en hurlant. Je sortis du cercle de la foule en sautant entre les jambes des paysans comme une grenouille.

Mais, gêné par ma culotte qui m'entravait les jambes, je fus aussitôt rattrapé. Un homme me saisit entre les jambes et par la veste et me souleva à bout de bras. Je me trémoussais dans la poigne de la brute, affolé comme un poisson sorti de l'eau. Tout le monde applaudissait, criait. Je passai de mains en mains, comme j'avais vu à Berlin des ouvriers se jeter les briques à la chaîne.

Avant d'avoir compris ce qui m'arrivait, je me retrouvai à l'eau, agrippé à l'énorme vessie du poisson-chat, qui s'enfonçait à moitié. Le courant m'emportait avec elle, loin de la rive. Mes chaussures coulèrent aussitôt au fond, j'essayai de garder mon pantalon. Accroché dé-

sespérément à cette fragile bouée, submergé à tout moment par le flot bourbeux et glacial de la rivière, je criais et implorais grâce.

Eino, de la rive, exhortait les villageois à me canarder de pierres. Pris au jeu, ils m'envoyèrent une volée de cailloux. Mais j'étais déjà trop loin pour qu'ils pussent viser. Le courant me maintenait au milieu de la rivière, et les berges semblaient inaccessibles.

Bientôt, une colline me sépara des villageois. Je pleurais de désespoir. Tout à coup un tourbillon m'emporta. La vessie tournait sur elle-même sans plus avancer. J'essayai d'y échapper en battant des jambes. La pensée que j'allais passer la nuit entière à me débattre ainsi me dévorait d'angoisse.

Le soleil se couchait. Le vent souffla plus fort. Il me fit sortir du tourbillon.

Un quart d'heure plus tard, il me poussa sur la rive gauche, alors que le village était situé sur la rive droite. De toute façon, j'en étais à de nombreux kilomètres.

Avec un soupir de soulagement, je sentis enfin le fond. Lâchant ma bouée, je progressai difficilement dans l'eau qui me montait jusqu'au cou. Le fond remonta doucement, et ce furent alors mes vêtements gorgés d'eau qui m'alourdirent. Épuisé, tremblant de fatigue et de froid, je touchai enfin le bord.

Tout était immobile. Des bruits lointains d'hommes ou de bêtes me parvenaient d'au-delà de la forêt ; mais je devais plus les rêver que les entendre, car mes tempes et mon cœur battaient à tout rompre. J'étais paralysé par les crampes, et secoué de frissons. Un profond silence régnait alentour.

Je me dévêtis rapidement, et mis à sécher mes habits après les avoir tordus. Je fourrageai avec un bâton dans un gros bosquet de genêts pour en chasser les éventuels occupants, puis m'y glissai moi-même au plus profond. Je rabattis par-dessus moi du sable sec et des feuilles pour me protéger du froid de la nuit, et j'essayai de dormir.

## CHAPITRE 6

### Lekh

Je me réveillai le lendemain transi de froid. J'allai chercher mes habits qui étaient encore humides et glacials. Je les enfilai néanmoins, et la chaleur revint petit à petit. Je déplorais la perte de mes chaussures, ce qui allait beaucoup me gêner. Je bus un peu d'eau dans la rivière, mais j'avais encore très faim. Je n'avais absolument rien à manger. Je décidai d'aller dans la forêt, toute proche.

C'était effrayant de se trouver absolument seul, dans ce petit matin glacé, dans cette contrée déserte de toute vie humaine. Mais je me répétais les deux impératifs qu'Olga m'avait enseignés pour survivre sans le secours d'autrui : la connaissance des plantes et des animaux, et la possession du feu sous une forme quelconque. Le premier exigeait une vaste expérience, mais pour le second il suffisait de se procurer une boîte de conserve vide, de la percer de nombreux petits trous à sa base, et d'y fixer une longue poignée de fil de fer, pour s'en faire une chauffeurette.

Ce réchaud rudimentaire répondait à bien les besoins, car il pouvait produire tour à tour une flamme vive, en y mettant des brindilles sèches et du foin, ou un feu qui se consumait très lentement avec de la tourbe. Il fallait bien entendu une longue expérience pour ne jamais le laisser s'éteindre, mais Olga m'avait souvent prêté celle dont elle se servait quand je partais seul longtemps loin de la cabane. Cependant, il fallait encore trouver une boîte de conserve. Dans ce pays miséreux, elles étaient pratiquement inconnues. On en trouvait uniquement le long des voies ferrées dont les convois transportaient des militaires.

Je n'avais évidemment aucune idée de l'endroit où pouvait se trouver un chemin de fer. De toute façon, j'avais peu de chances de trouver des boîtes, car les fermiers des environs s'empressaient toujours pour faire la collecte de cette précieuse marchandise.

Un vol d'oiseaux, débusqués par mes pas, fila sous mon nez. Affolé, je bondis de côté. À travers les roseaux et les hautes herbes, je me mis à courir, franchissant des barrières de broussailles, rampant sous des rideaux de ronces entrelacées, manquant cent fois de m'empaler sur des pierres ou des souches.

Je m'arrêtai enfin, exténué, haletant, le cœur battant à toute force. Je me forçai à reprendre posément mes esprits en m'asseyant par terre.

Une brebis bêla au loin. Aussitôt sur mes pieds, je me dirigeai silencieusement dans la direction d'où venait le cri. J'arrivai peu après à l'orée du bois. Là s'étendait une clairière isolée, plantée d'herbe, où paissait un petit troupeau de moutons. Je repérai vite le berger de l'autre côté, un gamin qui n'avait pas huit ans ; il n'avait pas de chien.

Je me mis immédiatement à longer la lisière en vue de rejoindre le garçon et de lui voler sa chaufferette. Lui restait assis sans bouger, ne se doutant de rien. Il sifflotait une petite chanson en taillant un morceau de bois avec son couteau. Je remarquai aussi la houe qu'il avait laissée à quelques mètres. Ramassant moi-même un lourd morceau de bois, je n'avançai plus qu'avec d'extrêmes précautions.

Quand je fus au plus près, en quelques bonds, je lui sautai dessus, le renversai, lui tordis le bras. Il poussa un hurlement de frayeur, lâchant son couteau. Je le ramassai aussitôt, et, l'écrasant de tout mon poids contre le sol, je lui mis la lame contre le cou en appuyant un peu.

« Où est ta chaufferette ? » lui demandai-je brutalement.

Le garçon, muet de peur, roulait des yeux affolés. Comprenant que je n'arriverais à rien ainsi, je lui arrachai ses bretelles, et lui garrottai les poignets et les chevilles. Glissant son couteau dans la poche de ma veste, je me mis en quête de sa chaufferette. Il avait dû la cacher, car je ne la trouvai pas. Je découvris par contre des abats de mouton cuits avec des pommes de terre qui remplissaient une marmite à demi. Je m'en régalai.

Je revins ensuite près du berger, et lui répétai ma question. Bien qu'il eût visiblement repris ses esprits, il ne prononça pas une parole. Je craignis qu'il ne fût muet. Aussi, m'agenouillant près de lui, j'appuyai de toutes mes forces avec la paume de ma main sur sa glande. Il hurla.

Cette fois, bien assuré de ses possibilités vocales, je lui ordonnai une nouvelle fois de me dire où il avait caché sa chaufferette. Comme il refusait toujours de répondre, je m'assis à califourchon sur son ventre. Lui saisissant de la main gauche la tête, je me mis à lui griffer le visage en lui enfonçant l'ongle de mon pouce dans les joues, dans le cou. Il criait, pleurait, tandis que des traces blanches striaient sa figure. Je lui déboutonnai sa chemise, et, usant de mes dix doigts, je lui griffai sa poitrine. Il se trémoussait entre mes jambes en geignant, mais il ne parlait toujours pas.

Allant arracher dans le sous-bois quelques branches solides de genêts, je me servis de ces verges à la fois dures et souples pour lui fouetter la poitrine, les jambes, puis, l'ayant retourné d'un coup de pied, le dos, les bras, les fesses, les cuisses. Il gémissait, il pleurait, il hurlait, il appelait au secours, tandis que j'abaissais avec rage les branches.

Mais il ne voulait toujours rien dire. Attrapant la houe, j'allai alors chercher une brebis, que je menai près du garçon qui ne cessait de pleurer. Je lui arrachai ses grosses chaussures éculées et sans lacet, et forçai l'animal à poser le museau sur ses pieds. Il se mit aussitôt à les lécher, et sous ces chatouilles le berger fut agité de soubresauts. En nage, rouge, il manquait de suffoquer. Je le maintenais contre le sol, retenant ses jambes, et lui glissait une herbe dans le cou pour l'exciter là aussi.

Quand je relâchai la brebis, le garçon ne se contrôlait plus, au bord de la frénésie. Mais il n'avait toujours rien dit, et je compris bien la valeur qu'avait cette chaufferette. Cependant, il y avait quelque chose qui avait encore plus de valeur.

« Tu vas me dire où est cette chaufferette, » repris-je, « sinon je fais s'enfuir tout ton troupeau dans la forêt. »

L'enfant eut une expression affolée, et s'exclama :

« Non ! non !... Pitié ! Si je laisse échapper le troupeau, Grand-pa a dit qu'il me ferait et rôtir, et me mangerait pour remplacer la viande perdue ! Pitié ! »

« Alors, donne-moi ta chaufferette ! »

« Mais elle vient du forgeron ; si je la perds, Grand-pa m'enlèvera mes culottes et m'attachera au banc pour me fouetter. Il a dit qu'il ne me laisserait que quand j'aurais le dos en sang, comme les fesses ! Pitié ! je ne veux pas ! »

« Choisis de mourir ou d'être fouetté. »

« Non ! Non ! »

« Alors, je chasse le troupeau ? »

Au bout d'un moment, il finit, la mort dans l'âme, par m'indiquer sa cachette. Quand je revins avec la chaufferette qui fumait doucement, il frémit. J'avais l'impression qu'il sentait déjà les coups.

Je restai là encore quelques heures, prenant plaisir à obtenir tour à tour une flambée haute et claire, et une fumée opaque et blanche. Quand j'eus de nouveau faim, je repris la marmite, et m'empiffrai au maximum.

Revenant au garçon, j'urinai longuement sur ses cheveux, son visage, sa chemise, sa culotte. Je resserrai durement les bretelles autour des poignets et des chevilles, et lui fichai une grosse motte de terre dans la bouche, avant de le laisser.

À présent muni d'un couteau et d'une chaufferette, je repartis plus sûr de moi. Je ne savais pas où aller, je marchais au hasard, rechargeant mon foyer, ramassant des baies sauvages, et cherchant un abri pour la nuit. J'en découvris bientôt un, os la forme d'un tronc à moitié évidé, abattu, et recouvert de lierre. Je m'y creusai en dessous une niche confortable.

Quand vint la nuit, je mis de la tourbe sur ma chaufferette, et me glissai dans mon repaire. Le foyer se consuma lentement jusqu'au

lendemain, emplissant la cavité de fumée, et adoucissant la température.

Au petit matin, je fus réveillé par des piailllements d'oiseaux. Intrigué, je sortis de mon trou et me dirigeai silencieusement vers la source du bruit. Je découvris un petit merle pris dans un collet. Je le tuai aussitôt, et l'emportai pour le faire cuire. Ce n'était pas très nourrissant, et je mâchai encore quelques racines.

Vers midi, d'autres piailllements me conduisirent à une hirondelle. Je m'apprêtais à serrer le collet, quand un homme m'attrapa par le bras ! Je fis un bond de côté en hurlant de frayeur. Mais l'autre me tenait bien. Il me demanda :

« Pourquoi tues-tu mes oiseaux ? »

Éberlué, je ne répondis pas. Je le regardais fixement. Il avait le visage criblé de boutons et de taches de rousseur. Son crâne était presque chauve, ses dents étaient gâtées, son visage était tout plissé, et à la façon dont il clignait des yeux, on devinait qu'il devait être myope. Il me secoua :

« Pourquoi voles-tu mes oiseaux ? »

Je bredouillai :

« Je... j'avais faim. »

« Qui es-tu ? »

« Heu... je m'appelle Karl. »

« Tu es allemand ?! Pourtant tu es un vagabond, n'est-ce pas ? »

« Oui, la femme à qui j'ai été confié est morte. »

« Tu es seul ; veux-tu vivre avec moi ? Tu m'aideras, et en échange je te nourrirai, je te logerai, je t'apprendrai les oiseaux. »

Je n'avais pas le choix. J'acceptai. Il m'emmena alors à travers la forêt jusqu'à une hutte en planche. L'intérieur était composé de deux pièces, la plus grande étant remplie de cages d'oiseaux, la seconde servant au ménage de Lekh. Il m'assigna le dessous d'une table pour lit.

Lekh attrapait des oiseaux et les vendait dans les villages des environs. Dans sa partie, il n'avait pas son pareil. Jusqu'alors, il avait travaillé seul. Il m'engagea parce que j'étais mince et léger. Mon travail consistait à poser des collets, là où lui-même ne pouvait accéder : à l'extrémité des branches les plus fragiles, au cœur des buissons de chardons ou d'orties, ou parmi les îlots détrempés des fondrières et des marais.

En échange des oiseaux, les paysans lui donnaient des produits de leurs fermes : lait, beurre, pain, saucisse, vodka, et fruits. Il ne manquait de rien, pas même de vêtements. Ce fut ainsi que je reçus un jour, en récompense de mon travail, une belle chemise de velours rouge, un pantalon de toile, très taché il est vrai, mais plus épais que mon ancienne culotte, et aussi une paire de vieilles chaussures de cuir.

Lekh m'apprit quantité de choses sur les oiseaux, notamment comment capturer les hiboux, comment préparer le nid d'une cigogne. À l'aube, tandis que les oiseaux dormaient encore, nous les traquions dans leurs nids. Il allait devant, sautant sans bruit par-dessus les buissons et les fourrés. Je marchais derrière lui, et je montais dans les arbres, selon ses ordres.

Plus tard, quand la lumière du jour pénétrait les derniers recoins du sous-bois, nous allions ramasser les oiseaux terrifiés qui se débattaient dans les pièges posés la veille. Lekh les détachait soigneusement en leur parlant doucement. Il les enfermait dans une besace qu'il portait sur l'épaule, où ils menaient grand tapage.

Quand midi arrivait, Lekh pressait le pas, et je le voyais éponger sans cesse son front couvert de sueur. Le moment capital de sa journée s'approchait. Une femme, qu'on appelait Ludmilla l'Idiote, l'attendait dans une petite clairière connue d'eux seuls.

Ludmilla était une étrange créature que je redoutais fort, une belle et grande femme. Une longue chevelure sauvage d'un joli brun lui tombait sur les épaules. Sa poitrine volumineuse était ferme, et se mollets musclés. En été, elle portait pour tout vêtement une vieille chemise délavée, qui n'avait plus de boutons et qui ne dissimulait ni ses seins, ni la touffe de poils bruns qui jaillissait d'entre ses jambes. Les hommes et les jeunes gens du pays se plaisaient à raconter les ébats qu'ils prenaient les uns et les autres avec elle, lorsqu'elle y était disposée. Les femmes du village avaient à maintes reprises tenté de s'emparer d'elle ; mais le plus cruel molosse qu'elles eussent jamais envoyé à sa poursuite s'était rendu à ses charmes : on ne la voyait plus depuis que tenant l'animal en laisse avec elle.

Certains prétendaient que Ludmilla vivait avec ce chien comme avec un homme, et qu'elle donnerait un jour naissance à un enfant entièrement velu, à la colonne vertébrale prolongée, et incapable de marcher sur ses deux jambes.

Jamais Lekh ne me racontait de pareilles histoires. Il me dit seulement un jour que, lorsqu'elle était jeune et innocente, ses parents avaient voulu la marier de force au fils d'un riche exploitant forestier, réputé pour sa laideur et sa cruauté. Ludmilla s'y refusa, et le fiancé, fou de rage, l'entraîna par surprise dans un fourré, loin du village, où il la fit violer par une bande de paysans ivres qui la laissèrent pour morte. Le choc lui avait brouillé la raison, et aussi l'appelait-on « l'Idiote ».

Elle vivait depuis dans la forêt, attirait les paysans dans les bosquets, et leur prodiguait de tels plaisirs qu'ils ne supportaient plus la vue de leurs grosses et puantes épouses. Aucun homme n'était capable de la satisfaire ; il lui en fallait plusieurs, les uns après les autres. La nuit, quand les fermiers étaient partis à la foire pour quelques jours, elle parcourait les rues du village, entraînait dans les maisons, et elle allait voir des garçons de quatorze ans pour leur apprendre l'amour. Elle

faisait naître chez eux des frénésies inconnues en les excitant sexuellement d'une façon diabolique.

Chaque jour, vers midi, Lekh et moi prenions le chemin de la clairière, où il espérait rencontrer Ludmilla. Arrivé là, il imitait le hurlement de la chouette, et Ludmilla l'Idiotte surgissait des hautes herbes. Lekh se précipitait sur elle, et ils se tenaient embrassés, vacillant légèrement.

Couché sous un buisson, je les épiais de l'orée de la clairière, me tapissant dans les fougères. L'homme et la femme se baisaient tendrement le front, les cheveux, se frottaient joue contre joue. Enivrés par le contact et le parfum de leurs corps, ils précisaient peu à peu leurs caresses. Lekh passait ses grosses mains calleuses sur les bras lisses de la femme. Puis ils se laissaient glisser dans les hautes herbes, qui remuaient au rythme de leurs corps.

Assoupi par la tiédeur de l'atmosphère, bercé par les oiseaux, je m'endormais. Un coup de pied dans les côtes me réveillait. Je me relevais tandis que Lekh, le sac à l'épaule, las et taciturne, repartait déjà vers la maison.

Le soir, quand les oiseaux s'endormaient, il retrouvait sa bonne humeur. Alors il me parlait sans répit de Ludmilla. Je l'écoutais, assis au pied de son tabouret. Il riait tout seul. Parfois, il fermait les yeux, et, avançant la main, il me caressait les cheveux, le cou, essayant vainement de retrouver le corps de la femme sur le mien.

Cette impossibilité le rendait de nouveau irascible, et, après avoir vidé quelques verres de vodka, il allait se coucher en grommelant.

Des jours entiers s'écoulaient parfois sans que Ludmilla n'apparût. Cela arriva au début de juillet. Lekh était en proie à une rage silencieuse. Il restait des heures à marmonner tout seul, les yeux fixés sur ses oiseaux.

Ludmilla l'Idiotte ne revenait toujours pas. Lekh dépérissait. Il restait des journées entières sur le seuil de sa cabane, négligeant sa chasse pour siroter la vodka qu'il distillait lui-même, et pour chanter des ballades à Ludmilla. Parfois il prenait un bâton et dessinait sur la terre battue. Peu à peu le trait se précisait ; on voyait apparaître la silhouette d'une femme aux longs cheveux et aux seins opulents.

Un jour qu'il avait particulièrement bu, il me coinça dans la cuisine, m'attrapa par le col de ma chemise, et, me rapprochant de lui brutalement, il me siffla au nez, furieux :

« Salaud !... C'est toi qui fais peur à Ludmilla, sale Allemand ! Sale Boche ! Avec tes yeux d'acier, tes cheveux de paille ! Fumier ! »

Il me secouait comme une branche que l'on gaule. Me repoussant, il me donna une terrible paire de claques qui me jeta à terre. Il attrapa le balai, vraisemblablement pour me rosser. Mais, agité de vomissements, il se traîna sur son lit, en me laissant là.

Pendant deux jours, il fut malade et garda le lit. Quand il put se lever, il semblait un peu calmé. Il rassembla ses pièges et reprit la chasse. Il restait d'une humeur massacrant. La moindre imperfection dans mon travail me valait des gifles et des imprécations. Quand, au contraire, je réussissais un beau coup, il n'y attachait aucune importance.

Un matin, alors que je montais dans un chêne creux qui renfermait toute une portée de hiboux pour y placer des collets, une branche cassa sous mon poids. Alertés par le bruit, les oiseaux s'envolèrent pour ne plus revenir. Lekh m'insulta de tous les noms qu'il connaissait et, ramassant un bâton, il me poussa ainsi jusqu'à la maison.

Arrivé là, il n'avait pas décoléré. Il m'ordonna de me mettre torse nu, de baisser mes culottes, et de m'asseoir sur une chaise. Tremblant de peur, je me déshabillai en le voyant préparer de la corde et une lanière de cuir. Il m'attacha solidement par les poignets et par les chevilles, face au dossier de la chaise.

Puis, sourd à mes supplications, il se mit à me flageller avec rage. Chaque coup qui s'abattait sur mes épaules, sur mon dos, m'arrachait un hurlement, me laissait une atroce marque dans le dos.

Lekh jouissait de mes cris ; il croyait voir la peau de Ludmilla, et il la punissait de l'abandonner de la sorte. Quand il se fut enfin résigné à comprendre que mon dos balafré ne la ferait pas revenir, il lâcha la lanière et alla se saouler sur son lit.

Je restai haletant, épuisé, toujours garrotté à la chaise. Gémissant, geignant, pleurant, je sentais mon cœur battre lourdement et mes tempes prêtes à éclater. Je comprenais à présent ce que voulait dire Marta quand elle parlait de l'épreuve perpétuelle du feu aux enfers ; il me suffisait de sentir mon dos qui me semblait littéralement dévoré par les flammes. Abruti par la douleur, je dodelinais de la tête.

Quelques heures plus tard, de violents tiraillements dans le dos me firent revenir à moi. Je gémis, et renversai la tête en arrière, tout ankylosé. Je ne sentais plus le bout de mes doigts, ni mes pieds, la circulation du sang ayant été ralentie par les cordes qui me sciaient les chairs. Le dos brûlant, les mains et les pieds raides, ne sachant plus dans quelle position me mettre, je me tortillais sur mon siège, souffrant de partout.

Lekh consentit enfin à me détacher. Brutalement privé de soutien, je tombai à la renverse et roulai par terre. Ramassant mes vêtements, je me casai sous la table, tremblant de peur sur ma paille.

À partir de ce moment-là, Lekh cessa de chasser. Il se mit à errer à travers bois, une bouteille de vodka dépassant de la poche de sa veste. J'étais bien content de ne plus avoir à faire d'exercices, car pendant plusieurs jours encore, et surtout peut-être pendant plusieurs nuits, je ressentis les brûlures me tirer et m'élancer le dos. Je me contentais de suivre l'oiseleur de loin, l'écoutant chanter ses tristes ballades.

Un jour, il m'ordonna de mettre les collets et d'entretenir la maison seul pendant son absence. Le soir, il mit dans un sac une miche de pain avec ce qui lui restait de vodka, et s'en fut dans la forêt.

Quelques semaines s'écoulèrent. Suivant les instructions de Lekh, je continuais à poser des collets, mais mon manque d'expérience ne me ramenait que peu de chose. Nous étions à présent au début d'août ; le ciel ce jour-là était particulièrement sombre. Vers quatre heures de l'après-midi, des nuages moutonneux remplirent l'horizon, pareils à un épais lit de plumes noires, barrant la forte lumière du soleil. Un violent orage d'août se préparait. Le vent fouettait les champs, couchant l'herbe sur le sol, dispersant le chaume moisi des cabanes recroquevillées, balayant le sous-bois de sa paisible poussière.

Malgré l'heure, je me préparais à fermer les volets pour préserver les carreaux, quand je vis apparaître l'Idiote, tenant en laisse son énorme chien. Sa conduite me parut étrange.

« Où est Lekh ? » me demanda-t-elle d'un ton inquiet.

« Je ne sais », répondis-je. « Voilà bientôt trois semaines qu'il est parti, et je ne sais pas où. »

Elle se mit à rire et à sangloter tout à la fois, en marchant de long en large dans la cabane sous mon regard effrayé. Elle aperçut une vieille chemise de Lekh, la pressa contre sa joue, et fondit en larmes. Puis brusquement elle la rejeta par terre et la piétina. Elle découvrit sous le lit une bouteille de vodka oubliée par Lekh. Elle la vida d'un trait, puis, me jetant des regards furtifs, elle m'ordonna de la suivre. Comme je faisais mine de vouloir me dérober, elle attrapa un morceau de corde et me l'attacha autour du cou. Mené par ce lasso, poussé par la lanière qui avait déjà servi à Lekh pour me fouetter et que Ludmilla avait retrouvée, serré de plus par les crocs du chien, je n'eus plus qu'à obéir.

Nous partîmes à travers bois et arrivâmes au bord des pâturages. Quelques vaches paissaient non loin de là, et de jeunes bergers se reposaient à l'ombre, allongés dans l'herbe. Personne ne pouvait nous voir. Ludmilla attacha son chien à un arbre, et, me menaçant de la lanière, elle m'ordonna de retirer mon pantalon. Je ne bougeai pas, terrifié. Quelques claquements de fouet dans les jambes me firent monter timidement mes mains à la ceinture. D'autres m'obligèrent à déboutonner mon pantalon, puis à le baisser, enfin à l'enlever après avoir retiré mes chaussures.

Acculé à un arbre, frémissant, j'apparus à Ludmilla en caleçon et en chaussettes. Soudain, elle fut à moi et, me saisissant à bras-le-corps, elle m'embrassa brusquement dans le cou. Sans relâcher son étreinte, elle se mit à me caresser le dos. Elle glissa ses mains sous mes chemises, jusqu'à mes omoplates qu'elle palpa. Me relâchant, elle me saisit le visage à pleine paume, et elle frotta le bout de son nez contre le mien. Elle fit glisser ses doigts dans mon cou, sous mon col, posant sa joue sur la mienne. Elle laissa descendre ses mains le long

de ma poitrine, jusqu'à la ceinture où, se rapprochant de moi, elle me pinça les hanches.

Frottant son ventre nu contre le mien, je sentis ses doigts glisser sous l'élastique de mon caleçon qui se mit à descendre lentement. Quand il fut plus bas que mes cuisses, elle s'accrocha à mes épaules et se laissa tomber, m'entraînant avec elle rouler dans les fougères. Je poussai un cri en touchant le sol. Malgré mes efforts désordonnés, elle m'allongea entre ses cuisses. J'essayai de me débattre, mais elle me cingla le bas du dos et les fesses avec la lanière de quelques coups qui me firent gigoter comme une anguille, coincé comme dans un étau entre son bras gauche et sa volumineuse poitrine. Mes cris attirèrent les bergers.

Quand Ludmilla les vit venir, elle hésita un instant, puis, écartant plus largement les jambes, elle me repoussa dans les buissons.

Sans demander mon reste, je remontai ma culotte, ramassai mon pantalon et mes chaussures, et filai me tapir sur une petite éminence.

Là-bas, les bergers étaient autour de l'Idiote, la dévorant des yeux. Sans un mot, deux d'entre eux ouvrirent leur braguette. Les autres restaient indécis. Plus personne ne se souciait de moi. Quant au chien, il grognait en tirant sur sa laisse.

Le plus grand des bergers s'allongea sur la femme qui se mit à gigoter sous lui. Quand il se releva, un autre, qui n'avait pas dix-huit ans, prit sa place. Ludmilla l'Idiote gémissait et tremblait de plaisir, serrant le garçon contre elle de ses bras et de ses jambes. Les autres, accroupis tout autour, contemplaient la scène en plaisantant méchamment.

Tout à coup, du détour du chemin, apparut une horde de paysannes armées de râteaux et de bêches, les plus jeunes marchant en tête. Les bergers se rajustèrent en hâte, et reculèrent pour laisser les femmes s'acharner sur l'Idiote. Le chien grognait, aboyait, mais la laisse ne lâchait pas.

Et alors que les villageoises en furie s'acharnaient à coups de bêches et de pierres contre la pauvre fille, déjà à moitié assommée, je vis Lekh déboucher, courant dans le sous-bois. Il se jeta à corps perdu dans la bagarre, mais fut aussitôt repoussé à coups de manche de râteau. Une vieille folle s'acharna et lui tapa sur le crâne avec un gros morceau de bois. J'étais trop bouleversé pour continuer à assister à ce spectacle, et je m'enfuis. Je décidai de partir définitivement.

Je me dirigeai vers la cabane pour y reprendre ma chaufferette. Quand j'y arrivai, tout était silencieux. Je pris quelques braises dans le feu et entretins un foyer doux dans ma boîte de conserve. Soudain, un bruit de voix me fit mettre le nez à la fenêtre. Je vis arriver la horde des femmes qui semblaient plus animées que jamais. De crainte qu'elles ne m'attrapassent et qu'elles ne me torturassent comme Lekh et Ludmilla, je ramassai en hâte ma chaufferette et fuis sans demander mon reste. D'une colline, je vis les villageoises piller la hutte de Lekh.

## CHAPITRE 7

### Le charpentier

Je marchai tout l'après-midi, pour me coucher le soir dans les fourgères, déjà bien loin de la cabane de Lekh. Je voyageai encore toute la journée suivante avant d'arriver à un village. J'allai proposer mes services au charpentier, qui finit par m'accepter, malgré mes cheveux clairs et mes yeux bleus.

Dans cette contrée, et surtout en plein milieu du mois d'août, les orages de chaleur étaient fréquents et imprévisibles. Des incendies éclataient, des enfants et des bêtes tombaient, frappés par la foudre. Les villageois n'essayaient même pas d'éteindre ces incendies : c'était Dieu qui lançait sur eux la foudre, et aucune force humaine ne pouvait rien contre elle. Par les nuits brûlantes de l'été, lorsque la femme du charpentier m'effleurait les cheveux avec un peigne en os, des étincelles jaillissaient de ma tête. Elle les appelait « les poux du diable ».

Quand au crépuscule le ciel se voilait de lourds nuages qui voguaient pesamment au-dessus des toits de chaume, le charpentier jetait une veste épaisse sur ses épaules, empochait une corde, et m'ordonnait de le suivre. Alors, dans le fracas de la tourmente, sous les éclairs qui striaient le ciel en tous sens, il me faisait trotter devant lui, me cinglant les mollets de son fouet.

Arrivé à l'orée d'une clairière, il se signait plusieurs fois, puis il me garrottait les poignets et les chevilles. Me poussant par terre, il m'attachait les jambes au pied d'un arbre. Je demeurais donc seul, affolé, gisant sous l'eau qui ruisselait sur moi, écoutant peureusement la foudre éclater autour de moi, et illuminer les frondaisons.

Par instants, se produisait une bienfaisante accalmie. La vie des plantes et des bêtes semblait totalement suspendue. Et cependant je croyais voir ramper de la forêt des loups-garous, des démons translucides. Je sentais sur ma peau le contact de leurs mains décharnées, je frissonnais sous leur souffle et sous la caresse de leurs ailes glacées. Je ne pouvais plus penser. Je me roulais par terre dans la boue, et mes liens me sciaient les mains et les pieds chaque fois que je bougeais.

Puis, tout à coup, dans un fracas épouvantable, l'orage reprenait de plus belle, déchaînant toutes les réserves de puissance qu'il gardait

dans les flancs de ses nuages noirs. Et, de nouveau, de terribles coups de tonnerre succédaient à de violents éclairs. Le crépitement de la pluie me martelait le crâne, le dos, et je me terrais contre le sol, la face aplatie contre la mousse et les feuilles mortes, n'osant plus regarder ce spectacle dantesque.

Enfin, au petit matin, alors que les arbres s'égouttaient de leur eau sous une légère brise et que les premiers rayons du soleil, encore pâle, blanchissaient le ciel, le charpentier revenait me chercher. Sans un mot, il me détachait, et nous rentrions à la cabane morne.

Quelques semaines passèrent. Je me familiarisais avec la femme du charpentier qui était assez gentille. Un jour, je me décidai à lui demander pourquoi on m'attachait toujours dans cette clairière lorsqu'il y avait de l'orage. C'était une soirée calme et chaude des premiers jours de septembre ; elle déposa son ouvrage, me saisit par la taille, et m'attira près de sa chaise.

« Ce sont tes yeux », dit-elle, « tes yeux bleu d'acier. Tu es un homme du Nord, toi, et tu as des yeux d'argent. Et tout le monde sait que les yeux brillants attirent la foudre pour la refléter. Peut-être qu'un jour le Diable, qui nous envoie ces tempêtes, te remarquera et enverra sur toi le tonnerre. Alors nous préférons que la maison ne brûle pas avec toi. »

J'étais atterré à l'idée que, fatalement, un jour ou l'autre, le Diable enverrait la foudre dans mes yeux. Je les palpai, inquiet, et me promis de les fermer chaque fois qu'il y aurait de l'orage.

J'aidais le charpentier dans son travail. J'étais émerveillé de sa dextérité : il sciait, il rabotait des morceaux de bois qui s'ajustaient parfaitement, puis il les collait, les clouait, les vissait ensemble, et bientôt un meuble, une chaise, une porte, apparaissaient, fleurant bon le bois blanc. Les gens du village venaient chez lui, et payaient parfois des sommes importantes pour un simple bahut.

Mais le travail que me demandait le charpentier était éreintant. Il me fallait à longueur de journée porter sur mon dos de grosses planches qui étaient plus longues que moi, pour les classer selon leur taille dans un appentis. Je n'avais jamais le temps de me reposer un peu ni de soulager mon dos. Mes vêtements étaient toujours trempés de sueur, mes cheveux collaient à mon front ruisselant. Il me demandait souvent aussi de faire brûler des copeaux de bois ou des bouts de baguette inutilisables. J'allais chercher ma chaufferette, que j'entretenais dans un coin de l'âtre, inutilisé à cette saison, et grâce à une braise, une longue flamme claire s'élevait du tas de bois. Je devais toujours rester à proximité pour que les flammèches ne mettent pas le feu aux remises alentour. La chaleur intense qui se dégageait du foyer me cuisait douloureusement le visage et les mains.

Le soir, enfin, j'avais droit à un bol de soupe et, après avoir retiré mes chaussures et mon pantalon, je pouvais m'étendre sur ma paille. Mais, bien souvent, je sentais quelque chose de dur s'appuyer

avec force sur ma nuque. Sorti avec méchanceté de mon premier sommeil, je devais suivre le charpentier dans la remise où il me désignait des planches mal rangées. Il me donnait une paire de claques qui m'envoyait bouler par terre, et il me sermonnait. Tandis qu'il me rappelait que je n'étais qu'un vagabond, un sale bohémien, un cochon de schleu, avec un gros clou il me piquait le cou, les épaules, le ventre ; il me griffait les joues, les cuisses ; et puis il m'en enfonçait de nouveau la pointe dans les reins, dans les mollets.

Quand il avait enfin fini de m'expliquer combien j'étais un mauvais travailleur et un maudit vagabond, il me faisait réintégrer ma paille, et continuait de me houspiller. Il baissait ma culotte et me glissait la tête d'un très gros clou entre les fesses. Ou, au contraire, avec un tout petit, il m'attrapait la glande, et il me la piquait avec une cruelle précision. Il en retournait la peau et continuait à me faire crier de douleur, ce qui réveillait les poules de l'autre côté de la cloison. Enfin, il me donnait une bonne claque sur le ventre, et m'ordonnait de me lever tôt le lendemain pour réparer le travail mal fait.

Un jour, le charpentier tomba malade. Sa femme s'occupait de lui, et pour une fois, assis sur le seuil, je pouvais me reposer à mon aise, regardant défilier les nuages dans le ciel. Vers midi, à la chaleur étouffante qu'il commençait à faire, à la couleur de bronze des nuages, je devinai qu'un orage se préparait. Personne ne s'occupa de moi, et j'allai me cacher dans la remise.

Peu après, l'orage éclata. Soudain, la baraque entière fut ébranlée par un effroyable coup de tonnerre, et l'un des murs s'embrasa. Une immense flamme crépitait le long de la cloison en planches. Attisé par le vent, le feu grondait rageusement, et bientôt ses langues rougeoyantes léchèrent la ferme et l'étable. Je me précipitai dans la cour en complet désarroi. Dans l'obscurité, les habitants des maisons voisines se bousculaient, tout le village était pris de panique.

Persuadé que mes maudits yeux avaient bel et bien attiré la foudre, et que cette meute hurlante n'hésiterait pas à me lapider à mort, je pris la fuite. Je gagnai la forêt à grand-peine, luttant contre la tornade, trébuchant sur les pierres, m'enfonçant dans les trous d'eau, et roulant dans les fossés.

Quand je parvins à une voie ferrée, peu avant le soir, l'orage s'était calmé, et de grosses gouttes de pluie tambourinaient dans la nuit, sur les feuilles des arbres. Je m'abritai, entièrement trempé, sous un épais fourré. Je savais qu'un train passait par là aux toutes premières heures de l'aube. La voie servait au transport du bois, et une vieille locomotive tirait lentement et péniblement les wagons chargés de troncs d'arbre.

Quand le lendemain le train arriva, je courus le long du wagon de queue, et je m'y agrippai. Je grimpai dessus, et je me laissai emporter sur une vingtaine de kilomètres. Là, je sautai sur un large talus d'herbe, et m'enfonçai dans les sous-bois.

Je pris une direction au hasard, et je m'y tins. Au bout d'un quart d'heure d'une marche difficile, j'arrivai à une clairière. Au centre se trouvait un vieux blockhaus. Tout était calme, il ne semblait y avoir pas âme qui vive. Je sortis du sous-bois et m'approchai prudemment. Près de l'entrée, le cadavre d'un soldat polonais, déjà à moitié dépecé par les corbeaux, m'apprit que l'endroit avait été depuis longtemps abandonné. Toujours sur mes gardes, je pénétrai à l'intérieur.

Le fortin polonais avait dû être attaqué par les Allemands, et tous ses défenseurs en avaient été massacrés. Les conquérants avaient été certainement suivis par les gens du pays qui avaient fait la razzia. Des uniformes, des vivres, des armes, des munitions, il ne restait rien. Tout avait été mis à sac, les morts, dépouillés, et leurs corps servaient maintenant de pâture aux centaines de rats qui grouillaient là.

Je sortis rapidement de cet endroit atroce, et repris mon chemin. Peu après midi, j'arrivai à un village. Je croisai un fermier ; en le voyant, je compris qu'un malheureux hasard avait guidé mes pas vers le village que j'avais fui la veille ! Les traits de cet homme ne m'étaient que trop familiers : je l'avais vu plus d'une fois chez le charpentier. Il me reconnut au premier coup d'œil et, avant que j'aie pu faire un geste, il me saisit par les cheveux.

Dans cet équipage, il me reconduisit chez mon maître, qui sortit bientôt de chez lui accompagné de sa femme. Le premier coup me fit rouler à ses pieds. Il me releva par le col de ma chemise et, me maintenant fermement d'une main, de l'autre il me gifla à toute volée. Puis, me traînant derrière lui par le bras, il me ramena à la remise dont les ruines fumaient encore. Il me jeta sur le sol, et d'un bon coup de poing porté à la tête, il me fit presque perdre connaissance.

Quand je repris mes esprits, la femme du charpentier était en train de me lier les pieds et les mains. Je vis arriver bientôt son mari avec un sac et une pelle. Je ne savais pas exactement ce qu'il allait faire, mais je ne doutais pas qu'il voulût me tuer. Je cherchais en vain un moyen de me tirer de là.

Alors que le charpentier repartait vers sa maison en ayant laissé son matériel sur place, je balbutiai à sa femme :

« Que... qu'allez-vous me faire ?... »

Elle soupira :

« On va te mettre des chiffons dans la bouche et le nez, puis on te mettra dans ce sac, et enfin on te recouvrira de terre. »

M'enterrer vivant ! Voilà ce qu'ils voulaient faire. Je gémis, je la suppliai. Mais elle ne voulut rien entendre, et en finissant de m'attacher, elle ajouta :

« Faut bien qu'on se débarrasse de toi. Sinon tu feras encore brûler notre maison. »

Je vis l'autre revenir, et il avait bien avec lui de gros tissus de laine. Il me vint soudain une illumination : je m'étais souvenu du for-

tin polonais. Je m'adressai à mon maître dans l'attitude de la plus grande humilité, et je lui jurai, s'il me laissait la vie sauve, de lui montrer un blockhaus où se trouvait une cache, remplie de bottes et d'effets militaires, que les gens du pays n'avaient pas encore trouvée. Il m'envoya un coup de pied dans les côtes pour me faire taire, et dit à sa femme :

« On va juste lui donner une correction. Ce n'est pas la peine de s'en débarrasser : il peut encore m'être utile. »

Elle le regarda comme elle l'aurait fait si elle l'avait vu dans le costume pontifical. Elle voulut balbutier une protestation, mais une méchante claque la renvoya dans sa cuisine. Les badauds, déçus, grommelaient.

Attrapant un manche de pioche, il se mit ensuite à me taper dessus. Les coups pleuvaient sans arrêt, à me briser les os, contusionnant mes chairs, me meurtrissant horriblement. Je crus qu'il voulait le casser sur mon dos. Je hurlais, je me roulais par terre, je tirais sur mes liens.

Enfin, il m'abandonna. Je geignais, à moitié assommé, les yeux embués, le corps brûlant et meurtri de coups, la peau des poignets et des chevilles râpée par la corde trop serrée.

Le temps passa, long, sans fin. Je ne bougeais pas, engourdi et douloureux, les yeux fermés, mon cœur battait précipitamment et me résonnait dans les tempes. Je sentais l'humidité de la terre remonter et percer ma chemise.

J'essayai de me redresser ; aussitôt le feu de mes membres ankylosés se réveilla, et je retombai lourdement en gémissant. À la deuxième tentative, je pus me mettre sur le flanc. L'après-midi était déjà bien avancé et le soleil commençait à baisser derrière la cime des arbres. On m'avait laissé seul. Aussitôt l'idée de fuir s'imposa à moi. Je tentai de ramper, mais avec les mains et les pieds attachés, c'était impossible. Rien que de replier les jambes était une vraie souffrance. J'abandonnai, et m'assoupis légèrement.

Le temps se remit à couler lentement, puis j'eus soudain conscience que quelqu'un me prenait et m'enlevait dans les airs. J'ouvris les yeux : il faisait noir. Il m'assit sur un tas de bois. Autour de moi je voyais les restes de la remise, les débris calcinés des planches que j'avais coutume de ranger. Par la toiture effondrée, je voyais le ciel étoilé.

Le charpentier me donna une claque pour achever de me réveiller, puis il se mit à me questionner à voix basse sur ce fortin polonais. Il posait des questions insidieuses pour chercher à deviner si je disais la vérité ou si je mentais. Mais comme je l'avais vu réellement, il ne put rien trouver à redire. J'insistai encore autant que je pus sur la grande valeur du trésor, puis attendis, plein d'espoir. Il hésitait encore à me croire, mais il était alléché.

Finalement, il dénoua la corde qui me ligotait les pieds, et en attachait un bout à mon mollet gauche, l'autre à son poignet droit. Il se munissait encore d'une hache, puis attela sans bruit son bœuf à la carriole.

Sur mes indications, il s'enfonça dans la forêt. En chemin je cherchai encore à me délivrer, mais la corde qui liait mes poignets était solide et le charpentier vigilant. Je pensais à ce qui arriverait quand il ne trouverait pas le trésor promis. Je commençai à préparer une histoire comme quoi la cachette avait été découverte, mais il dut lire dans mes pensées, car il dit tout à coup :

« Si on ne trouve pas le fortin, ou si on ne trouve pas ce que tu as promis, je t'arracherai les jambes et les bras à la hache. »

Je frémis des pieds à la tête. Je pensais que je ne pouvais plus échapper au sort qu'il m'avait promis.

Quand nous ne fûmes plus qu'à une centaine de mètres, le charpentier préféra arrêter le bœuf et l'attacher à un arbre. À ce moment-là, nous entendîmes des bruits de voix. Il me jeta un regard menaçant, mais continua néanmoins d'avancer. Peu après, nous devinâmes la lueur d'un feu, et quand nous arrivâmes à l'orée de la clairière, nous vîmes que des mercenaires occupaient le blockhaus.

« Des partisans blancs ! » fit le charpentier. « Tu ne m'avais pas dit que... »

Je lui expliquai, avec toute la force de persuasion possible, que les partisans n'étaient pas là quand j'étais passé, et que de toute façon le trésor était trop bien caché pour être découvert. Cette dernière affirmation me perdit, car comment dans ce cas aurais-je pu, moi, l'avoir découvert ?

La forêt était sombre, et je ne pouvais voir l'expression de son visage. Mais soudain je vis ses deux grosses mains calleuses se précipiter sur mon cou. Je hurlai ! Rassemblant mes dernières forces, je bondis à travers les fourrés. J'avais oublié la corde qui me retenait le pied. Je la sentis me scier la cheville, et je m'abattis violemment dans les buissons, tandis qu'un bruit infernal se faisait derrière moi.

Haletant, j'attendais qu'il me tombât sur le dos, mais je n'entendis qu'un remue-ménage dans le camp des partisans. Précipitamment, je me relevai comme je pus, et je vis que le charpentier s'était assommé. En sautant, je l'avais entraîné et il avait donné de la tête contre un arbre. Fébrilement, je me laissai tomber à genoux, et de mes mains liées j'entrepris de dénouer la corde de ma cheville. Une torche s'alluma et balaya la lisière de la forêt. Des fourrés, heureusement, nous mettaient à l'abri. Enfin la corde se défit ; je soufflai, soulagé.

Soudain, je le sentis bouger. Je me relevai aussitôt, mais il me rattrapa par le pied. De l'autre talon, je lui écrasai les doigts, et il poussa un hurlement en me lâchant.

Cette fois j'étais libre, et je fonçai au hasard à travers le sous-bois, me cognant contre les troncs, me jetant dans les ronces, tombant dans les mares. Tout à coup je tombai nez à nez avec le bœuf. Sans hésiter,

je sautai dans la charrette et me servis de la hache, laissée là par le charpentier, pour me détacher les mains. Enfin, je détachai le bœuf, je m'assis sur le siège du conducteur et tirai les rênes. Mais l'animal ne reconnaissait pas son maître et ne bougeait pas. Affolé, persuadé que les mercenaires allaient déboucher d'un instant à l'autre, je donnai du fouet, ce qui convainquit la bête de ne plus attendre.

Je ne savais où aller, je ne cherchais qu'à m'éloigner du village, du charpentier, et du fortin où étaient les Blancs. Pendant deux jours, je poussai ainsi la bête à travers la forêt, cachant la charrette la nuit pour dormir, mangeant quelques rares fruits sauvages, suçant de longues herbes vertes. Un roncier avec des mûres était pour moi un vrai festin. Durant ce voyage, je manquai plusieurs fois de tomber sur des patrouilles allemandes, ou des groupes de partisans. Enfin, je finis par arriver dans un village qui me semblait dénué de toute force militaire.

## CHAPITRE 8

### Le forgeron

J'étais tombé chez le forgeron. Je lui avais proposé mon travail en échange du gîte et du pain, avec en prime le bœuf et la charrette. Intéressé, il avait néanmoins consulté sa femme, car il se doutait bien que j'étais un vagabond, mais il avait accepté.

Il était le chef du village, et grâce à lui on n'osait pas me maltraiter. Les villageois se plaignaient bien parfois du risque qu'il faisait courir au village entier, mais il n'en faisait guère cas. On peut dire qu'il était presque gentil avec moi, car il me taquinait. Évidemment il n'était pas tendre, mais il ne s'en rendait pas compte et ne se croyait pas méchant. Il s'amusait ainsi parfois à me gifler les fesses, à me déposer une barre de fer chaude dans le cou, ou encore à me pincer le ventre avec ses pincettes pendant que je transportais des bûches. Moi, je criais, je hurlais, ou je gémissais, et lui s'esclaffait : il ne faisait cela qu'en passant, sans préméditation, pour se distraire de son labeur. Il avait deux enfants, mais son fils aîné s'était enrôlé dans le camp des rouges, il n'était donc pas souvent là, et sa cadette, qui ne marchait pas encore, était trop jeune pour qu'il s'y intéressât. Aussi s'était-il assez attaché à moi.

Mon travail consistait soit à alimenter et à entretenir le feu de la forge, soit à aller mener paître les quelques vaches de mon maître. Sa femme était plus sévère. Parfois elle me demandait de faire le ménage ou d'épouiller la veste de son mari. Ces jours-là, assis sous la lampe, pliant et repliant le vêtement, je cherchais le long des coutures les petits parasites noirâtres gavés de sang. Parfois je ne parvenais pas à les attraper, et ils me sautaient dessus. Le soir, dans le grenier où je couchais, il me fallait me déshabiller complètement pour ne pas me retrouver garni de boutons. Malheureusement, il en restait toujours dans mes cheveux, et le lendemain, tout en manœuvrant le soufflet, je me grattais le crâne, le ventre, les bras, et les jambes.

Le village semblait être le lieu de rendez-vous de toutes les forces régulières ou mercenaires existant à cette époque en Pologne. Tous venaient se ravitailler là, et tous semaient la terreur pour qu'on ne ravitaillât pas leurs ennemis. Les Rouges fusillaient quelques fermiers

pour l'exemple ; les Blancs fouettaient les gens, assassinaient les enfants, ou encore livraient les suspects à la Wehrmacht. Quant aux Allemands, ils exécutaient sur place. Tous avaient leur méthode. Il arrivait fatalement que ces armées se rencontrassent. Ils livraient alors bataille et s'entre-tuaient dans le village même. Les mitrailleuses crépitaient, les grenades explosaient, les maisons flambaient dans le mugissement du bétail, des enfants à demi nus hurlaient de frayeur en sanglotant sur le corps de leurs parents, abattus d'un malencontreux coup de fusil.

Après la bataille, le hameau reprenait sa vie et les gens venaient se quereller sur le lieu des combats pour dépouiller les cadavres. Les fermiers se disputaient les armes et les munitions, les femmes se chamaillaient pour les vestes, les pantalons, les bottes, et les enfants s'abattaient sur les restes.

Ainsi, un jour, après que des partisans blancs et des rouges eurent combattu dans le village, et dès que les fermiers eurent emporté ce qui les intéressait, je me précipitai sur les cadavres avec d'autres gamins. J'arrivai sur le corps d'un Rouge, et lui arrachai son ceinturon que je me nouai autour de la taille. Avisant une décoration sur la poitrine d'un officier blanc, je voulus la lui ravir. Mais un garçon avait eu cette idée avant moi et était en train de la lui retirer. Sans hésiter, je lui sautai dessus. Il roula aussitôt de côté et bondit sur ses pieds pour me faire face. Nous nous jetâmes l'un contre l'autre, saisissant chacun les bras de l'autre. Il réussit à me faire tomber grâce à un croche-pied. Collés l'un à l'autre, roulant dans la poussière, nous échangeâmes coups de poing et coups de pied. Il me mordit méchamment l'épaule, près du cou, et réussit à me saisir le bras et à le tordre. Je gémis, je roulai sur le ventre, et il s'assit à califourchon sur mes reins. De ses ongles mal coupés, il me griffa le cou, me pinça le visage. Il m'attrapa la nuque entre deux doigts, serra, puis demanda si je me rendais. Pour toute réponse, je poussai un petit cri et fis semblant de m'évanouir. Surpris, il me lâcha la tête, et je la laissai retomber sans la retenir. Un peu inquiet, il me lâcha le bras ; je ne bougeai pas. Pour finir, il se releva, et me contempla, allongé par terre.

Il haussa les épaules et allait tourner les talons quand il avisa mes chaussures. Il ne portait qu'une chemisette et un short crasseux, des bottes lui auraient plu, mais comme il n'en avait pas trouvé, il voulut prendre mes chaussures. Il s'approcha de mes pieds. À ce moment-là, je détendis brusquement ma jambe, et ma semelle percuta violemment son menton. Il grogna, et s'affaissa, assommé pour de bon.

Satisfait de moi, je me relevai, et décrochai la décoration de l'officier. Je filai aussitôt dans une ruelle. Là je fermai ma chemise jusqu'en haut, je rajustai mes chaussettes, je tirai mon pantalon, je resserrai le ceinturon, avant de me m'accrocher la médaille à la poitrine. Du revers de la main, j'époussetai la poussière de mes habits, et partis, fier, vers la maison de mon maître.

Je passai par la cour pour aller à la forge. La femme du forgeron s'y trouvait, donnant à manger aux poules, et mes habits bien ajustés l'intriguèrent. Soudain elle aperçut la décoration. L'effet ne fut pas celui escompté : ses yeux devinrent fixes, elle lâcha son sac de grain, et son visage s'empourpra. Elle vint sur moi à grandes enjambées, m'attrapa par les cheveux, et me retira violemment la médaille. L'attache céda, tandis que je criai : la secousse m'avait tirailé les cheveux et avait déchiré le devant de ma chemise.

« Où as-tu eu ça ? »

J'expliquai en bafouillant comment je l'avais trouvée. Après s'être assurée que personne ne nous avait vus ni entendus, elle empocha la médaille, m'attrapa par le bras et me mena à la forge. Elle raconta toute l'affaire à son mari qui parut tout aussi furieux qu'elle. Je ne comprenais pas la cause de cette colère. Je voulus poser une question, mais le forgeron m'interrompit en m'administrant une violente paire de claques.

« Tu n'as pas à voler les insignes des soldats ! » dit-il en me hurlant aux oreilles.

Sa femme me retira de ses mains, et se mit à déboutonner ma chemise. Elle me la retira, ainsi que mon maillot de corps. Torse nu, elle me saisit solidement par les bras pour m'attirer contre elle, puis elle s'appuya dos au mur. Effrayé, j'attendais ce qui allait se passer, le nez plongé dans son corsage puant, mon corps contre son ventre.

Soudain elle me serra plus fort, tandis que j'entendais le forgeron approcher. Avant que le fer ne me touchât, je sentis sa chaleur. Je me débattis, mais la femme me maîtrisa, et la barre s'appliqua sur mes épaules. Le métal n'était pas rouge, mais il était brûlant, et je hurlais, je poussais des cris, je me débattais ; pleurant et crachant dans sa robe, je lui décochais des coups de pied.

Le forgeron marmonna :

« On n'a jamais vu pareil forcené ! »

Et il décrocha une sangle dont il se servit pour m'entraver les jambes.

Puis sa femme me fit glisser entre ses mains et, me retournant, elle me présenta face à son lui. Il défît mon pantalon qu'il baissa ainsi que mon caleçon. Je savais ce qu'il allait faire et, pleurant, je me débattais pour essayer en vain d'échapper aux mains rêches et fermes de la femme qui me maintenaient durement. Lui pouvait voir mon regard affolé, mon visage strié des ruisseaux qui dégouлинаient de mes yeux, de mon nez, et des commissures de mes lèvres ; il vit ma poitrine qui se soulevait à un rythme accéléré, mon ventre luisant de sueur, et ma glande, ridiculement entourée de quelques poils roux.

Du bout de la barre de fer brûlante, il m'érafla plusieurs fois le ventre, que je rentrais désespérément, poussant la femme contre le mur. Je hurlai encore, mais, à bout de forces, je cessai de me débattre, et finis même par m'affaïsser.

À moitié inconscient, je me sentis enlever dans les airs, puis jeté sans égards sur une épaule. Pendant un certain temps, je fus secoué, ballotté, puis jeté par terre. Je reconnus ma paillasse...

Éreinté, douloureux, je restai longtemps sans oser bouger. Quand je regardai autour de moi, le grenier où se trouvait mon grabat était noir : aucune lumière ne filtrait sous le toit. J'essayai de dormir et tombai dans un sommeil agité, rempli de cauchemars, entrecoupé de longues insomnies angoissantes.

Quand vint le jour et l'heure habituelle de se lever, je me redressai prudemment. Je me rhabillai tant bien que mal, mais je ne pouvais retenir des gémissements quand j'enfilais mes chemises et que je rajustais mes culottes.

Enfin, je descendis avec précaution l'échelle qui menait au rez-de-chaussée, et me présentai timidement dans la cuisine où le couple déjeunait. Rien n'était différent et ils m'adressèrent leur petit salut discret habituel. Je ne devinais pas pourquoi ils m'autorisaient à mettre mon ceinturon alors que l'autre dépouille, la médaille, avait fait tant d'histoires. Je ne cherchai plus à comprendre, et me gardai bien dorénavant de me battre avec les gamins sur les cadavres.

Une autre fois, alors que je profitais des derniers jours de beau temps pour aller faire paître les vaches – nous étions fin octobre –, une des bêtes échappa à mon attention. Quittant la clairière, elle partit au petit trot dans la forêt sans que je m'en aperçusse. Nous fîmes des battues pendant toute la journée, et le forgeron furibond pestait contre ma négligence. Finalement, alors que nous rentrions bredouilles de notre longue expédition, ce fut un voisin qui nous la ramena. Il était bûcheron, et il l'avait entendue dans les bois, meuglant pour être traitée.

Le forgeron le remercia vivement, lui donna une petite récompense, alluma un cierge pour je ne savais quel saint du Ciel, puis il s'en prit à moi. Furieux de l'argent et de la peine dépensés, il me mena de nouveau à la forge. Je pensais qu'il allait me torturer comme la fois précédente, mais il n'en fut rien : il commença à me mettre des fers autour des poignets. C'était chaud, mais rien de comparable aux brûlures directes dont il me restait encore des traces. Et il suffisait de tourner le bras d'une certaine façon pour que cela ne serrât pas trop. Quand j'eus un fer à chaque bras, il les relia par une chaîne d'une cinquantaine de centimètres. Puis il m'enleva mes chaussures et mes chaussettes pour m'en mettre aux pieds. Pendant ce temps là, il disait :

« Mon fils viendra demain. Lui qui connaît la vie des maquisards il saura bien te faire faire un peu plus attention... Garde toujours ces bijoux-là, c'est signé maison, ça te tiendra compagnie... » etc.

Pendant qu'il me mettait une chaîne aux pieds, je m'imaginais son fils comme un solide gaillard à la longue chevelure noire et brillante, aux pommettes saillantes, vêtu de gros vêtements de toile puant la sueur, et bardé de cartouchières. Je frémissais en pensant au sort qu'il me réserverait.

Enfin, une fois enchaîné, le forgeron m'ordonna de regagner ma couche. Je ne m'en doutais pas, mais ce fut un vrai supplice. Mes chaussures à la main, je clopinais péniblement, car chaque fois que je bougeais la jambe, mes muscles se tendant et se relâchant dans l'étau de fer étaient chaque fois meurtris par le carcan. De même pour mes bras, je ne pouvais pratiquement faire aucun geste avec les mains sans me blesser. Lentement, je grimpai sur l'échelle, et ce fut un calvaire.

Ma nuit fut non moins pénible : chaque fois que je m'assoupissais, que je me tournais, l'acier mordait ma peau. Néanmoins, dans les dernières heures de la nuit, je parvins à m'endormir.

Ce fut le forgeron qui vint me chercher, peu avant midi. Il m'annonça l'arrivée de son fils. Péniblement et douloureusement, je me levai. Je descendis l'échelle, et allai à petits pas dans la cuisine. Là, au lieu de me trouver devant le rude homme des bois que je m'imaginais, je vis un garçon, à peine âgé de quelques années de plus que moi, à la figure aimable et intelligente. Il était brun, vêtu d'une chemisette blanche, d'un pantalon de toile comme le mien, de chaussures de toile bleues, et de chaussettes claires. Il avait l'air d'un brave garçon, gentil, et certainement pas d'un mercenaire.

Son père me poussa et m'assit sur un tabouret, en m'ordonnant de ne pas en bouger. Puis il questionna son fils pour qu'il lui dît le moyen de me punir. Contrairement à la plupart des gens que j'avais rencontrés jusque-là, ce garçon parut gêné de ce qu'on lui demandait. Il est vrai que, à treize ou quatorze ans, il n'avait pas lui-même dépassé l'âge des raclées. Mais comme son père le pressait, il débita rapidement les faits, sans oser me regarder.

« Chez nous, quand on punit les bleus, d'abord on ne leur met pas de fers ; on les fouette. Les prisonniers, on les exécute tout de suite. »

Le forgeron se mit en devoir d'exécuter ce programme, et commença par me ramener à la forge pour me retirer les fers. Cela fait, il me reconduisit à la cuisine et, me laissant aux mains de sa femme, il sortit chercher, je le présume, de quoi me battre. Elle s'approchait de moi pour retirer ma chemise, quand à cet instant la porte se rouvrit d'un coup, et le forgeron rentra en criant :

« Les Blancs ! Les Blancs arrivent ! »

Aussitôt on me réexpédia dans le grenier, tandis que le garçon allait se cacher. Je posai mon oreille sur la trappe et écoutai ce qui se passait au-dessous.

On ouvrit la porte, et j'entendis demander au forgeron de lui présenter son fils. Après avoir essayé de nier un moment, mon maître dut se rendre à l'évidence : quelqu'un l'avait trahi, l'officier savait que son fils était là, et, de surplus, qu'il était mercenaire chez les Rouges.

En soulevant légèrement la trappe, je pus voir les Blancs s'emparer du chef du village, ainsi que de sa femme et de son fils. Un des soldats apporta même la petite fille dans son berceau. Tandis qu'on poussait les trois autres vers l'écurie, un officier attrapa le bébé par le

cou, enfonça ses deux pouces dans la chair tendre, puis le laissa tomber, désarticulé, sans y porter plus d'intérêt. Pendant ce temps-là, les mercenaires avaient ouvert les portes de l'écurie, et les avaient jetés tous les trois en travers des bras d'une charrette, la barre sous le ventre, comme des sacs de grain.

Ils leur arrachèrent leurs vêtements, et ils leur lièrent les mains aux pieds. Relevant leurs manches, ils se mirent à les frapper avec de petites chaînes trouvées dans la forge. Les coups résonnaient sur les croupes tendues des victimes qui se tordaient sur la barre de bois, hurlant de douleur comme une portée de chiots torturés. Je tremblais d'effroi, j'étais couvert de sueur. Les coups pleuvaient sans rémission. Les brutes échangeaient des plaisanteries sur leurs cuisses, comparant celles de la mère avec celles de son fils. Ils frappaient avec entrain, les chaînes sifflaient de plus belle sur les dos et les fesses, striées de ruisseaux de sang. Les trois corps pendaient, inertes.

Les soldats remirent leurs vestes, et l'officier donna l'ordre de rentrer dans la maison. À l'intérieur, je les entendis piller tout, et briser ce dont ils ne pouvaient se servir. Leur butin s'entassait dans la cour.

Ils ne tardèrent pas à grimper au grenier, et me découvrirent. Ils comprirent tout de suite que j'étais un enfant trouvé, un bohémien, et crurent par surcroît, en voyant mon ceinturon, que j'étais moi aussi affilié aux Rouges. Ils me firent descendre du grenier à coups de pied.

Un soldat qui avait encore une chaîne à la main m'attrapa par le poignet et me flanqua une volée. Tout en sautillant et en me protégeant la tête de mon bras libre pour éviter les coups, je criais que j'étais un bon chrétien, et que j'étais allemand. Ils se mirent à rire très fort.

Je parvins à échapper à mon tortionnaire, mais un autre me rattrapa par les bras, et me tourna face à son camarade en m'enfonçant un genou dans les reins. Les coups se remirent à pleuvoir sur ma poitrine, mon ventre, mes cuisses.

Tout à coup, j'eus une idée : je me mis à leur parler en allemand, très vite. Surpris, ils me lâchèrent. À ce moment-là, l'officier, attiré par mes cris, arriva. Les deux soldats lui expliquèrent ce que s'était passé. Après avoir écouté, il me posa quelques questions en mauvais allemand. Pour finir, il déclara qu'on allait me livrer à la Wehrmacht, à un poste éloigné d'une quinzaine de kilomètres.

Il donna un ordre, et deux soldats s'emparèrent de moi, chacun par un bras. Ils me conduisirent dans la cour où l'on avait attelé une charrette. Près de la porte de l'écurie, le forgeron et sa femme gisaient, nus et inanimés. Je cherchai le fils des yeux et l'entraperçus dans la carriole. On me lia rudement les poignets et les chevilles, et on me jeta à côté de lui. Il était garrotté comme moi, et il semblait inconscient. On lui avait remis son pantalon, et son visage et ses cheveux en désordre étaient trempés de sueur. Autour de son dos où de fines traînées de sang coagulaient, les mouches bourdonnaient sans interruption.

Un fermier monta dans la charrette par l'arrière. Il me donna un coup de pied pour me pousser dans le fond, et ferma la ridelle. Du bout de sa botte, il repoussa le fils du forgeron sur le ventre, et, contemplant son dos blessé et les mouches bleues qui s'y posaient, il éclata d'un rire sans pitié. Il paraissait avoir une peur panique des communistes.

Il s'assit sur le siège et prit la route. Deux cavaliers escortèrent la carriole pendant un moment, puis laissèrent le paysan aller seul. Épuisé par les émotions et malgré les liens qui me sciaient la peau, je tombai dans un demi-sommeil. De temps à autre, comme à travers un brouillard, j'entendais le hennissement du cheval, le grincement des roues, ou un gémissement de mon compagnon d'infortune.

Vers midi, nous atteignîmes la voie ferrée à côté de laquelle était installé le poste militaire. Des soldats allemands en uniforme poussiéreux entourèrent aussitôt notre véhicule. Le paysan les salua en s'inclinant cérémonieusement, et leur remit un message des Blancs. Une sentinelle alla chercher un supérieur. Sous le soleil pâle de novembre, nous attendîmes.

Bientôt un jeune officier sortit de la petite gare et s'approcha à son tour. Les soldats se mirent au garde-à-vous, tandis que le fermier se raidissait servilement. Il donna un ordre bref. Deux soldats déposèrent leurs fusils, montèrent dans la charrette, et coupèrent les cordes qui nous entravaient les jambes. Ils me firent lever, mais ils durent soutenir le fils du forgeron pour l'aider à descendre. On nous mit tous les deux dos contre un mur, mais mon camarade avait du mal à rester debout.

L'Allemand le questionna en premier, et il eut le courage d'avouer qu'il était mercenaire chez les Rouges. L'homme s'approcha et lui fit lever le menton du bout de sa cravache. Il donna un ordre. Un soldat s'avança, dégrafa le pantalon de toile du garçon, et le baissa à mi-cuisses. Quand il se fut retiré, l'officier tapota la glande du garçon du bout de sa baguette. De sa main gantée, il lui ébouriffa les cheveux, puis il jeta distraitemment sa sanction en se détournant déjà. Les soldats se saisirent de lui et, prenant à peine le temps de lui remonter ses culottes, ils l'emmenèrent dans une baraque.

L'officier me questionna à mon tour. Il paraissait perplexe : d'un côté mes cheveux clairs et mon bon allemand plaidaient pour moi, mais, quoi que je fisse, j'étais un vagabond et je portais autour de la taille un ceinturon des Rouges. Il me fit baisser mes culottes par un de ses hommes, et observa ma glande. À mon tour, il m'ébouriffa les cheveux. Puis il se retourna vers un vieux soldat qui semblait éreinté, et lui glissa quelques mots à l'oreille – il ne voulait manifestement pas que je l'entendisse. Puis il rentra à la station avec les autres sentinelles, tandis que le paysan rentrait chez lui, satisfait.

Le vieux soldat s'approcha de moi, remonta tranquillement mon caleçon et mon pantalon, puis il m'emmena. Il me m'emmena à la

gare, et entra dans un dépôt où il prit une pelle. Puis, le fusil à l'épaule, il m'emmena le long de la voie ferrée en direction de la forêt. Je compris qu'il avait reçu l'ordre de m'exécuter et d'enterrer mon corps ensuite. Coppelius m'avait expliqué en détail ce genre de choses.

Nous avions à présent dépassé depuis longtemps le dernier aiguillage, et même parcouru une certaine distance le long des voies. Il sortit son couteau, me coupa la corde qui liait mes mains, et me donna la pelle.

« Creuse ! » me dit-il en allemand.

Je dus faire un trou d'une cinquantaine de centimètres de profondeur, et d'une longueur et d'une largeur qui permettraient à mon corps d'y entrer parfaitement. Quand j'eus fini, il m'ordonna de m'y coucher. Mortellement angoissé, je cherchais fébrilement un moyen de m'en sortir, mais je n'avais aucun moyen ; je me savais de toute façon condamné. Je finis par obéir. Il prit alors son fusil, et tira deux coups à côté de moi, dans la terre retournée. Je ne comprenais plus ce qu'il faisait. Il prit la pelle et commença à jeter des pelletées sur mon corps, en épargnant toutefois mon visage. Puis, quand je fus à demi recouvert, il ramassa la pelle et son fusil, et, sans s'occuper davantage de moi, il repartit vers la voie ferrée.

Inquiet, craignant un piège, je le regardai s'éloigner vers la gare. Je n'avais toujours pas compris ce qui s'était passé, et ce ne fut que bien plus tard, quand je me rappelai ces événements, que je saisis son stratagème. Dès que je l'eus vu disparaître, je me dégageai du trou, et je filai, mettant la plus grande distance entre la gare et moi.

Et je repris ma vie vagabonde.

## CHAPITRE 9

### Le fermier

L'automne avait été beau, et l'hiver promettait de ne pas être trop rigoureux. Néanmoins, je cherchai un logis. À cette époque ce fut impossible, car il n'y avait aucun travail pour moi, et on n'avait que faire d'une bouche supplémentaire. En prévision des froids, je volai sur les fils à sécher le linge un tricot et un maillot de corps, ainsi que des chiffons que je m'enroulai autour de la tête et des pieds. Mes mains étaient le seul point réellement vulnérable, et je les gardais toujours glissées sous mon pantalon, sur mon ventre, ou encore contre la chauffe-ferette que je m'étais fabriquée.

Je n'avais pas beaucoup de mal à me nourrir, car les gens étaient terrés chez eux et je pouvais me glisser dans les garde-manger sans difficulté. Camouflé sous mes chiffons, les gens me prenaient pour un fantôme ou quelque vampire qui devaient rôder à cette époque dans les marais.

Ainsi se passa l'hiver. Je dormais la nuit dans un trou, dans un buisson abrité, à la mince chaleur de mon petit foyer. Fort heureusement pour moi, il neigea rarement, car c'était alors un véritable supplice, ne pouvant fermer l'œil, condamné à marcher toute la nuit. Parfois je m'engourdissais, et je tombais dans un fossé rempli d'eau glaciale. Je me relevais alors trempé, encore plus transi et incapable de garder ma chaleur. Le jour, je rôdais autour des fermes, et une fois ma nourriture acquise, je filais sans me faire remarquer. Je ne repassais jamais deux fois au même endroit, et j'évitais soigneusement les patrouilles de la Wehrmacht, et les camps où les partisans se réfugiaient l'hiver.

Quand mars arriva, le temps devint plus doux, et je pus me débarrasser des chiffons qui m'entouraient les pieds et la tête, et qui me gênaient considérablement pour marcher et pour voir. Mais avec le printemps, les fermiers reprirent une vie normale, et il m'était désormais quasi impossible de voler ma nourriture. Aussi je mâchonnais à longueur de journée des herbes tendres et vertes que je choisissais soigneusement.

Un jour où je m'étais justement agenouillé au bord d'un chemin pour faire ma récolte, je sursautai vivement en entendant soudain me demander en polonais ce que je faisais là ! Je ne m'y attendais pas du tout, bien que je me méfiassse de tout être humain, craignant surtout les soldats. Celui-ci n'en était pas un ; de taille moyenne, maigre, sale, il avait des cheveux gris échevelés, et portait des habits de riche, mais tout déchirés et abîmés.

Je m'étais précipitamment relevé, et balbutiant quelques mots, je commençai à reculer prudemment. Mais il fut plus prompt que moi et me retint par le bras. Tranquillement, il m'entraîna, nous nous mîmes à marcher l'un à côté de l'autre, et il me demanda qui j'étais, d'où je venais. Je lui dis être le fils d'un fermier de la région qui était un bon chrétien, et qui m'avait envoyé ici chercher de l'herbe pour ses lapins. Sans paraître vouloir en savoir plus, ni s'étonner davantage de mes cheveux clairs, il me raconta à son tour qu'il était issu de la noblesse polonaise, qu'il avait eu beaucoup de terres, et qu'avec sa famille il avait été très heureux. Quelques mois auparavant, les Blancs étaient arrivés chez lui et avaient tout pillé. Lui-même était absent, mais les mercenaires s'étaient saisis de sa femme et de ses deux filles. Ils avaient fouetté la première à mort, puis ils avaient violé les deux jeunes filles, et ils les avaient forcées à avaler leur urine avant de les étrangler.

Je ne n'avais écouté cette histoire que très distraitement, cherchant comment lui échapper. Mais il m'attrapa par les épaules, et me secoua en me redisant l'aventure arrivée à ses enfants. Je compris alors que cet homme était un malheureux que l'image de ses deux filles profanées, souillées et étranglées avait obsédé, au point de le rendre pratiquement fou ; j'en eus la confirmation l'instant suivant.

Il me poussa hors du chemin et me conduisit à vingt mètres de là par un sentier de forestier. Il m'assit sur une souche et m'expliqua qu'il allait me montrer combien ce supplice était terrible. Il me serrait de si près que je n'aurais pas eu la moindre chance si j'avais essayé de m'enfuir.

Il me retira mes chaussures, puis me tira mes chaussettes. Ouvrant sa braguette, il urina à l'intérieur de l'une d'elles et la mit en boule pour imprégner toute la laine. Il me l'enfournait alors dans la bouche, et me bâillonna avec l'autre. Mais le tissu compressé dans ma bouche se dégorgeait, et je sentais sur ma langue, mon palais, un goût, une forte odeur.

Il se mit ensuite à cracher sur ma chemise, et de gros glaviots verdâtres et gélatineux coulèrent sur mon vêtement ; j'en avais le cœur retourné. Il me la retira, ainsi que les trois autres que je portais dessous, me mettant torse nu. Il souilla mon tricot de corps bleu, me le remit, ainsi que mon tricot de corps blanc, par-dessus. Aussitôt, l'urine encore tiède mouilla ma peau, ce qui me révolta.

Il n'en tint aucun compte, et retira le chiffon que j'avais gardé en guise de foulard pour le souiller à son tour. Passant alors dans mon dos, il s'en servit pour me ligoter les poignets. Le tissu en se serrant autour de mes bras juta un peu, et l'urine rejaillit sur mon bras nu.

Le fou ricana bêtement, puis me fit lever, et, me caressant le bas-ventre, m'ordonna de faire pipi dans mes culottes. Il tira mon pantalon vers le bas pour desserrer ma glande, et suscita l'urine en me caressant, en me chatouillant doucement les reins, le ventre, l'entrejambe, la glande. Soudain mon urine jaillit, inondant d'un coup mon caleçon, et coulant le long de mes jambes jusque dans mes chaussures. Le bonhomme battit des mains, tout content de mon abondante miction.

Il me poussa d'une bourrade par terre, et me dégagea la bouche de mes chaussettes. Il écarta ma mâchoire de ses deux mains, glissa l'extrémité de sa glande dans ma bouche, et essaya d'uriner. Je compris qu'il me réservait le sort qu'avaient subi ses filles, et j'essayai de m'échapper. À ce moment-là, j'entendis une charrette passer dans le chemin. Rassemblant mes forces, je hurlai à l'aide.

Le fou, surpris, se redressa et, entendant la carriole s'arrêter, fila dans la forêt, me plantant là. Bientôt le bruit de grosses bottes écrasant les fourrés m'indiqua qu'on m'avait entendu, mais je craignais de voir arriver des Allemands. Ce fut un paysan qui surgit, et qui parut pour le moins surpris de me voir dans cette position. Il me délia les mains, puis il me demanda qui j'étais, d'où je venais, et ce que j'avais fait jusqu'alors. Je répondis très prudemment, soucieux d'éviter toute explication propre à éveiller les soupçons. Tandis que je remettais mes chemises et mes chaussettes souillées, il me fit répéter à plusieurs reprises mon histoire, riant de mes tournures maladroites quand je parlais polonais. Il tenait absolument à savoir si j'étais juif, bohémien, ou allemand. Je lui jurai de mille façons que j'étais né au nord de la Pologne (ce qui pouvait expliquer mes cheveux clairs et mes yeux bleus), que j'étais un bon chrétien et un travailleur obéissant.

Pour finir, il accepta de m'emmener et de me garder comme valet. Nous rejoignîmes le chemin, et il me fit monter à l'arrière de sa charrette, car, décidément, je dégageais alentour une odeur nauséabonde.

Mon nouveau maître habitait un village où les gens avaient un parler lent et réfléchi. L'usage voulait qu'on épargnât les mots, et seule la vodka parvenait à leur délier la langue. Les semaines s'écoulaient et les villageois me laissaient en paix, car le fermier était bien vu dans le pays. Cependant, certains disaient parfois qu'on aurait dû me livrer aux Allemands, ou tout au moins les informer de la présence d'un bohémien au village, et plus d'un crachait dans ma direction.

Mon maître était souvent invité aux fêtes du pays, et un jour, alors que ses enfants n'étaient pas malades et que sa femme et sa belle-mère ne faisaient aucune objection, il m'emmena au mariage du fils d'un de ses voisins.

Les paysans endimanchés dansaient dans l'écurie, qui avait été nettoyée et décorée pour l'occasion. Selon la tradition, le marié embrassait tout le monde sur la bouche, et je remarquai qu'il y mettait plus d'énergie avec les jolies jeunes filles qu'avec ses aïeux. La jeune épouse, étourdie par de trop nombreuses libations, pleurait et riait tout à la fois, et ne prêtait guère attention aux hommes qui lui caressaient les seins ou lui pinçaient les fesses. À un certain moment de la soirée, alors que je furetais de tous côtés pour récolter quelque bon morceau, je la surpris derrière la grange en train de se faire caresser par quelqu'un qui ne ressemblait pas à son mari.

Plus tard, pour amuser le monde, le fermier m'obligea à réciter au milieu de la salle des poèmes et des histoires que m'avait appris Nanny. En comparaison du parler traînant du pays, mon langage châtié, où mon accent allemand marquait les consonnes, faisait l'effet d'un tir de mitraille et leur paraissait ridicule. Avant de m'exhiber, on m'obligea de boire d'un trait un verre de vodka. Je vacillai sur mes jambes, la gorge en feu, et gagnai à grand-peine le centre de la pièce, tandis que chacun s'amusait à me faire des croche-pieds.

Ils riaient aux éclats en m'écoutant débiter à toute vitesse mes histoires d'enfant. Celle du géant et de la fille du Roi, *La Lorelei*, celle du chevalier Oluf et des elfes, *Siegfried*, la légende de la tour aux souris. Ils s'esclaffaient, avalaient de travers, et recrachaient leur vodka.

Après quoi, on m'appela d'une table à une autre, on me faisait reprendre mes fables, on m'obligeait à porter des toasts. Si je refusais, on me versait de force de l'alcool dans la gorge. Vers le milieu de la soirée, j'étais complètement abruti. Ne me rendant compte de rien, je me laissai glisser par terre, sans achever *Till Eulenspiegel* que j'avais entamé pour un gros bonhomme. Celui-ci, déjà saoul, me regarda m'affaisser sur le plancher sans faire un geste. Et je restai ainsi par terre, sans plus bouger, pratiquement inconscient. Je ne réagissais même plus quand on me donnait des coups de pied, ou quand on me marchait dessus. Je finis par m'endormir. Le lendemain, je me retrouvai sur ma paillasse.

Mon travail pour le fermier, surtout maintenant que le printemps était bien revenu, consistait principalement à aller faire paître le bétail dans les clairières où l'herbe repoussait, grasse et verte. Si les adultes me laissaient généralement en paix, je devais sans cesse me méfier des garnements du village. Ils aimaient la chasse, et, soit pour mes cheveux clairs, soit pour ma qualité de vagabond, je ne sais, j'étais leur gibier.

Ainsi, il leur arrivait de temps en temps de se regrouper, et de partir à ma recherche. Quand ils m'avaient repéré, ils rampaient sans bruit dans les herbes, et ils m'attrapaient pas surprise. Après m'avoir terrassé sans difficulté, leur chef sortait de sa poche un bout de fil de fer barbelé rouillé, et, me l'entortillant autour d'un bras, d'un mollet, ou tout autre endroit, il serrait fort pour que le métal percât mes habits et

me piquât cruellement les chairs. Puis ils déguerpissaient rapidement, fiers de leur coup.

Un jour, ils emportèrent ma chemise rouge et mes chaussettes grises qu'ils avaient trouvées à leur goût. Bien que nous fussions en mai, en tricot de corps et pied nu dans mes chaussures, je n'avais pas chaud.

En parcourant la forêt, on pouvait trouver, avec un peu d'habitude, des armes hors d'usage et des munitions laissées par les différentes unités qui s'étaient livrées bataille dans la région. Personnellement, j'avais pu trouver deux boules fortement caparaçonnées d'acier, de la taille d'une pomme de terre. Je savais, pour avoir vu des garçons s'en servir, qu'il suffisait de retirer la chaînette et d'actionner la poignée pour déclencher l'instant d'après une déflagration formidable. Je les avais soigneusement cachées dans la grange, dans un endroit connu de moi seul.

Les gamins du village s'amusaient à rafistoler des fusils, et à faire des duels. Heureusement, ces armes marchaient rarement. Pourtant, un vieux fusil avait un jour fonctionné, atteignant le plus beau garçon du village à un endroit que les paysans ne nommaient jamais sans s'esclaffer. Depuis, le pauvre errait, solitaire, évitant les regards moqueurs des filles.

Un dimanche, une bande de jeunes garçons du village, revenant de l'église, me croisèrent sur le chemin. Je jouai l'indifférent et cachai ma peur. Au passage, l'un d'eux me décocha un mauvais coup de poing qui me fit rouler sur le bas-côté. Les autres s'amusèrent à me cracher dans les yeux, riant à chaque fois qu'ils atteignaient leur but.

Ils me réclamèrent quelques « tours de bohémien » ! Je me relevai, mais ils m'encerclaient. Je remarquai soudain qu'ils avaient leurs belles chaussures et leurs beaux habits du dimanche, et qu'ils hésiteraient donc peut-être à me suivre à travers les taillis. Pourtant, l'un d'entre eux aurait pu m'attraper dans mon bond. Aussi je ramassai lentement ma chaufferette, et je la lui lançai soudain au visage.

Il poussa un hurlement en recevant les braises sur le visage, tandis que je bondissais hors du cercle. À travers bois, je rejoignis en courant le village, et j'allai me cacher dans la grange.

Peu après, un grand remue-ménage s'empara du village. J'entendis un groupe de fermiers furieux s'approcher de la grange. On avait dû m'y voir entrer. J'aurais pu fuir par l'arrière, mais on m'aurait probablement aperçu. Je pensai alors aux boules détonantes. Rapidement, je les extirpai de leur cachette. Déplaçant une planche de la cloison du fond, je sortis discrètement, et me blottis dans un buisson. Les hommes se mirent à frapper sur la porte barricadée, tandis que je retirais aux engins leur chaînette. Puis, actionnant d'un coup les deux poignées, j'envoyai le plus loin possible les deux boules dans la grange. Je pris mes jambes à mon cou et fuis vers la forêt. Quelques

exclamations m'indiquèrent qu'on m'avait vu. Quelques secondes plus tard, le sol trembla sous l'explosion.

Quand j'atteignis l'orée de la forêt, je jetai un regard derrière moi. Les quatre murs de la grange avaient été soufflés, démantibulés, tandis que le toit avait été éparpillé de tous côtés. Au-dessus des décombres s'élevait un gros champignon de poussière où flottaient des brins de paille qui retombaient comme du duvet. Je n'entendais qu'un brouha-ha de voix. Personne ne songeait plus à me poursuivre.

Je savais que jamais je ne pourrais revenir, aussi je repris ma route à travers la forêt.

## CHAPITRE 10

### Le charbonnier

Nous étions au début d'août 1941. Je savais que je venais d'avoir douze ans puisque j'étais né le 4 du même mois en 1929. Il faisait chaud, et ma nourriture ne me posait que peu de problèmes. Cependant, je cherchais toujours à me fixer quelque part, craignant les patrouilles allemandes et les partisans.

Dans le premier hameau que je rencontrai sur ma route, les habitants couraient d'une maison à l'autre, en criant et en levant les bras au ciel. Je crus plus sage de m'éloigner. Dans un autre, j'entendis des coups de feu : des soldats n'étaient pas loin.

Finalement, traqué, épuisé, je décidai de tenter ma chance, et j'abordai un homme qui préparait du charbon de bois non loin d'un village tranquille. Le charbonnier était très grand, avec des mains immenses ; ses cheveux étaient très noirs, et tout embroussaillés, et des poils lui poussaient jusque sur les pommettes, hors de son nez et de ses oreilles, et sur le dos de sa main. Il me regarda venir avec ses yeux noirs, brillants, remplis de méfiance. Je lui fis mes propositions, ayant soin de parler lentement pour ne pas faire de fautes : en échange d'un coin pour dormir et d'un peu de nourriture, j'irais chercher l'eau, je nettoierais sa cabane, je l'aiderais dans son travail. Il m'écouta attentivement, puis m'examina des pieds à la tête en silence, et, finalement, sans un mot, il me ramena chez lui.

Nous entrâmes par-derrière. Il me donna une vieille chemise bleue rayée, et m'enfonça un long bonnet de laine noire jusqu'aux sourcils pour qu'on ne vît pas mes cheveux. Sa femme m'examina alors à son tour, m'examinant soigneusement le visage et le corps, puis donna son accord.

Mon travail consistait à suivre mon maître et à l'aider en tout, transporter le bois, l'empiler autour de la cheminée centrale, recouvrir la meule de terre, puis, une fois qu'il avait mis le feu, à le surveiller, ce qui devait être fait jour et nuit.

Il m'arrivait de faire des bêtises, par exemple de laisser la température monter trop haut et le bois s'enflammer, ce qu'il ne fallait surtout pas. Suivant l'importance de mon délit, il me giflait violemment

ou il me fouettait. Dans ce dernier cas, je devais me coucher à plat ventre. Il prenait alors une branche avec de multiples rameaux, et il me fouettait à tour de bras le dos, les épaules, les jambes. À chacun de ces coups cinglants, j'avais l'impression que mon sang bouillait. Quand il s'arrêtait, je restais sur le sol, geignant, le corps douloureusement brûlant.

Septembre arriva, et avec lui la saison des champignons. Les villageois s'en allaient tous dans la forêt et les prairies à la cueillette. Mon maître m'emmenait, et nous allions ainsi jusqu'à la voie ferrée où l'on voyait passer des trains de marchandises. Parfois, on voyait aussi des wagons chargés d'êtres humains. Des hommes qui travaillaient à la gare nous apprirent que ces convois transportaient des Juifs et des Bohémiens qui avaient été arrêtés et condamnés à mort. D'autres paysans, qui avaient été embauchés pour la construction d'un camp, nous rapportaient d'étranges histoires. Ils nous racontaient qu'à leur descente du train, les prisonniers étaient triés d'après leur âge, puis entièrement déshabillés et dépouillés de tous leurs biens. On leur rasait les cheveux pour en bourrer les matelas et on arrachait leurs dents en or. Les chambres à gaz et les fours crématoires marchaient jour et nuit, et souvent ne suffisaient pas à la tâche.

Tout cela me rappelait ce que Coppélius m'avait raconté autrefois, et, à quelques détails près, cela concordait, ce qui était d'autant plus inquiétant.

Quelquefois, ces déportés se décidaient brusquement à jeter leurs petits enfants par la lucarne, dans l'espoir de leur sauver la vie. D'autres réussissaient à percer une ouverture dans la cloison, et les plus agiles parvenaient à se glisser par ces ouvertures.

Au petit matin, les paysans qui passaient là trouvaient les corps déchiquetés. En hâte, ils s'emparaient de leurs vêtements et de leurs effets. On se disputait les bouts de papier, les carnets, les vieux passeports, les photos. C'étaient encore ces dernières qu'on préférait, car personne au village ne savait lire. On trouvait des photos de jolies filles ou de garçons que personne n'aurait jamais pu égaler en beauté et en élégance.

Les femmes pouffaient de rire et échangeaient des quolibets sur les portraits d'hommes ; leurs maris lançaient des plaisanteries obscènes sur les jeunes filles. Les garçons de ferme troquaient les photos de jolies filles sur lesquelles ils s'excitaient et se livraient à des jeux secrets.

Un jour, on apprit au village que plusieurs convois bourrés de prisonniers étaient passés durant la nuit. Les paysans partirent dès l'aube pour dépouiller d'éventuels cadavres. Sur les premiers kilomètres, nos recherches furent vaines. Puis une des villageoises repéra quelques tiges brisées dans un buisson. On écarta les feuillages et on trouva un petit garçon de sept ou huit ans, roulé en boule sur la mousse. Sa chemisette et sa culotte étaient en lambeaux. Il était brun, le nez espiègle,

et les lèvres charnues ; il serrait dans sa main un portefeuille. Il semblait mort ou endormi.

En allongeant le bras, un homme lui chipa sa pochette en cuir. On y trouva une photo de lui, des pièces d'identité, et une longue lettre écrite à la main. On jeta le tout. Mon maître lui marcha sur la jambe : l'enfant sursauta et ouvrit les yeux. Il releva la tête, son regard semblait voilé d'une brume. Il passa la main sur son front en geignant et, soulevant sa mèche, découvrit un énorme bleu. En nous voyant, il voulut dire quelque chose, ouvrit la bouche, mais retomba en arrière, épuisé.

Les paysans, méfiants, le surveillaient sans faire un geste. Puis l'une des femmes s'approcha et, furtivement, lui arracha ses souliers. Il s'agita, gémit, essaya en vain de se relever, et chercha de la main son portefeuille. Celui-ci gisait à plusieurs mètres de là, tandis que son contenu s'envolait au vent.

Mon maître s'approcha de nouveau de lui, et, du tranchant de la main, il lui assena un coup en travers de la nuque. L'enfant poussa un râle bref, se raidit, et ne bougea plus. Deux hommes le saisirent par les pieds et le retournèrent. Il semblait tout à fait mort. Ils lui enlevèrent sa chemise, sa culotte, ses sous-vêtements, et le traînèrent sur le bas-côté de la voie. La patrouille allemande ne manquerait pas de le trouver.

En repartant vers le village, je me retournai plusieurs fois. Le corps blanc de l'enfant se détachait sur le mâchefer poussiéreux de la voie. Bientôt je ne distinguais plus qu'une forme blanche, allongée par terre, inerte.

Toutes ces histoires de camps échauffaient les esprits, et notamment ceux des jeunes bergers qui me traitaient de vagabond.

« Sale engeance ! » me criaient-ils, « Toi aussi, Bohémien, sale petit Juif, tu seras brûlé ! »

Parfois ils m'attrapaient et essayaient de me faire rôtir la plante des pieds, selon la volonté du Führer. Je me débattais, donnait des coups de griffes et de dents. Je n'avais aucunement l'intention de me laisser griller à petit feu sur une flambée de branchages.

Parmi les prisonniers vivants que nous recueillîmes, il y eut une petite fille juive d'une dizaine d'années. Elle fut ramenée au village par un garçon qui était voisin du charbonnier, Piotr. Il lui avait ligoté les poignets et l'avait ramenée au hameau, car elle était absolument indemne. Le train avait dû ralentir très fort, car même ses vêtements étaient en bon état. Elle avait des cheveux bruns qui lui tombaient sur les épaules, un visage plein, des yeux gentils. Elle était vêtue d'une veste et d'un pantalon en cuir souple et léger, de couleur fauve, ce qui choqua beaucoup les femmes.

Tandis qu'on allait chercher le chef du village, un groupe de curieux avait entouré l'enfant. Les hommes la dévisageaient avec obscénité en ricanant ; de vieilles harpies, presque aveugles, crachaient dans

sa direction, et lui lançaient les pires injures qu'elles connaissaient. Mais elle ne semblait pas entendre, et, les yeux à demi baissés, elle recevait de temps en temps un glaviot jaunâtre qui coulait le long de sa veste.

Peu après, le chef du village vint décider son sort : il déclara qu'on l'emmènerait le lendemain au plus proche poste allemand. Piotr était estimé au village ; comme il avait trouvé la fille, on décida qu'il la garderait cette nuit-là. Aussi l'attrapa-t-il par le bras et la mena-t-il chez lui.

Chacun rentra chez soi, et j'allai me coucher dans l'étable. Je commençais à peine à m'endormir quand j'entendis la porte de la grange de Piotr – qui était contiguë à l'étable du charbonnier – s'ouvrir en grinçant. Une lumière vacillante passa entre les interstices des planches. Me relevant, je collai mon œil au trou laissé par un nœud de bois. Je vis Piotr déposant une lampe à pétrole sur un billot. Je découvris ensuite la petite Juive, qui avait été poussée contre la paroi opposée de la grange.

Piotr s'approcha d'elle, lui saisit le visage entre ses mains, et l'embrassa doucement sur les lèvres. Elle gémit. Il la retourna nez au mur, et défit la mauvaise corde qui lui cisaillait les poignets. La poussant doucement, il la força alors à se coucher au milieu de l'aire à grain, sur une épaisse couche de poussière formée de sable et de débris de paille.

Elle était étendue sur le dos, et il s'assit auprès d'elle. Soudain, d'un mouvement rapide, il lui déboutonna sa veste. Elle essaya de lui échapper, mais il s'agenouilla sur ses cheveux, lui maintenant le visage entre ses genoux. Il lui retira tranquillement sa veste et son tricot blanc. La fille pleurait, mais ne se débattait plus.

Piotr rampa jusqu'à ses pieds, et les enferma entre ses jambes. Avec des gestes précis, il lui tira son pantalon. Elle essaya de se redresser et de retenir le vêtement d'une main, mais il la repoussa et le lui retira complètement. Il lui arracha son tricot de corps, sa culotte. L'homme se mit à caresser doucement son visage, ses épaules, sa poitrine, son ventre, de ses mains rugueuses. Il me cachait son visage, mais j'entendais des sanglots, parfois brisés par un cri de douleur.

Piotr se releva, et enleva ses bottes et ses culottes, ne gardant sur lui qu'une chemise déboutonnée. Il monta à califourchon sur sa victime prostrée. Elle gémit sous le poids, et se remit à geindre quand il l'étreignit, lui massant sa frêle poitrine.

Enfin, se relevant sur les coudes, il se glissa de tout son long au-dessus d'elle, lui écarta les jambes, et se laissa tomber brutalement. L'enfant se raidit de toutes ses forces, et poussa un cri déchirant. Elle ouvrait et refermait les doigts dans le vide, comme pour chercher un appui invisible. Il demeura encore un instant sur le corps tremblant de sa victime, puis, se redressant, la gifla violemment en lâchant un juron.

Il se releva et lui envoya un coup de pied dans le ventre. Il décrocha un rouleau de corde, et avec une joie sauvage il se mit à la ligoter, nue comme elle l'était. Il lui garrotta ainsi les poignets, les chevilles, puis il lui lia encore les jambes, les bras. À la lumière vacillante de la lampe, je voyais la corde de chanvre serrer les chairs de la fille, mordant la peau et y laissant une vilaine trace rouge. Piotr se rhabilla à la va-vite, et, avant d'éteindre la lampe, il glissa dans la fente du sexe de l'enfant une poignée de poussière ramassée par terre. Puis il sortit.

Quand mes yeux se furent habitués à l'obscurité, je pus voir la forme blanche étendue sur le sol gris et d'où venaient des gémissements plaintifs.

Le lendemain, je vis partir la carriole que conduisaient deux fermiers. Au fond, on y avait jeté la petite Juive, solidement entravée, et que Piotr avait sommairement rhabillée. Les yeux fermés, elle ne vit pas mon regard curieux qui s'attardait sur son ventre, me demandant si elle était encore souillée.

Toute cette scène, et surtout le cri déchirant qu'avait poussé la fille quand Piotr s'était laissé tomber sur elle, m'avait profondément impressionné. La nuit, d'étranges rêves me hantaient. J'entendais des gémissements et des cris dans l'étable ; une main glaciale m'effleurait le corps ; des mèches de cheveux noirs me caressaient le visage. Le matin, quand j'accompagnais le charbonnier dans les bois, je jetais des regards craintifs vers les brumes qui flottaient sous les frondaisons. Parfois le vent poussait un petit nuage de buée grisâtre, qui semblait me poursuivre. Je frissonnais. Une sueur froide me couvrait la nuque.

Des détachements allemands, de plus en plus nombreux sillonnaient la forêt pour prélever des vivres et débusquer les partisans. Un soir, mon maître m'ordonna de décamper sur-le-champ, car les Allemands arrivaient. Ils avaient appris qu'un Juif se cachait dans la région. Tous les villageois le connaissaient ; il possédait des terres, et était très aimé dans le pays. Selon leur formule, « bien que Juif, c'était un chic type ».

Je partis vers la forêt, et, me cachant dans un buisson, je me roulai en boule, tout frissonnant, et j'essayai de dormir.

Le lendemain matin, me demandant si les Allemands étaient déjà passés, je descendis prudemment vers le village. Soudain je m'arrêtai : à la lisière de la forêt et des prairies, je vis un petit garçon de neuf ans environ, bourgeoisement habillé d'une veste noire et d'une chemise de dentelle. Il avait le visage plein des enfants bien portants, un petit nez mignon et des lèvres assez charnues. Il était assis par terre, souriant devant quelque insecte devant lui. Je reconnus aussitôt le fils du Juif dénoncé, et compris aussi vite, mais trop tard, qu'il devait être traqué par les Allemands.

Trop tard en effet, car j'entendis des bruits de bottes et des ordres criés dans ma langue maternelle qui venaient de tous les côtés à la fois. On l'encerclait, mais j'étais également pris dans le piège. Tandis

que je me glissais au plus profond d'un taillis de fougères, le petit Juif se leva brusquement et dévala la pente à toute allure.

Des minutes interminables s'écoulèrent. Je n'entendais plus rien. J'allais me relever quand plusieurs coups de sifflet retentirent. On avait dû capturer l'enfant, et on rappelait les soldats. Soudain, à peu de distance derrière moi, j'entendis deux hommes se relever et se mettre à parler gaiement en allemand. Pour un peu, ils m'auraient marché dessus. Ils braquèrent leurs fusils sur moi. Je me levai tandis qu'ils restaient sur la défensive. Ils étaient deux, tout jeunes dans leur uniforme vert. Ils se demandaient si j'étais bohémien ou juif. Quand je leur répondis dans leur langue que je n'étais ni l'un ni l'autre, ils tombèrent dans une profonde perplexité.

Ils décidèrent de me conduire à leur camp, provisoirement établi à la sortie du village. Deux camions bruns et une carriole s'y trouvaient garés. Des soldats débraillés discutaient ferme en buvant de la bière. Quelques-uns m'entourèrent. L'un d'eux s'avança, se pencha vers moi, et m'adressa un sourire chaleureux. Je le lui rendis tandis qu'il me caressait la tête, qu'il me chatouillait derrière les oreilles, et qu'il me gratouillait la colonne vertébrale dans la cambrure des reins. Je frémissais de plaisir quand, soudain, du revers de la main, il m'envoya une gifle dans la figure. J'en perdis le souffle, et tombai à la renverse en gémissant, à la plus grande joie de tous.

Un officier sortit d'une cabane voisine, et s'approcha du cercle. Les soldats rectifièrent la position en le laissant passer. Je me relevai, et me retrouvai face à face avec son imposante stature. D'un coup sec, il me retira mon bonnet qu'il jeta au loin, et me dévisagea froidement en écoutant le rapport de ses hommes. Il lança un ordre. Deux soldats me saisirent par les bras, me ligotèrent les poignets dans le dos, et me traînèrent jusqu'à la carriole, où ils me hissèrent.

On me fit asseoir dos à dos avec le garçon que j'avais vu quelques instants auparavant à la lisière de la forêt. En face de moi, je voyais la croupe du cheval, tandis que lui était tourné vers l'arrière. À mes pieds se trouvait un homme étendu. Il était petit et maigre, et je reconnus le Juif dénoncé. Un coup de baïonnette lui avait fendu le visage. On lui avait lié les mains dans le dos comme à nous deux, et une profonde blessure saignait à travers la manche de sa veste. Il semblait inconscient. Deux soldats grimpèrent sur le siège devant moi et saisirent les rênes. Ils manœuvrèrent, puis prirent un chemin à travers la forêt.

Le voyage fut relativement long. Nous empruntâmes successivement des chemins de forêt, une route macadamisée, puis de nouveau un chemin forestier où les roues de la carriole s'enfonçaient dans les profondes ornières. À midi, ils s'arrêtèrent pour manger quelques saucisses avec des pommes de terre, burent de la bière à la gourde, fumèrent une cigarette. J'avais faim, je me sentais faible. Ils semblaient nous ignorer, mais je savais qu'ils nous surveillaient ; si j'avais sauté de la carriole, ils m'auraient tiré comme un lapin. Ils repartirent. Une

brise glaciale, une brise des débuts de novembre, me giflait le visage, les bras, les chevilles, et se glissait sous ma petite chemise. Je grelottais. Le blessé gémissait, et le garçon, dans mon dos, s'agitait sur son siège.

Un peu avant le coucher du soleil, nous atteignîmes un village où se dressaient quelques maisons de briques. Des enfants qui jouaient dans la rue nous aperçurent. Ils suivirent la charrette en nous examinant. L'un d'eux, parmi les plus grands, frappa soudain le garçon derrière moi avec une baguette de bouleau. Il frémit, et se rejeta en arrière. Les autres se piquèrent au jeu, et nous assaillirent à coups de bâtons et de pierres. Je sentis mes épaules, collées aux siennes, se couvrir de sueur. Quelques pierres m'atteignirent aussi. Ils nous lançaient à présent des bouses de vache séchées, des tomates pourries, des cadavres d'oiseaux en putréfaction. L'un d'eux s'en prit tout particulièrement à moi. Avec une longue badine, il me frappait méthodiquement le visage, les bras, le ventre, les chevilles, les endroits les plus sensibles. Quelques adultes s'étaient joints au groupe. Ils criaient :

« Mort aux bâtards ! Mort aux Juifs ! »

Ils incitaient leurs enfants à multiplier leurs attaques. Les deux soldats qui menaient la charrette, peu soucieux de s'exposer aux coups, sautèrent à bas de la banquette et marchèrent aux côtés du cheval. La carriole n'avait pas de ridelles, et nous étions maintenant, mon compagnon et moi, des cibles idéales. Une nouvelle volée de cailloux s'abattit sur nous. J'avais le crâne endolori sous ces bombardements, et je poussais un petit cri chaque fois qu'un projectile m'atteignait. Un des voyous qui nous escortait arracha un bouquet de lierre et de fougères, et se mit à nous fouetter sauvagement. Il nous frappait sur les jambes, les cuisses, et malgré nos pantalons chaque coup laissait une brûlure cuisante.

Alors, un petit curé tout rond, dans une soutane noire, surgit d'une ruelle voisine. Rouge de colère, il fonça au milieu de la foule des gamins et brandissant sa canne il se mit à frapper à tour de bras dans le tas de nos agresseurs, les bras, les dos, les crânes. Suant et soufflant, il parvint à disperser la meute. Il continua de marcher à côté de nous, reprenant peu à peu son souffle.

La voiture pénétra dans la cour de l'immeuble occupé par la police militaire. On ne laissa pas entrer le prêtre. Les deux soldats déchargèrent le blessé et l'appuyèrent, inanimé, contre un mur. Ils nous ordonnèrent de descendre à notre tour, et nous mirent dos au mur, à un mètre l'un de l'autre.

Peu après, un officier nazi, qui me parut immense dans son uniforme noir, fit son entrée dans la cour. Jamais je n'avais vu d'uniforme plus impressionnant, tout brodé de galons d'argent, avec, sur un brassard rouge, l'arrogante croix gammée. Les soldats lui firent leur rapport, puis rejoignirent leur rang, au garde-à-vous. Il s'approcha du blessé, et de la pointe de sa botte étincelante, il lui tourna le visage

dans la lumière ; il n'était pas beau à voir. Il ordonna qu'on l'exécutât. Deux hommes sortirent du rang, armèrent leur fusil, et tirèrent à bout portant. Le Juif eut un soubresaut et ne bougea plus. On le souleva, et on le rejeta dans la carriole.

L'officier s'approcha du fils de l'exécuté et, du bout de sa badine, lui fit relever le menton. Sans dire un mot, il la lui glissa sous les cheveux, et la remonta ensuite, soulevant ses mèches brunes. Il fit cela quelques fois pour voir s'il oserait bouger. Mais l'enfant ne dit rien, et se contenta de lui jeter un regard inquiet, par en dessous.

L'officier se retourna nonchalamment vers moi. Il m'examina de son œil aigu. Je me sentais pareil à une chenille écrasée dans la poussière, inoffensive, mais répugnante. Devant cet être aussi resplendissant, j'aurais voulu entrer sous terre, tant j'avais honte de mon allure débraillée et de ma frimousse sale de vagabond.

Il jeta un ordre. Deux soldats s'approchèrent de nous, baissèrent nos culottes, et se retirèrent. Il jeta un rapide coup d'œil à mon appendice, mais ricana en voyant la glande circoncise du petit Juif. Il lança un ordre en allemand :

« Camp de concentration ! »

Puis il revint vers moi, tandis que deux soldats saisissaient le garçon par les bras et l'emmenaient, les culottes sur les chevilles, dans le fond de la cour. Je ne pouvais détacher mon regard de cet être qui disposait de tant de vies humaines. Dans ce monde d'hommes aux corps tuméfiés et fétides que je rencontrais à chaque pas, il rayonnait de sa splendeur glorieuse sur la grisaille. Éperdument admiratif, j'abandonnais mon sort entre ses mains. Il déclara :

« Qu'on le remette au curé. Qu'il essaie de placer ce vagabond quelque part. »

Il tourna les talons. Un soldat s'approcha de moi, me détacha les mains, et me fit signe de me rajuster. Puis il m'attrapa par le bras et me poussa vers la grille.

Dehors, je tombai dans les bras du petit curé dodu qui attendait. Il paraissait encore plus minable que tout à l'heure avec sa soutane élimée.

## CHAPITRE 11

### Garbos

Le curé m'emmena dans une carriole jusqu'à une ferme un peu isolée. Il y entra, et y demeura assez longtemps. Un énorme chien-loup au regard sournois et borné gardait la porte de la cour.

Enfin le curé ressortit, accompagné d'un paysan trapu. Ce dernier m'examina d'un œil critique, et il entraîna le prêtre à l'écart. J'entendis qu'il lui disait que j'étais un Bohémien et que si les Allemands me trouvaient là, rien ne pourrait le sauver. À quoi l'autre rétorqua que c'était un lieutenant S.S. qui m'avait confié à lui. À court d'arguments, le fermier jeta un juron et me fit signe de le suivre. Je descendis de la charrette et m'approchai de mon nouveau maître. Le curé nous salua, et il remonta sur son véhicule.

À peine avait-il tourné bride que Garbos m'attrapa par les cheveux et, me soulevant presque de terre, me poussa dans sa maison. Agacé par mes gémissements, il m'enfonça un doigt dans les côtes, si violemment que j'en perdis le souffle.

J'avais à peine eu le temps de reprendre mes esprits qu'il m'ordonnait de me déshabiller complètement. Un peu étonné, je me relevai, et je retirai successivement mes chemises, mes chaussures, et mes culottes. Il dégrafa sa ceinture de cuir, me poussa d'une bourrade face au mur, et commença de me fouetter. La lanière claquait sur ma peau nue, me laissant chaque fois une atroce brûlure. Je lui demandais pardon, je criais, mais sans l'émouvoir.

Finalement il me laissa, et je me laissai glisser douloureusement par terre. Je voulus me rhabiller ; mais il me prit mon tricot de corps bleu, mon caleçon, et mes chaussures qu'il jeta au feu. Je ne remis donc sur moi que ma chemisette et mon pantalon.

Nous étions trois dans la maisonnée : le fermier Garbos, qui avait un visage vide et triste, la bouche toujours ouverte, le chien Judas aux yeux inquiétants, et moi-même. Garbos était veuf, mais il avait recueilli quelques années auparavant une jeune Juive ; il l'avait forcée à de telles dépravations, qu'elle avait fini par s'enfuir. Garbos n'en continuait pas moins à recevoir l'argent de la pension de feu sa femme qu'il employait à restaurer sa ferme.

Il ne recevait personne. Il passait des journées solitaires, assis dans un fauteuil, devant le feu que j'entretenais. J'avais également la charge des deux cochons, de la vache, de quelques volailles, et aussi de tous les travaux ménagers. Je logeais dans un cagibi sur une couverture qui me servait de couche. Le tout était encore assez propre.

Sans un mot d'explication, et sans raison apparente, Garbos me battait à tout bout de champ. Il se glissait derrière moi, et me cinglait les mollets de son fouet. Il me tordait les oreilles, m'étrillait le crâne avec son pouce, ou encore me chatouillait les aisselles et la plante des pieds jusqu'à ce que je fusse pris d'atroces convulsions. Il me considérait comme un Bohémien, et voulait que je lui racontasse des histoires de ma tribu. Mais je ne connaissais que les poèmes et les contes appris de Nanny. Cela le mettait en fureur, et il me frappait ou me menaçait de son chien.

Ce Judas était un danger permanent. Mon maître ne cessait de l'exciter contre moi, et le chien, peu à peu, se persuada que j'étais son pire ennemi. À ma seule vue, il se hérissait, la truffe et les babines frémissantes, il montrait ses crocs acérés, ruisselants de bave. Parfois Garbos le détachait et, le tenant seulement par son collier, il me faisait reculer jusqu'au mur. La gueule écumante était à moins de vingt centimètres de ma gorge, l'animal tremblait de fureur meurtrière. Tandis que son maître l'encourageait de la voix en lui rebroussant le poil, son haleine moite humectait mon visage. Mais Garbos ne lâchait pas son chien.

D'autre fois, il me plaçait en face de lui et buvait de la vodka de contrebande. À haute voix, il se demandait pourquoi il m'était donné de vivre, alors que ses fils étaient morts si jeunes. C'était une question qu'il me posait souvent et à laquelle je ne savais que répondre. Alors il me rouait de coups.

J'avais compris pourquoi il m'avait retiré mes sous-vêtements et mes chaussures : ma peau, quand il me fouettait ou me battait, n'était désormais plus protégée de la lanière de cuir que par une fine épaisseur de tissu.

Mais je n'arrivais pas à saisir pourquoi il me battait. J'étais discret et obéissant, et pourtant il ne m'épargnait aucune douleur, aucun supplice. Pendant la nuit, il se relevait furtivement et, s'approchant du cagibi où je dormais, il me réveillait en me hurlant aux oreilles. Je sur-sautais et poussais un cri de terreur. Il s'esclaffait tandis qu'au-dehors Judas tirait sur sa chaîne. Ou bien, il arrivait près de moi, sans bruit, tenant son chien par le collier. Il le muselait avec de vieux chiffons, puis, dans l'obscurité, il lâchait l'animal. Le chien se roulait sur moi. Épouvanté, ne sachant plus où j'étais, ni ce qui m'arrivait, je me débattaïs contre ce monstre velu qui me labourait de ses griffes.

Un jour, le curé arriva chez Garbos dans sa petite voiture à cheval. Il nous donna sa bénédiction, mais il remarqua les traces rouges que j'avais sur le cou, les bras, les pieds. Il me demanda qui m'avait battu

et pourquoi. Garbos reconnut qu'il avait dû sévir contre ma paresse. Le curé lui fit quelques reproches, sans insister, et lui demanda de m'envoyer à l'église le lendemain.

Dès qu'il fut parti, Garbos me déshabilla complètement, et se mit à me fouetter tout le corps avec une badine de saule, n'épargnant que le visage et les mains. Comme d'habitude, il m'interdit de crier, mais lorsqu'il atteignit un endroit particulièrement sensible, je ne pus supporter la douleur, ni retenir un hurlement.

Des gouttelettes de sueur apparurent sur son front, et sur son cou une veine s'enfla soudain. Il m'enfonça un bouchon de toile dans la bouche et, se passant la langue sur les lèvres, il continua à me flageller. Enfin, il me repoussa sur ma couche et partit.

Quelques heures plus tard, il était de retour. Il jeta au feu mon ancienne chemise, et me donna à la place un tricot rouge à manches longues et à col roulé, ainsi qu'une paire de bottes noires. Ce ne fut qu'en m'habillant que je compris la cause de cette générosité : ainsi vêtu, on ne voyait plus les traces de la raclée que je venais de recevoir.

Le lendemain de bonne heure, je pris le chemin de l'église. Garbos m'avait averti que si je soufflais mot de la correction que j'avais reçue, il lâcherait Judas sur moi le soir même. Je me mordis les lèvres, et jurai de ne rien dire. Je pensais bien à m'enfuir, mais les patrouilles allemandes étaient très nombreuses dans la région, et l'on ne pouvait jamais être sûr de ce qu'ils décideraient sur votre sort. Aussi j'espérais que le curé n'y verrait que du feu.

Quand j'arrivai à la solennelle bâtisse, le prêtre m'aperçut et me caressa les cheveux. Je l'assurai en rougissant que j'étais maintenant très obéissant et que mon maître n'avait plus lieu de me battre. Heureusement, le brave homme ne pensa ni à me retrousser les manches, ni à me baisser la culotte. Il m'interrogea sur mes parents, sur ma vie avant la guerre, sur nos convictions religieuses. Mes souvenirs étaient assez vagues ; seule ma mère m'avait donné quelques bases de l'éducation catholique. Le prêtre se rendit compte de ma totale ignorance des pratiques et des dogmes religieux, et me présenta à l'organiste en lui demandant de m'expliquer la signification des objets du culte, et de me préparer à la fonction d'enfant de chœur.

J'allais donc à l'église deux fois par semaine. Juste avant la messe, j'enfilais mon surplis, je prenais une grande croix de bois, et je me plaçais juste au haut des marches sur le parvis de l'église. La paroisse n'était pas riche, je m'en rendais bien compte : mon surplis, au lieu d'être blanc et brodé de dentelles, n'était fait que d'un tissu bleu clair, en coton ; la croix, que je tenais dressée pour appeler les fidèles était grise et commençait à se démantibuler ; enfin l'église elle-même était entourée d'une végétation folle qui s'élançait à l'assaut de ses vieux murs, retenus par des pansements de béton. À la fin de la messe, je rendais le surplis (toujours très propre, ainsi que je devais l'être) et

la croix, et je retournais à la ferme pour balayer la pièce, nourrir le bétail, et préparer le repas.

Chaque fois que j'avais terminé quelque occupation, Garbos m'appelait pour essayer sur moi de nouvelles méthodes de flagellation ou de torture. Par exemple, il arrachait un bouquet de houx, ou une branche chargée d'épines à un jeune sapin, et il s'en servait pour me fouetter le ventre, les fesses. D'autres fois, il prenait une fourchette et me piquait le ventre. Ou c'était une cuillère que, après m'avoir arraché mon pantalon, il me plantait entre les fesses. Il la faisait alors tourner, et me tirait douloureusement les muscles.

Il s'amusa un jour à me tirer la peau de la glande pour la découvrir, et à verser du vinaigre dessus. Pendant une semaine, quand j'allais pisser dans les buissons, je ne pouvais m'empêcher de gémir. Il m'enfourna un certain soir de la moutarde dans le nez jusqu'à ce que j'éternue comme un damné. Une autre fois il me fit avaler un litre d'huile rance, dont je gardai le mauvais goût toute la journée suivante.

La nuit, j'avais si peur de Judas que je ne pouvais dormir. Le moindre bruit, le moindre craquement de planche me faisait sursauter. Je scrutais l'obscurité, et me recroquevillais dans mon coin, tandis que Garbos ronflait de l'autre côté de la pièce. Lorsqu'enfin je somnais dans le sommeil, c'était pour rêver de chiens hurlant dans la campagne. Répondant à leur appel, Judas rampait jusqu'à mon lit, me sautait dessus, et m'écharpait. Le contact de sa salive faisait éclore sur ma peau d'horribles chancres, qu'un rebouteux brûlait au fer rouge.

Je m'éveillais en criant, et Garbos bondissait de son lit, persuadé que des voleurs étaient dans la place. Quand il se rendait compte que j'avais crié pour rien, il me rouait de coups à en perdre le souffle. Je retombais sur ma couche tout endolori, à peine conscient, redoutant de m'endormir et de tomber dans un nouveau cauchemar.

Le jour suivant, hébété, je négligeais mon travail, et je recevais encore des claques. Il me tourmentait sans répit. Il s'amusait à m'enfoncer le manche de son râteau dans les côtes. Il me jetait dans des buissons d'orties et de ronces comme un sac de blé, et riait de me voir gratter mes boutons. Ou il me forçait à retirer mon tricot et à m'allonger par terre ; avec les dents de son râteau, il m'égratignait méchamment le dos, ou, avec le plat de sa bêche, il me donnait de mauvais coups sur la tête, les épaules, le dos, les fesses, les jambes.

À la cabane, il lui arrivait de m'arracher mes bottes, de m'allonger par terre, et de m'attacher un pied à une chaise. Avec une petite touffe d'épines de sapin vertes, il me chatouillait distraitement les orteils en buvant sa vodka, tandis que je me convulsais par terre. Ou bien, il me repliait en enfonçant mes genoux dans ma poitrine, il me faisait faire le grand écart, il me tordait les bras, enfin il forçait toutes mes articulations jusqu'à ce qu'elles produisissent des craquements inquiétants.

Pendant ce temps-là, je continuais à apprendre le catéchisme et je servais la messe. Mais les fidèles ne me regardaient pas toujours d'un

très bon œil. Ils disaient que j'étais un sale Allemand, un vagabond de surcroît, et fort probablement un vampire. Ils reprochaient souvent au curé de m'avoir récupéré. Ils disaient :

« En tout cas, chez Garbos, il est en de bonnes mains ! »

Et ils ricanaient méchamment. Quand ils entraient à l'église, le dimanche, ils incitaient leurs gosses à me cracher sur les pieds, et disaient que je n'avais pas le droit de porter ni mon surplis, ni la croix. Enfin ils m'auraient depuis longtemps écharpé sans la protection du prêtre.

Garbos pendant ce temps inventait de nouveaux supplices : me saisissant le cou à deux mains, il m'enfonçait les ongles de ses pouces dans le menton. Ou, avec une lime à ongles, il me grattait le bout des dents ; cela me faisait une impression horrible, me vrillait toute la mâchoire, et m'aurait fait grincer des dents si Garbos ne les avait tenues écartées avec un morceau de bois.

Une fois, il m'arracha mon pantalon, et il me poussa en arrière sur ma couche. Avec une pince, il me saisit la peau entre les jambes, sous la glande, et me la tordit. Je poussai un affreux hurlement, et fit un bond sur le sol.

Cependant, vers la mi-mars de 1942, le curé tomba malade, et en mourut. Le nouveau dit qu'il n'avait plus besoin de mes services, poussé à la fois par l'opinion de sa paroisse et par le danger que présentaient les Allemands. Je fis à regret mes adieux à l'église, car elle me donnait un prétexte pour m'échapper des griffes de Garbos.

Il m'attendait d'ailleurs, et fut heureux de savoir que « je n'irai plus perdre mon temps là-bas. » Il me traîna dans la grange à l'arrière de la maison. Il avait planté dans une poutre du plafond deux énormes clous, auxquels étaient fixées deux courroies de cuir. Il grimpa sur un escabeau, me souleva à bout de bras, et m'ordonna de saisir une de ces poignées de cuir dans chaque main. Il me laissa suspendu ainsi dans le vide, et il alla chercher Judas, qu'il enferma avec moi.

Dès qu'il me vit accroché au plafond, Judas bondit et essaya de m'attraper les pieds. Je relevai les jambes de justesse. Il prit un nouvel élan, sauta de nouveau, et me manqua encore. Après quelques tentatives, il se coucha et attendit.

Je devais le surveiller constamment. Quand je laissais pendre mes jambes, mes pieds n'étaient guère qu'à deux mètres du sol, et Judas aurait pu les atteindre. Sans doute Garbos espérait-il que je lâcherais prise et que Judas m'égorgerait. Ainsi il serait débarrassé de moi sans avoir à craindre les foudres de Dieu, ni de passer sa vie éternelle en enfer.

Je commençais d'avoir des crampes dans les mains et les épaules ; j'ouvrais et refermais mes doigts, les uns après les autres. La douleur traçait à présent dans mon corps deux sillons opposés : l'un allait des mains aux épaules et au cou, l'autre des pieds à la taille. C'étaient deux souffrances différentes, convergeant au centre de mon estomac et

de ma colonne vertébrale. Celle qui partait des doigts était plus supportable : je pouvais me soulager en déplaçant mon poids d'une main à l'autre, et en laissant le sang circuler un instant dans un membre. Celle qui partait des pieds ne me laissait aucun répit, et une fois qu'elle eut gagné le ventre, elle n'en bougea plus, ne faisant que croître et s'intensifier.

C'était une douleur étrange, monotone et pénétrante, et qui était pourtant intolérable. Si Judas n'avait pas été en dessous, je n'aurais pas résisté le dixième du temps que j'ai tenu.

Tard dans l'après-midi, Garbos entra dans la grange. Il constata avec fureur que j'étais encore en vie, chassa le chien à coups de pied, et me décrocha avec rage. Il remarqua néanmoins avec un ricanement de satisfaction, ou de consolation, que mon corps était trempé de sueur. Mon tricot et mon pantalon me collaient à la peau, tandis que ma transpiration s'était condensée dans mes bottes. De toute la soirée, je ne pus ni marcher, ni bouger les bras.

Garbos avait dû réellement décider de me supprimer, car il me pendait maintenant tous jours, quelquefois le matin, quelquefois le soir. S'il n'avait pas eu besoin de Judas pour garder la ferme, il m'aurait aussi pendu la nuit.

Le supplice se déroulait toujours de la même façon : tant que j'avais quelques forces, le chien s'étirait sur le sol, se reposait. Quand la douleur me tordait les bras et les jambes, il devenait attentif, comme s'il sentait la faiblesse me gagner. Je ruisselais de sueur, je geignais. Dès que j'allongeais les jambes, il bondissait.

Pour finir, je m'étais habitué à la pendaison, et Garbos avait dû s'en rendre compte. De surcroît, il se saoulait de plus en plus, et ne faisant plus rien par lui-même, il avait davantage besoin de moi. Ce fut pour ces raisons, je suppose, qu'il finit par renoncer à me faire égorger par Judas. Abruti par l'alcool, il ne me martyrisait plus autant qu'avant.

J'avais maintenant treize ans. Arriva le début août, et j'appris qu'une grande fête religieuse se préparait au village, où tout le monde se cousait et s'achetait des habits neufs. Même Garbos s'était offert une nouvelle veste ; bien entendu, il ne m'avait rien donné.

Le jour de la fête, Garbos s'y rendit de bonne heure. Je demeurai à la ferme, endolori et meurtri par la dernière raclée reçue. Soudain je décidai d'aller également à l'église. En faisant attention, Garbos ne pourrait pas me voir, et je profiterais de la fête, tout embaumée et en-guirlandée de fleurs.

J'allai donc à l'église, où je me faufilai discrètement. Mais la servante du curé m'aperçut. Elle m'apprit que l'un des enfants de chœur était malade, et que je devais immédiatement prendre sa place. Toujours sans me faire remarquer, j'atteignis la sacristie. Le prêtre, irrité par le retard, était prêt pour la messe ainsi que les autres servants. J'enfilai en tremblant le surplis d'enfant de chœur. Les autres me don-

naient des coups de pieds, me pinçaient le cou et les bras. Excédé par ma lenteur, le prêtre me bouscula si fort que je tombai sur un banc, et me fis un bleu au bras. Enfin je gagnai le parvis en me glissant le long des murs, caché par l'épaisse végétation.

À peine étais-je en place, la croix dressée, que des paysans me remarquèrent. Aussitôt ils se mirent à crier :

« Mais c'est le vagabond, l'Allemand, le Bohémien ! »

Et aux cris de : « Mort au vampire ! », ils me poussèrent au bas des marches. Des mains rudes me saisirent et m'arrachèrent mon surplis. On me tirait, on me poursuivait avec une joie féroce. Je voulus les implorer, mais personne ne m'écouta.

Les paysans m'emmenèrent vers une large fosse à purin qui avait été creusée quelques années plus tôt pour les latrines publiques. Les paysans, qui d'habitude soulageaient leurs besoins naturels dans les champs, n'utilisaient ces édicules que les jours de messe. Aussi la fosse était pleine à ras bord, et le vent charriait son odeur nauséabonde jusque dans l'église.

Quand je compris ce qui allait m'arriver, je poussai un hurlement de frayeur et me débattis de toutes mes forces. Mais en vain. Les paysans, riant de mon désespoir, abattaient leurs lourdes mains sur mes bras, mes jambes, comme autant d'étaux. En arrivant au bord de la fosse, je tentai un ultime effort, mais les fermiers me retenaient sans peine. Des profondeurs montaient des vapeurs fétides. À sa surface grouillaient des myriades de petites chenilles blanches, de la grosseur de l'ongle du petit orteil, et des nuées de mouches vertes et bleues tournoyaient au-dessus en bourdonnant. La nausée me soulevait le cœur.

Les paysans me saisirent par les pieds et les mains, me balancèrent un instant tandis que je hurlais comme un damné, et me lancèrent en plein milieu de cette mare immonde où je m'engloutis. Je fermai les yeux, je suffoquais. Instinctivement, j'essayai de remonter à la surface en battant des bras et des jambes. Ma tête émergea, et je respirai de nouveau, assailli par les mouches. Mais j'étais aspiré vers le fond, je m'enfonçai de nouveau et ne ressurgit qu'à grand-peine, mais cette fois près du bord.

Je m'agrippai à une touffe de fougères. Je luttai contre la succion de la poche visqueuse, et me hissai sur la margelle, à demi aveuglé par les excréments. Je rampai jusque derrière un mur, où je fus pris de vomissements qui me secouèrent si violemment que je retombai sans force dans l'herbe. Les paysans n'étaient plus là, ils écoutaient la messe. Mais s'ils me retrouvaient, ils auraient soin de me rejeter dans la fosse, et cette fois de m'y maintenir avec un bâton de telle sorte que je m'y noie. Il fallait fuir.

Péniblement, je trouvai la force de courir vers la forêt. Le soleil séchait petit à petit la couche d'immondices qui dégouлинаient de tout mon corps, et un nuage de grosses mouches m'assiégeait sans pitié.

## *L'Oiseau migrateur*

Dès que je me sentis à l'abri des grands arbres, je me roulai dans la mousse humide et fraîche. Je vomis de nouveau. J'arrachai des feuilles pour finir de me nettoyer, je frottai mes cheveux de de sable, puis me laissai tomber, pantelant, prêt à vomir encore une fois.

## CHAPITRE 12

### Makar

Quand les jeunes bergers qui me guettaient dans les bois m'attrapèrent enfin, je m'attendais au pire. Mais ils se contentèrent de me lier les mains et de me conduire devant le chef de leur village. Celui-ci s'assura que je ne portais aucun germe visible de maladie, que je savais faire le signe de croix, puis il me plaça chez un fermier dénommé Makar.

Makar vivait avec son fils et sa fille dans une ferme isolée ; sa femme était morte depuis longtemps. Le bruit courait qu'il évitait les gens parce qu'il entretenait des relations coupables tant avec la fille qu'avec le garçon dont il se prétendait le père. Anton, son fils, avait seize ans et une belle tignasse brune, toute bouclée. Sa sœur, Ewka, avait deux ans de plus que lui. Elle était grande, brune et mince ; ses seins ressemblaient à de jeunes poires ; ses hanches étroites lui permettaient de se glisser à travers les barrières. Elle n'allait jamais au village, même lorsque Makar et Anton faisaient leur tournée pour vendre leurs lapins.

Makar était expert en la matière. Il possédait dans la cour toute une série de clapiers, et même deux ou trois qu'il avait fait construire en dur pour les femelles qui venaient d'accoucher. Quand il rentrait d'une tournée fructueuse, il se soûlait, et il finissait la soirée en emmenant son fils dans la cahute des chèvres. Ewka insinuait qu'ils y prenaient du bon temps.

Ce fut donc dans cette famille que j'échouai. Le jour de mon arrivée, Ewka me considéra curieusement. Elle me déshabilla et me mit un baquet plein d'eau au soleil pour que je me lavasse. Elle mit mes habits souillés à tremper, puis revint près de moi avec une éponge. Elle commença de frotter les immondices qui me restaient encore sur la peau, et je la surpris à marmonner :

« Mais c'est qu'il a la peau douce comme celle d'une fille, ce gosse-là... »

Dans la maison, je n'avais aucune tâche particulière et je les avais toutes. Chaque fois que quelqu'un avait besoin d'aide, on m'appelait. Quand Makar était en tournée avec son fils, Ewka faisait la cuisine et

me gardait volontiers près d'elle. Je l'aidais à éplucher les légumes, je lui apportais de l'eau, j'entretenais le feu.

Parfois elle me faisait asseoir à ses pieds et me demandait de lui embrasser les jambes. Je les prenais entre mes mains, et je les embrassais doucement, en commençant par les chevilles, puis en remontant vers le creux des genoux et vers ses longues cuisses blanches. Je relevais peu à peu sa jupe. Elle m'encourageait de petites tapes dans le dos, et ma bouche progressait toujours, embrassant et mordillant sa chair douce. Quand j'atteignais le nid tiède et moussu de son ventre, Ewka était prise de frémissements incontrôlables. Elle m'enfonçait les doigts dans les cheveux, elle me pinçait la nuque, m'agaçait les oreilles. Sa respiration devenait plus rapide. Elle pressait mon visage contre son ventre, et, après un moment d'extase, elle retombait en arrière, épuisée.

Cela ne me déplaisait pas, mais j'aimais bien aussi ce qui se passait d'autres fois. Assise sur le banc, Ewka, me serrant entre ses jambes ouvertes, me caressait partout et m'embrassait le visage. Ses cheveux noirs comme des filets d'encre de Chine coulaient sur moi. Je contemplais ses grands yeux sombres et voyais ses joues, son cou, puis ses épaules s'empourprer. À mon tour, mes mains et ma bouche parcouraient son corps. Ewka frémissait de nouveau, ses lèvres s'entr'ouvraient et ses mains m'étreignaient fébrilement.

Quand nous entendions Makar et Anton rentrer, Ewka se précipitait à la cuisine en rabattant sa jupe et en lissant ses cheveux. Moi, je me hâtais d'aller nourrir les lapins.

Plus tard, quand Makar et son fils dormaient, j'allais la rejoindre dans sa chambre où elle m'attendait, étendue nue sur son lit. Je me déshabillais prestement, et je la rejoignais. Nous nous enlacions, Ewka se pressait contre moi, me demandait de l'embrasser pourtant, ici et puis là. J'obéissais à tous ses désirs, essayant toutes sortes de caresses, même si elles me paraissaient douloureuses ou absurdes. Bientôt les mouvements voluptueux d'Ewka se changeaient en spasmes, et je la sentais frissonner contre moi. Puis elle me grimpait dessus, et elle me serrait de toutes ses forces entre ses jambes, en m'enfonçant ses ongles dans le dos et les épaules.

Nous passions ainsi la plupart de nos nuits, nous assoupissant parfois, et nous éveillant sans cesse pour chercher de nouvelles et brûlantes émotions. Son corps tout entier semblait gouverné par de mystérieuses tensions intérieures. Il se tendait comme une peau de lapin séchant au soleil, puis se relâchait soudain.

Quelquefois, dans la journée, quand Anton était avec ses chèvres et Makar loin de la ferme, Ewka me faisait discrètement un petit signe. Nous sautions par-dessus la barrière et disparaissions dans la forêt. Ewka me prenait par la main, choisissait un coin tranquille tapissé de mousse et de bruyère. Elle arrachait sa robe, nous nous mettions à genoux, et, avec impatience, elle m'enlevait mon tricot, mes bottes, mon

pantalon. Je me laissais tomber sur elle, attentif à satisfaire tous ses caprices, tandis que les fougères se balançaient au-dessus de nos têtes.

Ewka s'endormait pendant quelques instants. Je me sentais heureux et protégé. Elle s'agitait dans son sommeil, sa main cherchait mon corps. Instinctivement, je me rapprochais d'elle, et retrouvais mon chemin entre ses jambes.

Ewka essayait de faire de moi un homme. Au cours de mes visites nocturnes, elle caressait ce qu'elle appelait ma *verge*, la chatouillait avec un brin de paille, la léchait à petits coups de langue. Je découvrais avec surprise des sensations que je n'avais jamais connues, et il se passait en moi des phénomènes que je ne pouvais pas contrôler. C'était encore spasmodique et imprévisible, quelquefois rapide, quelquefois plus lent, mais je savais que, de ma vie entière, je ne pourrais plus m'en passer.

Lorsqu'Ewka s'endormait près de moi et qu'elle murmurait dans ses rêves, je réfléchissais à tout cela, en écoutant Makar ronfler dans la pièce à côté. J'aurais fait n'importe quoi pour Ewka. Elle m'avait fait oublier mon destin de vagabond voué au bûcher. Puis je m'endormais à mon tour.

Le lendemain, avant l'aube, je sortais subrepticement de sa chambre, et allais porter aux lapins du foin frais. Makar inspectait les clapiers lui-même plusieurs fois par jour. Parmi les bêtes, il avait sa préférée : une énorme lapine beige aux yeux brun sombre. Makar l'emmenait souvent dans sa chambre où il la gardait la nuit. Lorsqu'il la rapportait au clapier, elle paraissait fort mal en point, et perdait du sang.

Les mois s'écoulèrent, heureux, pleins de mes rencontres avec Ewka. Un matin de décembre, alors que je venais de quitter son lit et que j'apportais du foin aux lièvres, je ne vis pas la lapine brune. J'en conclus que Makar l'avait prise avec lui la veille au soir, et laissai le clapier ouvert.

Quelques heures plus tard, dans la matinée, Makar m'appela. Il me demanda ce que j'avais fait de la lapine... Cinq minutes plus tard, j'avais compris que la bête était bien dans son clapier quand j'étais passé donner du foin, mais qu'elle s'était cachée au fond. Quand j'avais laissé ouvert le grillage, elle en avait profité pour s'enfuir. Il se tourna vers moi, tremblant de rage et de dépit. Avant que j'aie pu faire un geste, d'un coup de botte dans le bas-ventre, il m'envoya bouler contre la palissade. Je poussai un hurlement tandis que tout vacillait, tout s'obscurcissait devant mes yeux.

Sur l'ordre de son père, Anton m'installa dans un clapier désaffecté. J'y restai allongé, sans bouger. Une fois par jour, Ewka m'apportait quelque nourriture. Quand elle voyait dans quel état j'étais, elle me quittait sans un mot.

Ewka me manquait, ses caresses, sa chaleur, son sourire. Je m'efforçais de guérir rapidement, mais la volonté n'y suffisait pas. Chaque

fois que j'essayais de me lever, un spasme douloureux me tordait le ventre et me paralysait. Pour uriner, il me fallait ramper hors de mon clapier au pris de mille souffrances. Souvent j'y renonçais et souillais ma pailleasse.

À la longue, Makar lui-même se décida à venir me voir. Il m'avertit que si je n'étais pas au travail d'ici deux jours, il me reconduirait chez le chef du village. On devait livrer sous peu un contingent de vivres aux Allemands, et on profiterait sûrement de l'occasion pour me remettre aux mains de la police militaire. Je m'exerçais à marcher, mais mes jambes obéissaient mal, et je me fatiguais vite.

Une nuit, j'entendis des bruits insolites. Je vis Anton qui conduisait le bouc vers la chambre de son père où brûlait une petite lampe à pétrole. Ewka, enveloppée dans une couverture, y entra aussi. Intrigué par cette étrange visite nocturne, je me levai péniblement, et me glissai sans bruit jusqu'à la fenêtre éclairée.

Makar avait un bouquet de branches de bruyère dans une main, et il était en train d'exciter le bouc en lui caressant le bas-ventre. Puis il obligea l'animal à se dresser sur ses pattes de derrière en prenant appui sur une étagère. Ewka se débarrassa de sa couverture, et je vis avec horreur qu'elle était nue. Elle se glissa sous le bouc et l'étreignit comme elle l'eût fait avec un homme. Après un moment, Makar l'écarta, et se reprit à exciter l'animal. Puis il laissa de nouveau sa fille s'accoupler furieusement avec le bouc, pivotant autour de lui, le serrant contre elle, s'empalant sur lui. Quelque chose se brisa en moi. Des larmes coulèrent lentement le long de mes joues.

Je regardai de nouveau : Ewka avait délaissé le bouc, elle poursuivait ses ébats avec son frère. Entièrement nus, ils roulèrent l'un sur l'autre, puis ils s'étreignirent, de la façon même dont Ewka m'avait appris à l'étreindre. Makar, qui s'était déshabillé lui aussi, les couvait du regard. Puis, à son tour, il se pencha sur sa fille, et il entra dans le jeu. Je m'attardai quelques instants. Les images que je dérobaïs là tombaient sur mon cœur glacé, goutte à goutte.

Puis, dépité, déçu, malheureux, je partis clopin-clopant à travers la bise glacée de cette nuit de décembre.

À cette époque de l'année, il n'était pas difficile de s'échapper d'un village, ni de tromper les patrouilles allemandes. Civils et militaires se terraient dans leurs abris, pour se protéger du vent glacial qui soufflait dans la forêt. Moi-même, j'étais frigorifié, n'ayant pas pris la précaution de m'enrouler de chiffons.

Mes pieds étaient très douloureux, et il me fallait m'arrêter régulièrement pour les soulager. Je m'asseyais sur le sol durci par le gel, je retirais mes bottes, aux semelles desquelles une épaisse couche de terre gelée était accrochée, et je m'efforçais de faire circuler le sang dans mes orteils engourdis. Je remuais mes jambes raidies, je me frictionnais les joues, le nez, les oreilles, les doigts.

Enfin, quand le jour se fut levé, je découvris un village, mais en même temps une bande de garçons qui arrivaient vers moi sur le chemin. J'essayai de les éviter, piquant à travers bois, mais il était trop tard, ils m'avaient vu. Ils m'encerclèrent. Ils étaient plus de dix. Je ne bougeai pas. L'un d'eux s'écria :

« C'est un vagabond, un sale vagabond ! »

Ils se jetèrent sur moi et me tordirent les bras derrière le dos. Ils étaient surexcités, ils me frappèrent au ventre et au visage. Puis ils me poussèrent par terre. L'un d'eux attrapa les jambes de mon pantalon, et d'un coup sec le fit descendre. Je voyais bien où il voulait en venir. J'avais déjà vu, alors que je gardais les vaches du fermier, une bande de bergers violer un garçon du village voisin qui s'était égaré sur leur territoire.

Je les laissai baisser mon pantalon, simulant un épuisement total. Voyant que je ne résistais pas, ils s'enhardirent. Deux d'entre eux s'accroupirent devant moi, et me frappèrent le ventre de leurs gants gelés. Je repliai légèrement une jambe, tendis les muscles, puis la détendis brusquement contre la tête du premier qui se pencha sur moi. Il y eut un craquement, et la calotte de glace s'émietta en tombant de ma semelle. Le garçon roula par terre, le visage en sang. Un autre essaya de m'attraper les jambes. De l'autre pied, je l'atteignis à la pointe du menton. Il s'effondra, à demi assommé. Leurs camarades prirent peur, et la plupart s'enfuirent vers le village, emmenant les blessés.

Il en restait quatre devant moi. Ils se jetèrent sur moi et me clouèrent au sol. Je me débattais, je résistais désespérément, mais ils me relevèrent et m'entraînèrent malgré tout vers une mare. La surface en était solidement gelée, mais un pêcheur y avait creusé un trou pour y glisser sa ligne. Ils prirent le temps de l'agrandir, puis, rassemblant leurs forces, ils me poussèrent dedans.

L'eau glacée se referma sur moi. Je bloquai ma poitrine et gardai ma respiration. Pour donner le change, je glissai sous la surface de la glace qui me râpait la tête, les épaules, le dos. Puis je nageais de nouveau vers le trou. Déjà mes poumons éclataient, j'étais prêt à avaler la mare entière. Dans un suprême effort, je m'accrochai au bord, ma tête jaillit hors de l'eau. Je repris péniblement ma respiration en restant juste à la surface, car les garçons ne devaient pas être encore très loin. Mais le silence me rassura. Mes adversaires, sûrs de leur coup, étaient repartis.

Je rampai hors du trou et, presque instantanément, mes habits gelèrent, craquant à chaque mouvement. Après avoir remonté mon pantalon et vidé mes bottes de leur eau, j'entrepris de sautiller sur place, de me donner du mouvement. La chaleur revenait un instant, mais me quittait aussitôt. J'essayai de gagner le village, mais chaque pas était un supplice atroce ; je grelottais, je flageolais. Mes dernières forces s'en allaient de moi comme la bière d'un tonneau percé. Soudain mes jambes me trahirent, je trébuchai, et tombai sur l'humus gelé du sol.

*L'Oiseau migrateur*

Épuisé, je relevai la tête, ouvris la bouche, puis tombai dans un trou noir sans fin.

## CHAPITRE 13

### Labina

Je restai plusieurs jours, étendu dans une tiédeur agréable, le front moite, les membres faibles. De temps en temps, une ombre se penchait sur moi et me versait des breuvages brûlants dans la gorge.

Enfin, je finis par reprendre complètement conscience, et m'éveillai dans un lit bas, recouvert de couvertures. La pièce était petite, mais propre ; il y avait deux lits, un grand, et un petit où j'étais. Une femme était assise, épluchant des légumes. Elle était nu-pieds, vêtue d'une étroite jupe de lin brut, et d'un corsage en peau de lapin échan-cré jusqu'à la taille ; elle semblait indifférente au froid. Dès qu'elle me vit éveillé, elle vint s'asseoir au bord du lit, qui gémit. Elle me souleva le menton et m'observa avec attention. Elle avait des yeux très noirs. Elle me souriait avec bonté.

Elle m'apporta un grand bol de soupe fumante, et palpa soigneusement mes oreilles, mes mains et mes doigts de pied. Elle m'apprit qu'elle s'appelait Labina, et m'expliqua qu'elle avait croisé la bande de garçons alors qu'ils se vantaient de leur exploit. Elle était allée à la mare et m'avait recueilli.

Elle me posa de nombreuses questions à mon sujet. Je me sentais heureux et en sécurité auprès d'elle, je lui répondais sans détour. Je l'aimais beaucoup. Durant toute la guerre, ce fut chez Labina que je restai le plus longtemps : près de vingt mois.

Pendant la journée, elle travaillait comme domestique chez de riches fermiers, et quand elle n'avait pu trouver d'emploi pour moi, elle me laissait dans sa cabane pour le ménage. C'était une brave femme, et elle était très gentille avec moi. Elle m'avait acheté de nouveaux habits, un tricot, un short, des chaussures, et des sous-vêtements pour remplacer les usagés. La nuit, je dormais sur un le petit lit ; je ne me rappelais pas depuis combien de temps cela ne m'était plus arrivé.

Je passais de longues soirées avec Labina qui me racontait toutes sortes d'histoires de la forêt, ou m'apprenait le travail d'un valet. Elle voulait me faire travailler prochainement comme garçon de ferme.

Elle ne me punissait que dans les cas graves. Ces fois-là, elle m'obligeait à baisser mes culottes, à m'allonger sur mon lit, et elle me fesait avec des baguettes de noisetier. Mais ça n'allait jamais plus loin.

Un jour où je nettoyait la maison, alors que Labina était partie chez les fermiers (c'était un mois après mon arrivée au village), je vis arriver une bande de gamins. Me prenant par surprise, ils se saisirent de moi et me ligotèrent avec des ceintures. Je reconnus quelques-uns de ceux contre qui je m'étais défendu dans la forêt.

Les poignets et les chevilles garrottés, ils me poussèrent sur le lit de Labina. L'un d'eux s'approcha de moi et me donna du revers de son gant plein de cristaux de glace un mauvais coup au visage. En voyant son nez tordu, je reconnus celui qui avait rencontré ma botte. Il m'arracha mes habits pour me découvrir le ventre, et avec une pointe de bois affûté, il me griffa vilainement la peau.

Il se mit à cracher sur moi et tous suivirent son exemple. Des gla-viots jaunâtres ou mousseux me tombaient dessus et coulaient le long de mon visage, de mon cou, de mes vêtements. Je n'osais plus bouger, écoeuré, sentant ces grasses gouttes visqueuses descendre le long de ma peau.

Puis celui au nez tordu, avec une cravache de cheval, se mit à me cingler les jambes. Je poussai des cris et roulai sur le lit. Les autres me sautèrent aussitôt dessus pour me maintenir. Je poussais des cris suraigus, appelant à l'aide, tandis qu'ils me pinçaient les bras et me fouettaient les jambes. Soudain l'un d'eux dégrafa sa ceinture et me l'enroula autour du cou. Lentement il se mit à serrer.

Soudain, ils s'arrêtèrent tous de bouger et écoutèrent : je reconnus la voix de Labina qui criait au loin. Aussitôt, me délaissant, ils décampèrent.

Quelques instants plus tard, elle était là. Elle avait vu au loin la meute de garçons devant sa cabane, et elle avait craint qu'ils ne fussent en train de la voler. Grâce à elle, je venais pour la deuxième fois d'échapper à la mort.

Labina avait l'habitude, le soir, de recevoir des amis. Ces jours-là, elle m'installait avec deux couvertures dans un appentis, et elle s'enfermait avec l'homme dans la chambre pour que je ne puisse pas les voir. Mais j'avais repéré dans le volet une fente d'où je pouvais examiner les trois quarts de la pièce.

Cela commençait par un concours de boissons. Ils buvaient chacun à leur tour de la vodka dans le même gobelet. Lorsqu'elle chancelait et tombait sur l'épaule de son compagnon, il posait sa grosse main rugueuse sur ses cuisses et les caressait par-dessous la jupe. D'abord Labina se laissait faire, puis elle se débattait un peu. L'homme glissait son autre main sous son corsage, et lui pinçait les seins si fort qu'il lui arrachait des cris. Parfois il s'agenouillait devant elle et, à travers la jupe, lui mordait fougueusement le sexe, tout en lui pétrissant les

fesses à deux mains. Il la frappait à l'intérieur des cuisses, elle se penchait vers lui en gémissant.

Ils soufflaient la chandelle, et dans une demi-obscurité se déshabillaient, riant et jurant tour à tour, trébuchant sur les bouteilles vides qui roulaient à travers la pièce. Ils s'écroulaient tous deux sur le lit et, agités de soubresauts, ils luttèrent et haletaient, invoquant Dieu et le Diable, l'homme hurlant comme un chien, la femme grognant comme un porc. Le lit tanguait agité par les corps des amants, en proie à leurs ébats convulsifs. Mes yeux commençaient alors à s'habituer à l'obscurité. Je voyais la grande carcasse de l'homme chevaucher la femme frissonnante, qui enlaçait ses jambes autour de ses fesses charnues. Le paysan grognait et soupirait lourdement, pétrissant la chair de la femme ; puis il se redressait à demi et, du revers de la main, lui giflait les seins. Il retombait à plat ventre sur elle et la clouait sur le lit. Labina poussait des cris incohérents et lui martelait le dos à coups de poing...

Une fois, le fermier qui avait été invité ayant buté sur une chaise, avait cogné si fort contre le volet que celui-ci s'était ouvert. Projeté en arrière, je tombai les quatre fers en l'air. L'homme furieux me releva par le col de mon tricot en criant que j'étais en train de l'espionner. Rajoutant des remarques obscènes, il me baissa d'un coup mes culottes. Saisissant ma glande à pleine main, il la serra violemment. Je poussai un hurlement de douleur. Il me lâcha, et je m'écroulai d'un coup sur le sol. Du talon de sa botte, il se mit à me taper dessus, me faisant rouler dans la poussière. Enfin Labina intervint, et il retourna dans la chambre non sans m'insulter copieusement. Par vengeance, je me forçai à me relever, et je remis mon œil à la fente. La suite se passa comme les autres fois.

Tout cela me dégoûtait. Quand j'étais libre, je vagabondais dans la forêt, pensant à Ewka. Je me rappelais les moments passés avec elle. Comme je la traitais avec douceur ! Mes gestes n'étaient que caresses. Mes mains, ma langue, ma bouche parcouraient délicatement sa peau, comme de tendres brins d'herbe. Je cherchais sans me lasser tous les endroits sensibles de son corps, qui s'éveillaient sous mes effleurements. Quels soins j'apportais à libérer en elle ces désirs et ces frissons, qu'elle me rendait d'ailleurs ! Je ne souhaitais jamais que son propre plaisir.

Un jour je revis la mare dans laquelle les gamins avaient essayé de me noyer, l'hiver précédent. À cette époque elle était presque à sec, et une large bande de sable fin et gris s'étendait toute plate. Une idée me vint. Je ramassai une brindille et commençai d'écrire.

*Elle me faisait asseoir à ses pieds, et me demandait de lui embrasser les jambes. Je les saisisais, et commençant par ses chevilles, je lui embrassais la peau, remontant doucement vers ses genoux, ses grandes cuisses blanches. Je lui retroussais la jupe, j'avais ma bouche vers son nid d'oiseau. Ewka était alors folle de joie, de bon-*

*heur. Elle me donnait de petites tapes dans le dos, me caressait la tête, me pressait le visage contre son ventre. Je me redressais alors, et c'était mon tour...*

Je fus surpris de voir ma facilité, mon aisance. Mon bâton était en retard sur mes idées, l'écriture devenait illisible, je m'arrêtai enfin, une crampe dans les doigts. Cependant, je ressentais de délicieuses sensations dans le bas du ventre, je frémisais de plaisir comme si j'avais réellement retrouvé Ewka.

Désormais, il me fut impossible de me passer de cette émotion, et à chaque instant de libre je me précipitais à la marre où je retrouvais le texte de la veille. Mais, bien sûr, le troisième jour, les larges traces des bottes d'un fermier avaient irrémédiablement gâché mon œuvre.

Je compris que cette écritoire était trop fragile. Je me mis à collectionner tous les bouts de papier vierge et, jour après jour, grâce à un vieux bout de crayon à mine, je transcrivais mes meilleurs souvenirs d'avec Ewka. Je rappelais aussi d'autres souvenirs, comme ceux avec Ludmilla...

*Elle me saisit à bras-le-corps et m'embrassa dans le cou. Elle me caressait le dos, me palpait les omoplates. Elle laissa glisser ses mains jusqu'à ma poitrine, jusqu'à ma taille, et me pinça les hanches. Elle saisit la ceinture de mon sous-vêtement et le baissa lentement. Nous roulâmes dans les bruyères, je m'allongeai entre ses jambes...*

Ainsi pris-je le goût d'écrire. Je cachais soigneusement ces papiers, mais les relisais rarement. Le plaisir était surtout pour moi de les rédiger. Aussi, un an plus tard, alors que je venais d'avoir quinze ans, je possédais toute une petite littérature disparate, érotique et souvent sadique.

À cette époque-là, Labina attrapa une fièvre d'été. Quelques semaines plus tard, elle en mourut.

Je me demandai ce que je devais faire. D'étranges rumeurs couraient au village. On disait que de nombreux postes allemands avaient été abandonnés, et que leurs soldats avaient reflué vers l'Ouest. Certains précisaient même que l'Armée Rouge était en train de reprendre le dessus, et que la Wehrmacht était enfoncée. Les bruits de canonnades étaient de plus en plus nombreux, les bombardements devenaient intensifs. Bientôt les gamins purent aller déambuler dans les fortins abandonnés.

Un matin, une troupe d'hommes à cheval arriva au village. Ils étaient une bonne centaine, peut-être davantage. Ils chevauchaient avec une merveilleuse aisance, en ordre dispersé. Ils portaient des uniformes allemands, verts avec des boutons dorés, et des bonnets de police enfoncés jusqu'aux yeux. Les paysans les reconnurent aussitôt.

« Les Kalmouks arrivent ! » s'écrièrent-ils, s'empressant de cacher leur femme, leurs enfants, et leurs biens.

Les Kalmouks étaient des déserteurs russes. Les Allemands les envoyaient dans les régions et les villages qu'ils voulaient châtier, leur

permettant de piller, de voler, et de violer selon leurs coutumes ancestrales.

L'officier, un mongol trapu, lança un ordre et le groupe s'arrêta au milieu du village. Ils sautèrent à bas et prirent sous leurs selles, où ils les avaient mis à cuire, des quartiers de viande rouge qu'ils dévorèrent à belles dents. Puis ils burent la vodka de leurs gourdes.

La plupart étaient déjà ivres. Ils entrèrent de force dans les cabanes barricadées, se saisirent des femmes qui n'avaient pu se cacher. Les hommes essayèrent de les défendre, mais ils furent massacrés. De tous côtés s'élevaient des cris et des pleurs. Je courus m'abriter dans la cabane de Labina. Glissant un œil au carreau, je regardai la rue.

Des enfants affolés couraient en tous sens. De temps en temps, un cavalier au galop en accrochait un, et le gamin était déchiqueté par les sabots ferrés. Des Kalmouks traînèrent hors de sa maison une femme à demi nue ; elle se débattait et criait. D'autres, à coups de cravache, rabattaient en riant un groupe de femmes et de filles. Les pères, les maris, et les frères qui imploraient grâce, furent dispersés à coups de sabre. Non loin de là, les soldats avaient jeté une femme par terre. L'un d'eux lui serra la gorge, tandis que les autres lui écartaient les jambes. Ils la violèrent à tour de rôle, sous les clameurs joyeuses de leurs camarades. La femme cessa bientôt de hurler et demeura inerte.

Aussitôt les Kalmouks s'emparèrent d'une autre victime. Ils la déshabillèrent brutalement, et deux d'entre eux, après l'avoir fouettée pour briser sa résistance, se livrèrent sur elle, simultanément, aux plus humiliants outrages. Plus loin, plusieurs ivrognes s'en prenaient à deux jeunes filles de seize ans qu'ils forçaient aux pires dépravations et qu'ils se repassaient les uns aux autres. Dès qu'elles faisaient mine de se rebeller, ils les frappaient aux endroits sensibles. Dans toutes les maisons, on entendait hurler des femmes violées. Une fille, qui était parvenue à s'échapper, sortit en loques de chez elle. Le sang coulait le long de ses cuisses ; elle gémissait comme un chien fouetté.

Les Kalmouks étaient de plus en plus excités. Ils se livraient aux plus étranges concours de viols, à deux ou à trois sur la même fille. Les plus belles, les plus jeunes surtout étaient littéralement écartelées. Au milieu de la rue, certains cavaliers rivalisaient d'audace en violant des filles à dos de cheval.

L'un d'eux avait ôté son uniforme et, monté sur sa bête, il enleva au vol une femme nue que lui amenaient ses complices. Le cheval prit un trot rapide et, au rythme de sa bête, l'homme pénétra sa cavalière. Tous applaudirent à l'exploit. Encouragé par les vivats, un deuxième Kalmouk sauta sur la bête en course, entre son encolure et la femme. Les deux hommes violèrent en même temps leur victime évanouie.

Un Kalmouk assaillit une jument au galop ; d'autres excitèrent un étalon et lui amenèrent, jambes écartées, une femme complètement nue et hurlant de terreur. On s'échangeait les femmes, les rouait de coups, les soumettait à d'incroyables traitements.

Une jeune femme entra brusquement dans la cabane où je me terrais. Me voyant, elle poussa un cri et ressortit aussitôt. Elle fut assaillie l'instant suivant par un Kalmouk. Un jeune soldat trouva dans une maison une fillette de six ans. Sur le seuil, il la souleva à bout de bras pour la montrer à ses camarades. Puis il lui arracha son pantalon de toile. Tout en la maintenant d'une main, il défit lentement son pantalon, et transperça d'un coup l'enfant qui exhala une plainte déchirante. Quand le petit corps retomba inerte, il le jeta dans les buissons.

Il attira alors son frère, plus âgé que la petite. Il lui envoya un coup de pied dans le ventre sous les yeux de sa mère qui rampait dans la poussière en implorant grâce. Il lui arracha son maillot blanc, son pantalon de toile bleue, ses chaussures, et, nu et tremblant, il le jeta par terre. Avec une lanière de cuir dure et fine, il se mit à le fouetter. À chaque coup, une mince trace d'un rouge sanglant marquait la peau fragile. Quand il fut strié de coups, il lui déposa sa semelle sur la gorge, et commença d'appuyer lentement. L'enfant, serré au cou, se démenait en gigotant comme un ver dans la poussière. Quand il ne bougea plus, le soldat se retourna sur sa mère.

Soudain, une autre jeune femme entra dans la cabane de Labina ; sans me voir, elle s'effondra sur le lit opposé. Elle avait été à demi déshabillée et ne portait plus qu'une sorte de sous-vêtement fait d'étoffes croisées et échancrées jusqu'à la taille. Son dos tremblait au rythme rapide de sa respiration, ses cheveux noirs étaient étalés sur le tissu blanc.

Brusquement, un Kalmouk entra lui aussi dans la pièce et poussa un cri de triomphe en voyant sa victime prostrée. Celle-ci, affolée, se redressa, mais il lui sauta dessus, lui arrachant son dernier vêtement. Il ne m'avait pas vu ; craignant le pire, je me glissai sous le couvre-lit et les coussins. Pendant ce temps-là, la fille écrasée par le poids de l'homme se débattait en gémissant sous son étreinte. Il lui pétrissait les épaules, les bras, le cou, lui enfonçant les ongles dans la peau et lui mordant les lèvres. Quand il fut un peu rassasié, quand il se fut lassé de lui labourer les chairs, il se releva et lui enfonça un bâton dans la fente du sexe ; sans doute assouvi, n'avait-il plus les forces nécessaires pour la pénétrer. Elle ahana en se convulsant. Puis, enfin, il lui enfonça les doigts dans le cou ; elle eut un dernier soubresaut.

Il se retourna pour piller la cabane, mais j'étais par trop visible. Il fit voler couvre-lit et coussins et, m'attrapant par un bras, il me remit brutalement sur mes jambes. Il me cracha au visage et, en me bousculant, me ligota les poignets. Il se mit alors à me fouetter avec sa ceinture, frappant ma poitrine, mes cuisses, mes jambes. Je criais, je hurlais sous les coups, me tortillant, me débattant. Quand il cessa enfin, j'étais meurtri, la peau enflammée.

Il me donna un mauvais coup dans le ventre, puis, m'attrapant par les pieds, il me tira vers la cheminée où le feu rougeoyait. Il me ligota les chevilles et m'arracha mes chaussures. Puis, après avoir rajouté un

fagot dans le feu, il posa mes pieds sur la grille. Aussitôt je sentis une vive chaleur à travers mes chaussettes.

À cet instant, une violente canonnade ébranla la rue. Le Kalmouk se redressa brusquement et fila dehors. Sans plus attendre, je retirai mes pieds et roulai sous un lit.

Dehors, c'était la panique ; j'entendais les cris, les interjections des Kalmouks, les hennissements des chevaux. Un obus explosa non loin de là, soufflant tous les carreaux. L'air fit redoubler le feu qui déborda de la cheminée et enflamma une chaise. Toute la pièce s'emplit de fumée. Je compris que je risquais de brûler vivant, et me mis à ramper, à me tortiller sur le sol pour franchir la porte.

J'y parvins, au prix de nombreux efforts, et restai, épuisé, à une dizaine de mètres de la cabane en feu. La canonnade avait cessé. Je gisais dans la rue, déserte de tout être vivant, jonchée de cadavres d'enfants ; un homme décapité était appuyé au mur, baignant dans son sang.

Un peu plus tard, une estafette de soldats apparut au bout de la rue. Ils étaient casqués, mitraillette au poing, mais ils ne portaient pas l'uniforme allemand. Ils ne parlaient pas non plus l'allemand, mais une langue qui ressemblait au patois local. Je devinai que c'était du russe. Ils passèrent à côté de moi sans me jeter un regard.

Incapable de me libérer seul, éreinté, je finis par tomber dans un sommeil agité.

## CHAPITRE 14

### L'Armée Bleue

Je revins à moi. J'étais confortablement allongé sur le dos. Je me redressai sur un coude ; mes membres ankylosés se plaignirent de cet effort. Je me trouvais allongé sur une civière au milieu d'un camp de blessés civils. Quelques infirmiers militaires discutaient à l'autre bout de la prairie.

À un certain moment, je vis arriver le chef du village accompagné de deux sous-officiers. Ils identifiaient les morts et les enfants. Quand ce fut mon tour, le fermier déclara à l'interprète ne pas me connaître. Il dit que j'étais un vagabond.

Peu après, on vint me chercher pour me conduire à l'autre bout du cantonnement, dans une prairie où se trouvaient déjà parqués près de cent garçons de douze à seize ans. Un officier arriva un quart d'heure après, et se mit à parler en russe. Deux interprètes traduisaient aussitôt chaque phrase en polonais et en allemand.

Ainsi j'appris que j'étais sous la domination de l'armée soviétique, et qu'on me faisait la grâce de me laisser en liberté pour autant que j'acceptasse de m'engager dans l'Armée Bleue. Il s'agissait d'un corps de jeunes garçons qui aidait l'armée régulière dans tous ses travaux et obligations pénibles de sous-importance. Il n'était pas question de refuser, bien entendu.

Je fis donc la queue avec les autres vagabonds et les autres réfugiés pour m'inscrire. Quand ce fut mon tour, je dis que mon nom était Piotr, que j'étais polonais, que j'avais quinze ans, et que mes parents étaient morts dans un bombardement. Je pris soin d'imiter l'accent local et de camoufler mes résonnances germaniques.

On me mena alors avec tous les autres vers un convoi de camions, dans lesquels on nous fit monter. Deux suffirent à nous contenir tous, tant nous étions serrés. J'étais coincé au milieu du groupe, sans arrêt pressé, bousculé contre mes voisins. L'un d'eux me pinça la cuisse pour m'écarter. Une odeur suffocante de sueur s'amoncelait sous la bâche. Des courants me poussaient d'un côté et de l'autre, provoqués par d'autres groupes qui essayaient de s'écarter. Un garçon, contre qui j'avais buté, me caressa les hanches ; je lui envoyai un coup de poing.

Il se retourna dédaigneusement, et caressa les reins d'un jeune enfant. Je fus poussé, je ne le vis plus. Quand je l'entraperçus de nouveau, ils s'embrassaient les lèvres et le cou, et se caressaient des endroits précis. Je vis quelques autres qui faisaient de même, incités par l'occasion.

Enfin les camions démarrèrent, bousculant les jeunes amants. Nous voyageâmes toute la nuit, à vive allure, à travers cette forêt qui m'était devenue familière. Au petit matin, après être resté vingt heures debout, nous étions absolument sans forces, dans un état à demi comateux. Les plus jeunes n'avaient pu résister et certains s'étaient laissé tomber. Ils étaient continuellement piétinés, car il n'y avait pas de place pour se coucher. Moi-même avais un pied sur le plancher, et l'autre sur les reins d'un garçon de onze ans. Pour faire circuler le sang dans mes jambes, je portais mon poids une fois sur un pied, une fois sur l'autre, régulièrement.

Le convoi stoppa, des portières claquèrent, des ordres en russe furent lancés. On ouvrit la bâche, on baissa les ridelles, une décompression se fit sentir. Privés de soutien, la plupart s'écroulèrent sur place. Mes jambes me refusant tout service, je ne pus m'empêcher de tomber moi aussi.

Je me réveillai dans un fossé ; il pouvait être midi. Nous étions tous les cent allongés de part et d'autre d'une route, un ballot placé devant nous. Quelques soldats soviétiques nous surveillaient. Un peu plus tard arriva un officier coiffé d'une casquette bleue où brillaient trois galons. Il nous désigna un garçon, et nous déclara qu'il serait notre chef, notre lieutenant. Puis il se retira. Le lieutenant en question, un Polonais de seize ans, nous ordonna de passer l'uniforme qui se trouvait dans notre ballot.

Celui-ci se composait d'une sorte de marinière bleu roi à col blanc, d'un short bleu gansé de blanc, de bas bleus terminés en haut par une bande blanche, et de chaussures de caoutchouc bleues. Certains articles étaient neufs, d'autres complètement usés. L'équipement était complété par un ceinturon, un marteau – à porter à la ceinture –, un court manteau de toile bleue, et une couverture. Une fois habillés, nous nous mîmes au garde-à-vous, le manteau et la couverture pliés à nos pieds.

Le lieutenant, casquette en tête, passa alors devant chacun de nous, se familiarisant avec nos noms, nos visages, et nous distribua nos grades. C'étaient bien sûr les plus âgés et les non-germaines qui les reçurent. Je fus nommé sergent ; je reçus un bonnet bleu et deux galons faits de petits morceaux de fer blanc qu'on accrochait au col et au couvre-chef. On me désigna un garçon de mon âge, brun et plutôt sympathique : il était sergent-major, et mon chef direct.

Enfin nous prîmes nos affaires, et nous nous mîmes en route. Un quart d'heure après, nous arrivions à un petit hameau où deux ou trois maisons avaient été réquisitionnées pour nous. Malheureusement,

elles étaient encore trop petites pour notre groupe, et le groupe de notre sergent-major fut désigné pour coucher dehors. Aussi nous enlevâmes notre marinière, nos chaussures, et nous nous enroulâmes dans la couverture. Ces nuits de septembre n'étaient pas déjà réellement froides, mais couché à demi nu sur le sol, il ne faisait pas chaud.

À partir de ce jour s'établit une routine pénible qui fut ma vie pendant tout l'hiver 44-45. Le matin je me levais, allais chercher de l'eau, et me lavais sommairement. Puis je m'habillais, et, après avoir rectifié ma tenue, je me tenais au repos devant mon ballot, attendant la revue de l'aspirant. Celui-ci était un gros garçon joufflu et sanguin, d'un caractère impossible, et tout gonflé de son autorité. Il ne tardait plus à s'approcher, arborant fièrement ses six galons de clinquant. Il s'amusait aussi à me chatouiller le menton, les paumes des mains, le ventre, alors que pendant ces revues on devait rester d'une immobilité parfaite. Il tenait avec lui une laisse de cuir dont il fouettait ceux qu'il estimait incorrects. Ce travail ne lui déplaisait pas, et les rossées pleuvaient. À moi-même, un jour où mes bas n'étaient pas assez tirés, il tordit le bras jusqu'à en entendre les articulations craquer.

Durant les premiers mois, pendant deux heures chaque matin, un capitaine-instructeur nous apprenait le russe, et tout ce que devait savoir un futur soldat. Ensuite, nous rejoignions le camp de l'armée régulière où nous allions aider les hommes à leurs besognes. Pour eux, nous creusions des tranchées autour du hameau, défrichant d'abord une large bande de terrain de ses ronces, sans le moindre gant pour protéger nos mains. Puis, au rythme cadencé donné par le « une ! deux ! une ! deux !... » de l'aspirant, nous nous mettions à creuser. La sueur inondait notre visage, coulait le long de nos bras, de notre poitrine.

Chacun de nous était affecté à un caporal-chef de l'Armée Rouge et ses quatre hommes que nous devions servir. Pour ma part, j'avais souvent à aller chercher du matériel, des pieux ou des planches de bois qui leur servaient à consolider leurs retranchements. Quand je ne me dépêchais pas, ils me bousculaient ou me pinçaient les fesses.

Enfin la sirène annonçait midi. Nous livrions notre dernier chargement ou nous plantions notre pelle, et, le manteau sur l'épaule, nous allions à la cantine. On nous donnait une gamelle, et on faisait la queue devant les marmites. Quand on avait reçu sa ration de soupe, on était parqué dans un coin. Les resquilleurs étaient punis du fouet, tout simplement. C'était la punition en vigueur pour tout délit. Après le déjeuner, nous avions droit à une demi-heure de repos pendant laquelle nous bavardions ensemble. Les grades de chacun alors ne pesaient alors plus lourd, et ce fut comme ça que je liai connaissance avec mon sergent-major.

Ensuite, nous nous rendions à notre entraînement physique. Un coin de forêt avait été désigné comme terrain d'exercice, et c'était là que nous apprenions le réel métier de soldat. De longues courses dont

les trajets montaient et descendaient les flancs abrupts des collines, traversaient les fourrés denses et les buissons épineux, devaient augmenter notre souffle et notre résistance. Des séances d'approche se déroulaient également dans les sous-bois ; dans le plus complet silence, nous devions encercler le sous-lieutenant qui se tenait en un point fixe, et qui, lorsqu'il entendait le moindre bruit, envoyait deux garçons bastonner le maladroit. Le premier qui surprenait le sous-lieutenant avait double ration, le dernier était bastonné en public.

Avec de gros fusils recueillis dans les stocks allemands, nous apprenions à tirer avec des balles à blanc. À la fin de ces parties, nous n'entendions plus rien, et nous avions l'épaule meurtrie, tant la détonation et le recul étaient violents. Enfin, des combats à mains nues parachevaient ces exercices. Une fois, l'aspirant avait mis en face de moi le plus fort de tout notre groupe. Après m'avoir donné quelques coups de boutoir qui m'avaient à moitié assommé, il m'envoya une manchette à la gorge. Je poussai un râle, et roulai par terre en me tenant la gorge. Je finis ma journée à la clinique.

Après quoi, nous retournions vers nos caporaux respectifs pour reprendre nos tâches. Nous les aidions à faire différents travaux, sciant, clouant, ou râpant des pièces de bois, tordant à grand-peine des barres de fer. Parfois, nous allions faire le nettoyage dans leurs baraquements ; il nous fallait alors entrer dans les dortoirs puants, faire les lits, retourner les matelas, ajuster les couvertures qui empestaient la grosse sueur. Avec des serpillières et à renfort de seaux d'eau, nous lavions le ciment de tous les mégots et autres immondices qui y traînaient.

Enfin, après une journée harassante, avait lieu la revue. Nous remettions nos manteaux, nous ajustions nos calots, nous tirions nos habits, et nous nous mettions en rang. L'aspirant nous repassait en revue, toujours bouffi d'importance. C'était alors le moment des punitions.

Une fois, mon sergent-major fut appelé. Il avait été surpris avec un soldat, mais je ne savais pas la cause du délit, ce qu'ils faisaient. Toujours est-il qu'il dut, devant toute la compagnie, retirer son manteau et sa veste, et se mettre devant une cabane, nez au mur. L'aspirant arriva et, après avoir fait claquer sa laisse quelques fois, il se mit à lui frapper le dos ; il se tordit, il gémit, se cramponnant aux planches de la cloison. Dans l'obscurité qui s'épaississait, la silhouette blanche de son maillot de corps se détachait, frémissante, vibrante, à peine barrée à un rythme régulier par le bras sombre de l'aspirant. Je voyais ses mains claires se convulser contre le mur, comme si elles avaient voulu le traverser. Ses genoux tapaient contre le bois, son ventre se frottait aux échardes qui en dépassaient, ses paumes et ses joues s'y égratignaient. Et le cuir, impitoyable, cinglant, méthodique, lui arrachait la peau du dos à chacun de ses coups de boutoir. Dans le silence du soir où les grillons se taisent, où les oiseaux, frigorifiés par la bise, se terraient, je sentais tous les garçons frissonner, la mèche dépassant du ca-

lot agitée par le vent, sensibles au romantique de la scène. Les yeux rivés sur la silhouette claire, ils écoutaient sans un geste le garçon hurler, solitaire, dans l'obscurité.

Enfin, l'aspirant s'arrêta, et le corps disloqué s'affaissa sur le sol en gémissant plaintivement. Toute la compagnie se dirigea lentement vers la cantine, tandis que le rêve se dissipait sans bruit. Nous eûmes notre ration de soupe.

Avant de dormir, nous devions encore nous soumettre à l'entraînement. Nous enlevions manteaux, calots, marinière, et chaussures, et nous nous couchions à plat ventre sur notre couverture, après avoir baissé nos culottes et remonté notre maillot de corps. Au bout de la rangée, l'aspirant arrivait, et j'entendais les garçons qui commençaient à gémir, à pousser de petits cris. Bientôt c'était le tour de mon voisin – le sergent-major –, et je tremblais en pensant que je n'allais plus tarder à y passer.

Et, tout à coup je recevais un grand coup de râpe dans le dos. L'aspirant, s'accroupissant sur moi, me rougissait durement la peau en actionnant sa barre de fer sur les côtes, entre les omoplates, dans le creux des reins. De sa main épaisse, il me repoussait les cheveux pour me gratter le cou, la nuque. Écartant mes jambes, il glissait son instrument entre les fesses et le faisait coulisser quelques fois. Avec un mauvais sourire, il me retournait alors sur le dos, et me frottait longuement l'entrejambe, et entre la glande et les cuisses. Quand il me laissait enfin en paix, c'était à peine si je pouvais encore toucher mon appendice tant il était douloureux.

Un soir, c'était environ deux semaines après que le sergent-major eut été fouetté, j'entendis un petit sifflet, sur trois notes. Il était minuit, tout le monde dormait. Néanmoins, j'entendis mon voisin remuer. Le sifflet se répéta. Le sergent-major finit par repousser sa couverture, il enfila ses chaussures, et se leva sans bruit. Les yeux mi-clos, je vis, comme le jour où on l'avait puni, la silhouette blanche de son maillot de corps ; celle-ci se déplaçait précautionneusement entre les dormeurs. Finalement, il disparut derrière un bosquet.

J'étais intrigué. Sans prendre le temps de mettre mes chaussures, je me levai à mon tour. J'eus tôt fait de contourner le bosquet, mais je ne vis personne. Un peu dépité, je continuai néanmoins à avancer, mettant à profit les leçons du lieutenant. Enfin j'entendis un léger bruit de voix. Celui-ci me guida. Bientôt je crus percevoir la voix du garçon qui disait :

« Non, non, pas ce soir. Attendons, nous sommes peut-être surveillés ! »

L'homme répondit quelque chose que je ne compris pas. J'avançai encore, je poussai une branche, et je les découvris tous les deux, debout au milieu de jeunes arbres qui les entouraient de près. Ils se tenaient l'un contre l'autre, face à face. L'homme avait posé ses larges mains sur les reins du garçon et le retenait tout près de lui, alors qu'il

se débattait sans conviction. Mais l'autre insista. Il l'attira à lui convulsivement, et tout à coup l'embrassa sur la gorge. À ce moment-là, le garçon qui émettait encore quelques contestations se tut brusquement, ferma les yeux, et se laissa aller.

L'homme s'écarta. Ils se regardèrent en face. Ils se sourirent. Leurs lèvres frémirent, se tendirent. Le garçon se haussa, l'homme se pencha, ils se rejoignirent... Sans desserrer son étreinte, l'homme remonta sa main gauche le long du dos du garçon, le faisant frissonner de plaisir, et lui appuya sur la nuque pour accentuer leur contact. Ils se séparèrent, comme à regret, les yeux rivés l'un à l'autre comme par un fil invisible. L'homme se mit à lui caresser le corps, semblant lui modeler du bout des doigts le visage, le plein des joues, l'ovale du menton, le fin bourrelet des lèvres ; il glissa ses larges mains sur ce corps palpitant et tiède, le long du cou délicat, sur les épaules et la poitrine, moulées dans le tissu blanc, jusqu'à la taille souple. Il glissa ses doigts sous la ceinture du short du garçon, et se mit à lui baisser les culottes.

Je trouvais ces jeux ridicules et avilissants. Cette attirance qu'avaient entre eux deux êtres du même sexe me semblait contre nature. Avec une moue de dégoût, je suivais les douceurs qu'ils se faisaient l'un l'autre. Voulant m'approcher davantage, une branche morte se brisa sous mon poids, avec un bref craquement.

Quand je relevai la tête, un tourbillon de branches fondait sur moi. On me bouscula, me retourna, m'attrapa par le cou. Je reconnus le soldat. Quand celui-ci vit qui j'étais, il appliqua sa main sur ma bouche en guise de bâillon, et me parla à l'oreille. Mes tempes battaient à se rompre tandis que je l'entendais m'expliquer que je n'avais rien à craindre de lui.

Quand je fus calmé, je me relevai, les jambes flageolantes, et il m'emmena là d'où le garçon venait de disparaître. L'homme ne parut pas s'en apercevoir, et continua à me rassurer et à me calmer, tout en me caressant les cheveux. Il y eut un silence qu'il employa à me détailler. J'étais trop ahuri pour réagir. Je sentis sa main me caresser le visage, le cou, je ne fis même pas la relation avec ce que je venais de voir.

Je sentis ses mains glisser le long de mon corps, puis, soudain, je fus happé, quelque chose de mouillé se colla à mes lèvres. Des doigts nerveux me pinçotèrent le dos, les cuisses, les mollets, des mains puissantes me pressèrent les fesses, le ventre, le cou, faisant éclore en moi des émotions toutes semblables à celles qu'Ewka me procurait. Mon maillot de corps fut remonté, chiffonné, le contact de mon corps nu et de ses mains eut lieu, tandis que mon front, mes joues, mes lèvres, ma gorge étaient couverts de ses baisers. Des doigts se glissèrent sous mon short, qui se mit à glisser inexorablement le long de mes cuisses. D'un geste sec, il fit suivre le même chemin à mon caleçon. Je sentis qu'il était en train de déboutonner sa propre braguette.

Une cavalcade, des branches cassées, des cris, des torches qui m'aveuglent, des mains avides qui m'attrapent, qui me soulèvent. Un homme ricana, et dit quelques mots en russe. Une torche se braqua sur mon visage, je clignais des yeux, elle s'abaissa, atteignit un point précis, et les hommes qui me tenaient me remontèrent les culottes. La lampe se dirigea alors vers l'homme, encadré comme moi ; il avait un visage fin, mais assez quelconque. La lumière s'éteignit, on lança un ordre, et les hommes qui me tenaient par les bras m'entraînèrent vers mon cantonnement.

Quand nous y arrivâmes, un des soldats me glissa à l'oreille d'aller me recoucher sans bruit. Ils me lâchèrent. Les jambes flageolantes, je traversai de nouveau le groupe des dormeurs allongés par terre, et je rejoignis ma couverture. Le garçon, à côté de moi, dormait déjà, ou du moins faisait semblant.

J'eus du mal à m'endormir cette nuit-là ; je pensais à ce que j'avais vu et ressenti. Je ne trouvais plus que ces jeux entre deux personnes du même sexe étaient ridicules et avilissants. Je pensais qu'à défaut d'un être du sexe opposé, on pouvait très bien se donner de la joie et du bonheur avec quelqu'un du sien et de son âge. Je comprenais à présent fort bien le sentiment du soldat, attiré par mon camarade, par sa peau lisse, par son visage fin. Mais, à l'opposé, je ne saisisais pas du tout l'attrait que pouvait avoir pour un jeune garçon ce soldat mal rasé, aux mains calleuses, et aux bras poilus. Personnellement, je n'en voyais aucun.

Je finis par m'endormir en rêvant des cheveux bruns, du teint doré, et des membres délicats de mon voisin.

Le lendemain, je me levai comme d'habitude. Rien ne paraissait changé, la vie continuait son train-train. Vers le milieu de la journée, je commençai à espérer que l'affaire n'aurait pas de suites. Mais le soir, pendant la revue, l'aspirant m'appela.

Résigné, je sortis des rangs, et je dus me mettre face au mur. Je déboutonnai mon manteau, je dégrafai mon ceinturon, j'enlevai mon calot et ma marinière. Puis j'attendis sans bouger. Le premier coup me déchira la peau, je me convulsai contre le mur. À partir du troisième, je fus incapable de les compter ; la lanière claquait, régulière, me laissant de longues barres brûlantes ; chaque fois que le cuir brûlait ma peau, j'avais l'impression qu'une myriade de petites aiguilles me pinçaient le dos.

Enfin, effondré par terre, je restai, prostré, frissonnant de douleur et de froid. Quand je sortais un peu de l'état comateux où je me trouvais, je gémissais chaque fois qu'un de mes muscles bougeait. Au bout d'un long moment, deux garçons vinrent me chercher. Ils me soulevèrent sans égard pour mes épaules et, moitié chancelant, moitié porté, je regagnai ma couverture. Sans rien voir autour de moi, je m'écrasai comme une masse ; c'était à peine si je sentis les gars rabattre la couverture sur moi et me jeter mes habits à la figure.

La journée du lendemain fut impitoyable. Les soldats me faisaient travailler comme à l'habitude, et se demandaient ce que j'avais, n'étant pas au courant de l'histoire. Tout en transportant les lourds pieux de bois dont les arêtes vives me labouraient les épaules, j'étais arrivé à un tel point de souffrance que je pouvais analyser la douleur qui me martelait le dos. Plusieurs fois je manquai de m'étaler lourdement, tant mes jambes étaient flageolantes. J'avais l'impression de vivre dans du coton ; un coton humide qui se déchirait chaque fois que je voulais m'y rattraper.

Je travaillai d'ailleurs d'autant plus ce jour-là que les nouvelles étaient mauvaises. La Wehrmacht en déroute qui ne faisait que reculer depuis plusieurs mois, avait réussi dans notre secteur à contre-attaquer de nouveau. On n'était pas inquiet outre mesure, mais on faisait vérifier les retranchements.

Tout alla bien jusqu'à minuit, où nous fûmes réveillés par une violente canonnade toute proche. La sirène se mit à hurler. C'était la première fois que je l'entendais. Tous les garçons, un peu émus, se levèrent, s'habillèrent, et rejoignirent le lieutenant. Dans le camp de l'Armée Rouge, de violentes déflagrations se produisaient. Quelques coups d'armes automatiques répondirent au pilonnage des Allemands. Notre lieutenant hésitait à aller rejoindre les soldats, car dans notre camp nous étions à l'abri. On ne nous craignait pas.

Après avoir rapidement délibéré avec quelques garçons, notre commandant nous entraîna à travers les buissons vers les batteries allemandes. Plutôt inquiets, nous utilisions tout notre savoir quant à la marche silencieuse. Nous contournâmes la petite colline d'où sortaient les lignes des balles. Puis nous commençâmes à l'escalader.

Nous étions à mi-pente quand une rafale de mitraillette crépita au-dessus de nos têtes, des phares s'allumèrent de tous côtés, des voix gutturales nous enjoignirent de nous rendre. Des hommes en casque vert ratissèrent le bosquet. En uniforme bleu roi sur le gris de la nuit, pas un n'y échappa. À mon tour, deux mains rudes s'emparèrent de moi, me fouillèrent rapidement, puis me ligotèrent les poignets avec un lacet en cuir. D'une bourrade, je fus poussé au milieu des autres.

Sur la colline, le tir avait cessé. Dans le camp russe, on n'entendait plus que des ordres en allemand. On nous chargea dans des camions civils réquisitionnés sur lesquels étaient peintes de grandes croix gammées. Ce fut là-dedans que nous passâmes le reste de la nuit, serrés les uns contre les autres, les poignets sciés par nos liens.

Très tôt le matin, il se produisit une forte agitation autour des camions, et à l'aube nous partîmes. Le voyage lent et cahoteux dura toute la journée. Bien sûr, nous ne reçûmes rien à manger. De temps en temps, les camions s'arrêtaient brusquement, et les soldats filaient se cacher dans les buissons. Le ronflement d'une escadrille russe se faisait alors entendre. Ils ne nous bombardaient pas, car les Allemands avaient mis des drapeaux de la croix rouge sur le toit des camions. Des

garçons essayèrent de s'enfuir à l'occasion de ces haltes ; des taillis, ils furent abattus sans pitié.

En fin d'après-midi, nous nous arrê tâmes définitivement. On souleva les bâches, on baissa les ridelles, et, comme du bétail, on nous fit descendre. En file indienne, nous passâmes devant un groupe de sous-officiers qui nous triaient systématiquement : Russes et Polonais d'un côté, Allemands de l'autre. Par un compagnon de voyage, je savais que les premiers étaient parqués dans des vallons dont les hauteurs étaient tenues par quelques soldats qui tiraient à vue dès que l'un d'eux s'approchait trop des limites ; tandis que ceux qui avaient trahi le Reich faisaient fonctionner le camp de concentration. Je décidai de me faire passer une nouvelle fois pour le Polonais Piotr ; même mes camarades russes n'auraient pas pu me dénoncer.

Malheureusement, quand arriva mon tour, personne ne me demanda rien, et on me mit avec les autres Allemands. J'essayai de dire quelque chose, mais un gardien me donna un coup si violent sur l'épaule que j'en perdis l'envie.

Quand tout le monde fut passé, on nous regroupa et on nous mena vers des bâtiments en dur. Dans un petit hall encombré d'objets hétéroclites et sales, un sous-officier mal rasé nous interrogea. Tous ceux qui étaient avec moi avouèrent aussitôt qu'ils étaient Allemands, et on les emmena – bien entendu, ils ne savaient pas ce qui les attendait. Quand j'annonçai que j'étais polonais, le soldat hésita, mais finalement ne me crut pas. Il donna un ordre, et un homme me poussa dans un escalier. Arrivé au bas, il poussa une lourde porte en bois. Je pénétrai dans une petite pièce dont une des parois était composée de petites cages ; toutes étaient vides.

Le soldat coupa la lanière qui me liait les mains, puis décrocha une longue chaîne et quelques cadenas. Il m'enroula d'abord les anneaux de fer rouillé autour des chevilles, puis autour de la ceinture, mais en la tendant à tel point que je devais me tenir courbé, enfin autour des bras. Il s'assura que la chaîne était bien tendue entre mes jambes, la serra rudement, puis mit les cadenas. Il me menotta les poignets, puis, ouvrant une cage, il me poussa à l'intérieur.

C'était vraiment exigu ; j'avais juste la place de m'asseoir, et même sans mes chaînes je n'aurais pas pu tenir debout. Les murs, le sol, tout était sale, le plâtre pourri tombait des fissures, les araignées s'étaient installées dans les trous du plafond depuis des années. Le soldat sortit, la lumière s'éteignit. Je me retrouvai presque dans le noir, tant le petit soupirail avait été obstrué. Je n'avais plus personne à qui parler, j'étais seul avec moi-même, avec ma faim, avec ma lancinante envie de dormir, sans pouvoir me donner aucun soulagement. Cette nuit-là, lente comme un sablier, ne fut qu'un long cauchemar, entrecoupé des grincements de ma chaîne.

Abruti par la fatigue, j'avais fini par m'assoupir, quand, au petit matin, des coups de botte dans les tibias me sortirent de ce faible

sommeil. Clignant des yeux, j'aperçus un soldat plutôt jeune que je n'avais pas encore vu. Il n'avait pas de casquette et il était assez débraillé ; il était grand, mince, le visage marqué, et ses courts cheveux blonds étaient éparpillés sur le haut de son front. Il se mit à me parler en allemand.

Je fus l'objet d'un interrogatoire en règle. Il commença par me prendre par la douceur, me montrant combien j'avais intérêt à avouer que j'étais allemand, combien mon sort serait alors enviable, etc. Mais je connaissais trop bien ce qui allait effectivement m'arriver pour me laisser allécher. Pour ponctuer ses affirmations, il me caressait les jambes, les bras, il me gratouillait la nuque, les oreilles, il m'ébouffait gentiment les cheveux. Je sentais courir en moi de doux frissons, et j'avais envie de me rendre à ce jeune soldat. Mais, je parvins à me contrôler.

Voyant que toutes ses tentatives n'obtenaient aucun résultat, il commença à perdre patience et se mit à me menacer. Il me dit entre autres que si je ne me décidais pas à parler allemand pour lui prouver ma nationalité, je serais torturé le lendemain à l'aube et qu'on me ferait bien parler. Avec de nombreux détails, il me décrivit tout ce que j'allais subir.

Mais comme je continuais à faire l'idiot, il me cracha au visage, lança un juron, et referma la grille sans douceur. Il sortit à grands pas.

Je m'essayai avec dégoût la joue, puis continuai à attendre, trouvant le temps très long. J'avais faim ; j'avais mal ; j'avais peur de l'obscurité. Tandis que mes chaînes me rentraient durement dans les muscles, mon ventre était parcouru de crampes tant mon estomac était vide, et mon dos était raide et ankylosé de rester dans la même position. Je m'inquiétais aussi de l'avenir, me demandant si on finirait par croire que j'étais polonais. Les heures s'écoulaient, longues, infinies, aussi lentes que des horloges...

Un pas cadencé ; la porte s'ouvrit ; la lumière s'alluma. Le soldat qui m'avait amené dans le cachot entra, poussant devant lui une jeune fille de seize ans, les cheveux bruns, le visage plein, les yeux sensuels. Elle portait pour tout vêtement une chemise débraillée et une jupe élimée ; elle était nu-pieds. L'homme lui passa des menottes, ouvrit une grille, et la poussa dans une cellule. Bientôt nous fûmes de nouveau dans le noir.

On l'avait mise deux cages après la mienne. Elle entama aussitôt la conversation ; elle me demanda en allemand qui j'étais. Craignant qu'elle ne fût un « mouton », je lui dis que j'étais polonais, dans cette langue. Elle me confia alors à mi-voix qu'elle l'était aussi, mais qu'elle essayait de se faire passer pour une Allemande afin d'être sauvée, car elle savait cette langue. J'allais lui conseiller d'avouer tout de suite d'après ce que je savais, quand on ouvrit de nouveau la porte. Le jeune soldat qui m'avait interrogé le matin entra posément. Il me jeta

un croûton de pain, puis commença tranquillement à défaire son ceinturon. Il retira sa veste et se mit torse nu.

Il ouvrit la cellule de la fille, l'attrapa par les épaules, et l'attira contre lui. Elle se laissa faire, abandonnant sa tête contre l'épaule de l'homme. Celui-ci se mit à lui parler, à peu près dans les mêmes termes, mais inversés, que ceux qu'il avait employés pour moi le matin. Mais il était bien plus tendre ; il lui caressait les épaules, les bras, le cou, lui soulevant ses cheveux ondulés. Il se mit à lui embrasser l'oreille, puis la joue, puis le nez, enfin il lui saisit les lèvres...

Après être resté un moment contre elle, il la fit se coucher sur le dos, par-dessus des caisses entassées là, tout en se remettant à l'interroger, à lui parler pour essayer de la convaincre. Il lui déboutonna sa pauvre chemise et l'écarta légèrement. J'entraperçus un corps brun et lisse. L'homme y posa sa main, et se mit à lui caresser lentement le ventre, puis les seins, la gratouillant dessous.

Acceptant le jeu, la fille mit ses bras au-dessus de sa tête, tendant sa poitrine dont le galbe se relevait. Le soldat frémit ; il se pencha sur elle, posa doucement ses lèvres sur les siennes, puis les laissa glisser : le long du menton, de la gorge, du cou, la fille rejeta la tête en arrière, la secouant convulsivement de droite et de gauche ; le long du buste, entre les seins, elle se trémoussait avec frénésie ; le long du ventre, jusqu'au nombril, elle poussait des petits cris de désir ; la jupe descendit sous ses mains, elle commença à se débattre, tant cela lui faisait mal de plaisir ; enfin les lèvres de l'homme atteignirent l'entrejambe et il glissa lentement sa langue dans la fente du sexe ; tout son corps, jusqu'alors tendu comme un boyau de guitare, se relâcha d'un coup, et elle se recroquevilla autour de lui.

Lentement, il se redressa, tandis qu'elle retombait, épuisée. Il la contempla un instant, à demi nue, les yeux mi-clos, la bouche entrouverte ; puis brutalement il lui arracha sa chemise, sa jupe, il retira lui-même ses bottes et son pantalon, et se jeta sur elle. Elle poussa un cri de bête, tandis qu'il l'enlaçait violemment, qu'il lui labourait le dos avec les ongles, qu'il lui mordait les lèvres.

Je ne voyais plus que deux corps enchevêtrés, l'un fort et poilu, l'autre mince et lisse. Après quelque temps de cris et de plaintes, la fille poussa un hurlement, et les deux corps reposèrent l'un sur l'autre, prostrés...

Un long temps s'écoula. L'homme finit par se dresser sur ses coudes et se relever. Péniblement, en titubant, il se rhabilla. Il alla au fond du cachot chercher une fiole. Puis il revint s'asseoir près de la fille, et lui attrapa le bras. Il versa quelques gouttes du liquide dessus. La fille fit un bond en hurlant. Peu après, elle avouait être polonaise... Le soldat la remit sur ses pieds, la rejeta dans sa cellule avec ses habits à demi déchirés, puis l'enferma.

Il se retourna et vint ouvrir ma cellule. Il me saisit par la chaîne de mes menottes, et, d'un coup de reins, me mit debout ; je poussai un cri

tandis que ma chaîne, en se tendant, me rentrait douloureusement dans les muscles. Par petits bonds, je parvins à atteindre la caisse qu'il me désignait, et sur laquelle je m'assis.

Il me somma une dernière fois d'avouer ma nationalité. Je répétais en polonais que je ne comprenais pas un mot de ce qu'il me disait. Il alla dans le fond du cachot. Pendant ce temps, je lorgnai la cellule de la fille. De là où je me trouvais, je la voyais, j'étais à quelques mètres d'elle. Elle semblait dormir, et son corps nu et brun, recroquevillé dans un coin, se soulevait lentement au rythme de sa respiration.

Je vis revenir le soldat, une bouteille en main. Il en mouilla un coton qu'il me fourra sous le nez. C'était de l'ammoniac ! Une violente odeur, âcre et irritante, me saisit au nez et à la gorge, tandis que je me mettais à tousser, à pleurer, à cracher. J'essayais de rejeter la tête en arrière, mais il m'enfonçait ses pouces dans la nuque, m'obligeant à rester le nez sur cette odeur horrible. Mes yeux se brouillaient, je n'y voyais plus rien, je gigotais frénétiquement ; j'aurais tout fait pour rejeter ce coton qui me brûlait.

L'homme finit par le laisser tomber, et me demanda si par hasard je ne serais pas maintenant redevenu allemand. Je compris alors avec effroi que j'allais passer un mauvais quart d'heure. J'avais envie de lui crier : « Pitié ! Vous êtes un homme, vous avez un cœur ! Ne me torturez pas, ne me passez pas à la question ! » Mais je me rendis compte du ridicule et de l'inutilité de cette supplication, aussi je serrai les dents et jetai quelques insultes en polonais. Il me colla alors carrément le flacon sous le nez.

Quand il me lâcha, je roulai par terre en râlant, en hoquetant, le nez et les yeux affreusement brûlés, gigotant sur le sol, insensible à mes chaînes qui me sciaient les chairs. Je n'y voyais plus, j'avais l'impression que je resterais aveugle, je criais.

Je sentis une poigne me saisir brutalement par un bras et par une jambe, et me jeter de nouveau sur les caisses. Les mains de la brute s'accrochèrent à un de mes pieds, m'arrachant ma chaussure et mon bas. J'eus un moment de répit ; je me mis à geindre. J'essayai de me frotter les yeux. Soudain, son poing me saisit la cheville, un liquide froid coula sur la plante de mon pied ; brusquement je ressentis une atroce brûlure, je poussai un hurlement, je me tendis de toutes mes forces. Le liquide continua à couler goutte à goutte, je hurlais à pleins poumons, je me débattais comme un beau diable. Je criais d'arrêter. Le liquide ne coula plus, il me lâcha. Je roulai par terre en criant toujours. La douleur était intenable.

Je restais inerte, haletant, grimaçant de douleur. Je jetai un bref regard au soldat : il me regardait de tout son haut, goguenard. Il m'attrapa par un bras, et m'envoya bouler dans ma cellule ; il me jeta ma chaussure au visage, et referma la grille. Il éteignit et sortit.

La douleur était encore très vive, mais commençait à décroître. Petit à petit, je fus de nouveau capable de penser. Je me demandai

pourquoi la brute avait cessé tout à coup de me torturer. Puis je me rappelai avoir crié des mots en allemand. Je compris alors que j'avais toutes les chances d'être condamné à la chambre à gaz. Je commençai de me ronger d'angoisse.

Le soir, un homme vint nous donner, à la jeune fille et à moi, un bout de pain gris. Je le dévisageai. Je me savais perdu.

De fait, le lendemain matin, deux soldats vinrent chercher la fille, et deux autres se saisirent de moi. Ils commencèrent par défaire ma chaîne, et je me redressai avec une sensation de bien-être. Puis ils me la remirent d'une autre façon : ils m'entravèrent les jambes, mais de façon à ce que je pusse marcher, et m'enroulèrent le reste autour du cou ; c'était lourd, mais je pouvais me tenir debout. Ils me laissèrent mes menottes.

Ils me poussèrent hors du cachot, je montai l'escalier, je traversai une pièce, je me retrouvai dehors. Je clignai des yeux sous les pâles rayons du soleil de mars.

Avant que j'eusse compris quelque chose, on me poussa au milieu d'une colonne de prisonniers. Tout abruti, je marchai au milieu du troupeau sans réfléchir, sans songer à ce qui allait arriver, uniquement mû par les piques que les soldats nous donnaient dans les côtes avec leurs baïonnettes.

Nous allâmes par un petit bois jusqu'à l'enceinte. On nous fit longer le mur ; au fur et à mesure on nous menottait aux piquets de fer qui soutenaient la palissade. Quand ce fut mon tour, le soldat m'ouvrit mes menottes et les referma sur le piquet. Avant de me laisser ainsi, les bras en l'air, il me lança, goguenard :

« Il y en a encore, de ces mouches bleues ? Ça ne va plus durer : on va les stériliser... à la flamme ! »

Tous les soldats éclatèrent de rire. On continua d'accrocher les prisonniers au mur. Quand ils se furent éloignés, je n'avais plus rien à faire qu'à attendre. Aussi étrange qu'elle fût, la remarque du soldat m'avait impressionnée.

Mon voisin était un pauvre vieux soldat dont on avait tranché tous les galons. Je me risquai à l'interroger. Il me sourit faiblement, mais avec bonté, et me répondit d'une voix triste et lasse que quand le mur serait couvert de condamnés, ils passeraient avec un lance-flammes... Je fus épouvanté.

La faim me tirait le ventre, et mon pied gauche, qui avait enflé, recommençait à me faire souffrir. Tout le long du mur, ce n'était que gémissements, plaintes, appels. Des soldats faisaient paisiblement les cent pas devant nous, un brin d'herbe à la bouche, admirant les yeux mi-clos les bourgeons qui commençaient à pousser sur les branches.

Le soir vint ; j'étais à demi abruti de fatigue, de douleur ; mon ventre vide me faisait tourner la tête, et je ne sentais plus mes mains où le sang n'arrivait pas à monter... Les heures passaient au rythme lent du battement de mes tempes.

La nuit vint ; les gardes furent relevés. Je n'en pouvais plus. Au loin, du milieu du camp, une sirène aiguë se mit à grincer. Les gardes s'arrêtèrent, ouvrirent les yeux, et regardèrent en l'air le ciel pur et noir. La sirène continua à gémir dans la nuit. Les hommes s'entre-regardèrent. Timidement, l'un d'eux demanda à voix basse :

« Qu'est-ce que c'est ?... »

Au camp, un brouhaha s'élevait. Lentement les gardes commencèrent à partir ; d'abord quelques pas timides, puis plus hardis, puis quelques mètres, puis une enjambée, une autre, encore une autre, et ils filèrent tous en courant vers le camp. Au loin, un ronronnement se fit entendre dans le ciel.

Quelques instants plus tard, les avions russes sautaient en rase-mottes le mur, au-dessus de nos têtes, pour aller mitrailler le camp. De vives lumières s'élevèrent, suivies aussitôt de sourdes explosions.

À l'aube, tout était fini. Les soldats russes marchaient et crachaient là où, quelques heures auparavant, les soldats nazis marchaient et crachaient. Quelques officiers s'occupèrent de nous. Les uns après les autres, ils nous interrogeaient pour s'assurer que nous avions bien trahi le troisième Reich. Ceux qui étaient suspects étaient détachés, mais gardés soigneusement.

Quant à moi, avec mon uniforme de l'Armée Bleue, il me suffit de dire quelques mots de polonais pour être libéré sans plus de forme de procès. Je partis, un peu étonné, et dix minutes après je me retrouvai dans la forêt où j'avais si longtemps vagabondé.

Je m'assis au pied d'un arbre. Cela faisait plus de six mois que je n'étais plus libre, et près de deux ans et demi que je n'avais plus connu la vie rude des bois. Évidemment nous arrivions dans la belle saison, mais les conditions n'étaient plus les mêmes : j'avais entendu des soldats discuter entre eux ; il paraissait que la guerre était proche d'être finie, et que Hitler venait de se suicider.

Mon pied gauche me faisait mal ; je retirai ma chaussure, et je me le massai. En fait, je ne trouvais plus de but à la vie. Je me souvins de l'Armée Bleue. Bien sûr, ce n'était pas tous les jours drôle, mais j'y avais appris des choses, et malgré moi j'étais fier d'y avoir appartenu, et d'avoir aidé, moi aussi, à vaincre les Allemands.

Je pris une soudaine résolution. Je bondis sur mes pieds, remis ma chaussure, et courut de nouveau jusqu'au camp. Une partie des hommes s'était installée à l'extérieur, dans des camions. Je longeai le convoi au bord de la route jusqu'à ce que je visse un lieutenant ; à moitié débraillé, il lisait, assis sur le marchepied d'un véhicule. Je m'approchai et lui demandai en russe de me faire incorporer de nouveau dans l'Armée Bleue. Il baissa son livre, releva la tête, et m'examina avec une attention indifférente. J'essayai de paraître brave. Il me posa des questions, de très nombreuses questions, auxquelles le « Je m'appelle Piotr et je suis polonais » ne suffisait plus. Je me mis à ba-

fouiller. Finalement, il se leva en silence et me mena à la tente de l'infirmerie. En chemin, il me dit qu'il n'y avait plus d'Armée Bleue.

On me donna à manger, on me soigna, on me lava même. Je cherchais la moindre occasion pour fuir. Mais c'était trop tard. Quand, une semaine après je fus de nouveau en bonne santé, on me fit monter dans un camion qui faisait la navette jusqu'à Cracovie. Il s'y trouvait déjà une vingtaine d'autres rescapés de l'Armée Bleue. Deux soldats russes montèrent avec nous, et le camion démarra.

## CHAPITRE 15

### L'orphelinat

Le camion militaire stoppa devant une grande bâtisse grise aux murs lézardés ; un panneau sale étalait en grosses lettres au-dessus de la porte : *ORPHELINAT*. Le tout était couronné par le drapeau soviétique. Les soldats nous firent descendre en file indienne, et nous entrâmes dans un grand hall.

La directrice, une petite femme au visage tiré, attendait. Quand les soldats furent repartis, elle nous conduisit vers nos dortoirs respectifs. Les couloirs étaient encombrés d'une foule d'enfants. Nous étions observés curieusement par nos futurs camarades ; certains se moquaient de nous, d'autres nous pinçaient le bras. Au passage, j'aperçus des salles de classe où des professeurs poursuivaient leurs cours. L'auditoire ne semblait pas très respectueux.

Les premiers jours à l'orphelinat furent pour moi une grande épreuve. La directrice voulut d'abord me faire enlever mon uniforme, et revêtir la tenue réglementaire : maillot rouge, pantalon rouge, chaussures de caoutchouc noires. Une infirmière essaya de me retirer ma veste, mais je me débattis si violemment qu'on finit par admettre cette exception. En classe, j'étais le seul en bleu au milieu de mes camarades vêtus de rouge ; ils m'admiraient d'avoir su résister. La nuit, je dormais tout habillé pour être sûr qu'on ne me volât pas mon uniforme. Rapidement, il commença à sentir mauvais, mais je refusai de le quitter, même pour le faire nettoyer.

La directrice ne pouvait plus accepter cette insubordination. Elle m'envoya cette fois deux infirmières avec une cravache pour me déshabiller de force. Mais je leur arrachai la badine des mains, et, après les avoir fait reculer avec quelques coups, je m'enfuis retrouver mes camarades. Ceux-ci me soutinrent, et je gardai mon uniforme. Dès lors, on me laissa en paix.

Chaque matin, je me glissais dehors pour aller acheter la Pravda avec de l'argent que j'avais volé dans le manteau d'un professeur. J'étais un fervent admirateur de l'URSS, et je lisais avec émerveillement les progrès que faisait chaque jour l'Armée Rouge. Bien que la guerre fût finie, j'espérais néanmoins devenir soldat un jour.

Une semaine après mon arrivée, je fus convoqué pour une visite médicale. Le docteur, un gros Polonais qui semblait avoir déjà fait tous les métiers, me fit signe de m'allonger sur la couchette. J'obéis et attendis.

Il commença par les opérations classiques : pouls, tension, gorge, poitrine, etc. Puis il me retourna sur le ventre. Il se mit à me pincer les mollets pour en éprouver les muscles, puis les reins, me tordant les chairs. Il me releva un bras, et me frappa l'aisselle de son index tendu. Je poussais de petits cris, il n'y prêtait aucune attention. Il glissa ses mains sous mon ventre, et se mit à me malaxer l'estomac. Je me tortillais sous la pression de ses doigts, et contractait mes muscles.

Enfin il cessa cela, et me laissa un moment. Du coin de l'œil, je l'observais : il remplit une seringue. Il revint à moi, je sentis qu'on me passait un coton mouillé sur la cuisse gauche. Je sentis aussitôt une profonde piqûre. Sous la douleur, je poussai un petit cri. Il retira l'aiguille, et remplit une autre seringue. Il me fit asseoir sur le bord de la couchette et me remonta ma manche au-dessus du bras. Il me passa un coton mouillé d'alcool sur la peau, puis, d'un coup, il planta l'aiguille vive et brillante dans mon biceps. Je sentis à peine la piqûre. Mais quand il eut retiré la seringue, je sentis petit à petit une affreuse brûlure s'étendre dans mon bras. C'était sourd, c'était battant, c'était brûlant, ça semblait couler dans mes chairs comme un poison violent.

Le bonhomme n'y faisait aucune attention et, sans me laisser le temps de rabaisser ma manche, il m'installa de force sur un fauteuil. Il me renversa la tête, m'ouvrit la bouche, et m'inspecta les dents. Il attrapa un petit stylet, et se mit à leur donner un petit coup sec. Chaque fois je ressentais une douleur fulgurante dans toute la gencive. Il déposa son stylet et prit une pince. Avant qu'il eût compris, j'étais debout et à trois mètres de lui. Il resta bouche bée devant ma promptitude, puis éclata de rire :

« Ah ! ah ! ah ! Tu croyais que j'allais t'arracher une dent ? Petit singe, va ! »

Ce fut à mon tour d'être surpris. Je le laissai m'approcher sans méfiance, et il sauta soudain sur moi. Il jeta son bras autour de mon cou et me cala la tête contre sa cuisse. Il me glissa sa pince dans la bouche ; je me débattais de toutes mes forces, mais la poigne était solide. Il saisit une molaire, affirma sa prise. Mû par l'énergie du désespoir, je parvins à faire glisser ma tête de sous son bras, manquant de m'arracher les oreilles. Je bondis hors de sa portée. Furieux, il me lança les pinces à la tête. D'un saut de côté, je les évitai, et filai hors de la pièce. Je n'entendis plus jamais parler de cet homme brutal et cruel.

Quelque temps après, je passai devant une commission sociale. Un vieux monsieur me posa quelques questions. J'espérais toujours entrer dans l'Armée Rouge, et je pensais que si je disais être allemand, je ne le pourrais plus jamais. Aussi décidai-je d'être encore une fois

Piotr, polonais, dont les parents étaient morts dans un bombardement. Comme le vieux monsieur insistait, je saluai militairement et sortis.

Nous étions cinq cents enfants à l'orphelinat, divisés en plusieurs groupes, et l'on nous donnait des cours dans de petites salles surpeuplées et crasseuses ; un chahut continu y régnait ; les professeurs, pas assez payés, n'y prêtaient aucune attention. Les garçons et les filles qui étaient là n'étaient pas beaux à voir, et leur mentalité n'était pas plus exemplaire.

Un groupe de garçons d'une autre classe m'avaient pris comme souffre-douleur. La nuit, ils se glissaient parfois dans mon dortoir pour me rosser. Je me sentais prisonnier, terrorisé, et submergé d'appréhension.

Les bagarres étaient nombreuses. Les garçons aimaient à se faire des farces cruelles. L'un d'entre eux avait l'habitude de glisser des allumettes dans les vêtements des autres. Il ne put y arriver avec moi puisque je ne quittais pas mes habits, mais une fille fut grièvement brûlée.

Deux filles avaient monté un tour : elles se plaçaient au coin d'un couloir, l'une d'elles attrapait les jambes du premier venu et le faisait tomber. L'autre se couchait alors sur leur victime comme pour lui faire l'amour, puis elle lui assenait un terrible coup de genou sur le sexe – quel qu'il fût.

La nuit, les garçons assaillaient les filles dans les corridors obscurs. Quelques-uns violèrent une infirmière dans la cave. Ils la retinrent là plusieurs heures, invitant leurs camarades à se joindre à la fête, et lui faisant subir tous les raffinements qu'ils avaient appris au hasard de la guerre. Ils la laissèrent dans un état de folie démentielle. Elle hurla toute la nuit jusqu'à ce qu'une ambulance vînt la chercher.

Beaucoup de filles cherchaient à attirer les garçons. Elles se déshabillaient devant eux et se prêtaient à tous les jeux érotiques. Elles évoquaient de la façon la plus grossière les exigences sexuelles que plusieurs hommes, déjà, avaient satisfaites avec elles durant la guerre. Certaines prétendaient qu'elles ne pouvaient plus dormir sans avoir fait l'amour. La nuit, elles sortaient clandestinement dans les jardins publics, et racolaient des soldats ivres. Je n'osais pas prendre part à ces ébats, trop intimidé, et pourtant j'en brûlais d'envie.

D'autres enfants restaient amorphes ; ils venaient de ghettos ou de pères nourriciers, brutaux et cupides, qui les exploitaient sans merci, et les flagellaient sous le moindre prétexte ; un peu comme Garbos l'avait fait pour moi.

La nuit, je ne dormais que d'un œil. Pourtant, certaines fois, la bande de garçons me surprenait. Une fois, ils me sautèrent dessus et me ligotèrent avec un bout de corde et une ceinture. Comme je voulais appeler au secours, ils m'arrachèrent une chaussure et m'enlevèrent un bas qu'ils mirent presque entier dans ma bouche. Ils étaient fiers d'avoir réussi à me surprendre et à me réduire à l'impuissance. Aussi-

tôt, ils se mirent tous à me donner des gifles, à me pincer les jambes, à me mordre les bras, et à me donner des coups de bâton sur les jambes.

Mais le plus grand leur fit signe d'arrêter et, me regardant en face avec cruauté, me baissa les culottes. Je frémis. Il tripota un peu ma glande qui se durcit aussitôt. Il prit alors un brin d'herbe et se mit à la chatouiller délicatement. Aussitôt les autres se rapprochèrent et, me maintenant par les bras et les jambes, se mirent également à me chatouiller la plante du pied, le dessous des genoux, les fesses ; d'autres me gratouillaient le ventre, le dessous des bras ; mais surtout deux s'étaient attaqué à mon cou, à mes narines, à mes oreilles. Je n'en pouvais plus, je crus que j'allais étouffer sous mon bâillon. Je me débattais en tous sens, mais je sentais toujours de fines mains nerveuses se raccrocher à mes bras, à mes jambes, et me maintenir cloué sur le lit. Mes poumons me semblaient prêts à éclater. Les passes devenaient de plus en plus habiles, ils choisissaient les plis les plus sensibles de mon corps ; je devenais fou.

Heureusement la directrice passa par là. Mes bourreaux l'entendirent, et me sautèrent dessus pour m'empêcher d'appeler. Mais ils avaient eu peur, et quand elle fut passée ils m'abandonnèrent sur le lit.

Je recrachai aussitôt la chaussette et repris difficilement mon souffle. Enfin, je parvins à dégager mes mains, je délivrai mes jambes, et pus me rhabiller. Je frissonnais encore de la tête aux pieds, et ma respiration était courte. Le sang me battait à la tête. Mes lèvres ne pouvaient s'arrêter de frémir, mon visage était parcouru de tics.

Le lendemain, je volais un marteau à l'atelier, dont je ne me séparerai plus, de nuit comme de jour. J'avais appris à l'Armée Bleue à m'en servir comme d'une massue. Je faillis tuer comme ça un jour un garçon trop sûr de lui.

Vers la fin de juin, le désordre était à son comble dans l'orphelinat. La nuit venue, le quart des pensionnaires se répandaient dans les rues sans que les surveillantes n'y pussent rien. Finalement, la directrice fit une dépression nerveuse. Cela, ajouté aux plaintes de viols et d'actes de vandalisme portées par les voisins, détermina la venue d'un inspecteur de l'enseignement. Le jour même de sa venue, la directrice était mise en retraite et les surveillantes avaient leur congé.

Le lendemain matin, une équipe de surveillants, des hommes, débarquait, tandis que des ouvriers grillageaient les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier, et qu'on remplaçait la serrure de la porte. Un nouveau directeur vint aussi ; de taille moyenne, des cheveux grisonnants tirés en arrière, de fines lunettes surlignées d'or, un imperméable beige, il paraissait autoritaire au maximum et sympathique au minimum. Il commença par passer l'inspection des dortoirs.

Quand il me vit dans mon uniforme débraillé et sale, il me demanda d'un ton sans réplique d'où venait cette fantaisie. Je restai muet, trop intimidé. Il nota quelque chose sur mon dossier après l'avoir soigneusement étudié. Puis il passa au garçon suivant. Pour la

première fois, la nuit fut calme. Les rondes des surveillants dans le dortoir gardaient chacun dans son lit.

Le lendemain, dans la journée, une femme de service et un surveillant vinrent me voir. Tandis que la première nettoyait la pièce, l'autre m'ordonna de me déshabiller. Cette fois-ci, il ne fallait plus compter m'affirmer par un coup de force. Après avoir hésité un moment, je cédai sous le regard impitoyable de l'homme. À regret, je retirai ma marinière, mon maillot de corps... Le bon temps était terminé, l'autorité prenait place. Il ne me laissa de répit que je ne fusse complètement nu et allongé sur mon lit.

La femme de service sortit alors de sa trousse un gros savon désinfectant à base d'alcool, et se mit à m'en frotter la peau : le cou, le visage, le dessous des bras, le ventre, le gland. À cet endroit sensible, l'alcool contenu dans le savon me brûla douloureusement, et je me mis à gémir. Mais la bonne femme n'en avait cure, et continuait à me glisser le morceau entre les fesses, entre les jambes, sur la plante des pieds. L'alcool me brûlait la peau, mais elle n'y prêtait aucune attention, me soulevant un bras, me retournant, ou m'écartant les jambes sans vergogne. Enfin elle cessa, et le surveillant m'ordonna de passer l'uniforme réglementaire : veste et pantalon de coton rouge, chaussures de caoutchouc noires. De nouveau j'hésitai, mais je fus obligé de m'exécuter. J'enfilai la tenue, un peu petite, que je haïssais, tandis que le surveillant m'avertissait que si on me reprenait un marteau en main, je serais fouetté au sang puis châtré. Je frémis des pieds à la tête rien qu'à l'idée : c'était la plus ignoble menace qu'on pût me faire.

Désormais, ce fut ainsi que commencèrent toutes mes journées : avant de m'habiller, je subissais cette désinfection, puis, après avoir avalé un morceau de pain, je me rendais dans les salles de classe, dont l'atmosphère avait bien changé. Sous l'impulsion du nouveau directeur, les professeurs étaient devenus sévères à leur tour, et punissaient la moindre incartade de devoirs écrits ou de flagellations ; celles-ci avaient lieu le soir, avant le coucher.

Après le repas de midi au réfectoire, nous pouvions – et nous devions – aller faire un repos d'une heure sur notre lit. À deux heures reprenaient les cours, mornes, ennuyeux, qui finissaient à cinq heures. Nous nous allions alors en étude pour apprendre nos leçons. Enfin, après le dîner sonnait l'heure des représailles. Si l'on avait commis une erreur durant la journée, un surveillant venait pour nous fesser ou nous fouetter, suivant l'importance de la faute. Nous devions alors nous agenouiller par terre, ou sur le tiroir d'un meuble. Et nous attendions notre sanction, les mains jointes, la barre de bois entrant dans nos genoux.

À l'heure du coucher, nous nous déshabillions complètement, car nous devions coucher nus, enroulés dans notre couverture. Ceci était par cause d'hygiène, mais pour nous c'était surtout une violente humili-

liation de devoir paraître nu comme un ver devant ces surveillants et ces femmes de ménage.

J'avais pris goût à l'estime que m'avaient portée certains de mes camarades. Mais dès que je parus dans la tenue rouge, je revins sur le même pied que tout un chacun. Je ne l'entendais pas de cette oreille. Aussi je pariai un jour avec des camarades que je parviendrais, en dépit des verrous et des surveillants, à sortir une nuit dans la rue. Et en effet, un soir vers minuit, je me levai et me rhabillai – j'aurais préféré des vêtements civils pour passer inaperçu dans la rue, mais je n'en avais pas –, et descendis dans le hall. Par chance, le surveillant dormait ou somnolait. En me rappelant ce que j'avais appris à l'Armée Bleue, je passai à pas de loups devant sa loge, et enlevai la chaîne.

L'instant d'après, j'étais dehors, humant avec délices l'air doux de cette nuit de juin. Je me mis à rôder dans les rues, rasant les murs, allant dans les jardins publics épier les couples qui faisaient l'amour, jetant des pierres à travers les fenêtres ouvertes. J'attaquai un petit garçon qui rentrait en courant chez lui : je l'arrêtai d'un croc-en-jambe et, après lui avoir bourré les côtes de coups de pied, je le relevai en le tirant par une oreille. Je le fouillai, je lui volai quelque menue monnaie. Je trouvai aussi une paire de ciseaux à bouts ronds avec lesquels je me mis à lui couper les cheveux. Terrifié, tout bleu de coups, le cuir chevelu tirillé par les ciseaux qui coupaient mal, il se mit à crier. Je lui enfonçai une de ses sandales dans la bouche et continuai à le raser. Quand je ne pus plus lui couper les cheveux plus courts, je le laissai filer, non sans lui avoir pincé cruellement le nez, inscrivant sur ses narines deux demi-lunes blanches. J'avais gardé sa veste en gage de mon expédition.

Il fallait à présent rentrer. Quand je revins à l'orphelinat, j'eus la satisfaction de voir que la porte n'était pas verrouillée : le surveillant ne s'était donc aperçu de rien. J'avais à peine fait trois pas à l'intérieur du hall obscur, qu'une main puissante s'abattit sur mon épaule. La lumière inonda le hall. Le surveillant me tenait par le bras, furieux. Il m'ordonna de baisser mon pantalon et de me plier en avant. Posant sa main gauche sur mes reins, il se mit alors à me fesser d'importance. Je gémissais, je me convulsais, le ventre écrasé, mes fesses claquaient sous le martèlement régulier de la main calleuse de l'homme.

Quand il cessa enfin, mes chairs étaient brûlantes, cuisantes. Sans un mot, il m'entraîna dans mon dortoir. Il m'ordonna de me déshabiller. J'obéis en clopinant, incapable de m'asseoir. Quand je fus nu, il me poussa sur mon lit et me ligota soigneusement avec des ceintures. Je devais dormir pendant quelque temps encore ligoté, en guise de punition. Il me conseilla bien entendu de ne pas recommencer, ce que je venais de subir n'étant qu'un mince avertissement.

J'avais repéré dans une classe de filles une élève particulièrement mignonne, que sa tenue – qui ne différait pas de celles des garçons – moulait joliment. Ses cheveux étaient coiffés en queue de cheval, qui

ménageait une mèche brune sur le front. Elle semblait gentille, sensuelle. Et, à dormir ainsi la nuit tout nu dans une couverture de laine qui me caressait le corps, je ne pouvais m'empêcher de rêver de façon bien particulière.

Une nuit, je n'y tins plus, et décidai de risquer le tout pour le tout. Je me levai, m'habillai, et, pieds nus, me glissai silencieusement dans les couloirs. J'eus quelques chaudes alertes, mais je parvins pourtant à gagner l'étage des filles. J'avais pu apprendre le dortoir où elle dormait ; j'y pénétrai sans bruit. La salle était obscure, j'entendais à peine les respirations, et je parcourus la rangée de lits jusqu'à la trouver.

Je m'allongeai avec mille précautions à côté d'elle. Lentement, j'entrepris de l'attirer entre mes bras. Elle commença à se réveiller, et, sortant du premier sommeil, elle balbutia quelques syllabes. Brusquement, je lui fermai la bouche d'un baiser passionné ; et avant qu'elle ne comprît, je retirai la couverture. J'entraperçus le reflet de son corps blanc. Je la saisis par les épaules. Ses yeux et sa bouche étaient à présent grand ouverts, elle me regardait fixement. Le sang me battait les tempes, je lui caressai doucement le visage, puis le front, puis les cheveux. Je laissai descendre lentement ma main le long de sa nuque jusqu'à son cou. Elle ne bougeait pas, comme pétrifiée. Je glissai mes doigts le long de son corps jusqu'à l'entrejambe. Elle frissonna soudainement, ferma les yeux, et sa tête retomba sur le matelas. Je la savais désormais à moi.

Je rapprochai son corps du mien, je la pressai contre moi, lui embrassant le cou. Je me mis à lui masser les reins, le dos, puis je remontai le long de ses côtes jusqu'à sa poitrine. Elle frétille comme un poisson vif entre mes jambes. Je lui embrassai de nouveau le visage, je glissai mes doigts entre ses cheveux, les lui rebroussant doucement... Nos ébats durèrent quelque temps, mais je ne pus résister longtemps à baisser mon pantalon. Je chevauchai la fille qui bientôt se tordit de plaisir.

La surveillante entra. Dès qu'elle vit qu'il y avait plusieurs personnes dans un même lit, elle alluma la torche qu'elle avait apportée. Ce flash désintégra d'un coup notre bonheur. Elle était venue voir comment dormaient ses élèves – elle fouettait toutes celles qu'elle surprenait les mains sur la fente du sexe ou sur la poitrine – et ne s'attendait certes pas à trouver un garçon là.

Elle me renvoya à mon étage, tout en allant chercher des verges pour fouetter d'importance la malheureuse fille, pour lui faire saigner la peau du dos que j'avais si doucement caressée. Bien entendu elle avertit notre surveillant.

Le lendemain soir, il vint me voir dans le dortoir avec un fouet. Sans commentaires, il m'ordonna de m'agenouiller sur le bord du lit, de joindre les mains, et de réfléchir ainsi un moment au crime que j'avais fait. J'obéis, et me réconfortai en pensant aux bonheurs de la

nuît précédente. Je conclus que la correction que j'allais recevoir ne serait pas payer trop cher mon plaisir de la veille.

La lanière de cuir me frappa, rapide, violente, brusque. Le troisième coup m'envoya le nez contre le matelas ; ce fut à plat ventre que je subis la flagellation. Le fouet me déchirait les chairs, me brûlait la peau, claquait dans un sifflement aigu contre mon dos ; je me convulsais, je hurlais, je sursautais chaque fois que la laisse me frappait.

Enfin, le surveillant m'abandonna allongé sur le lit, le dos presque écorché, tressautant de douleur. Quand je repris mes esprits, j'essayai de concentrer toute ma volonté sur mes souffrances, de les analyser pour arriver à les annihiler. Mais en vain ; les élancements que je ressentais étaient trop brusques, trop irréguliers. Je roulai sur le lit, je criai de nouveau, je crus devenir fou avec ces brûlures qui me tiraillaient sans cesse la peau du dos.

Enfin, je tombai comme une masse sur l'oreiller. Je dormis quelques heures d'un sommeil enfiévré. Le jour vint, lentement, très lentement.

Le matin, quand la femme de service vint me « désinfecter », comme elle disait, elle eut un méchant sourire en voyant les longues balafres rouges. Elle appliqua soigneusement son savon à l'alcool dessus, de telle sorte que mes douleurs prirent un nouvel essor. Les cours furent un vrai supplice.

Le samedi et le dimanche, jours où nous n'avions pas cours, nous restions dans une salle d'étude sans avoir grand-chose à faire. Notre distraction était de voir arriver les visiteurs. Il y en avait de toutes sortes : ceux qui entraient juste un moment sans rester, des parents qui avaient perdu leur enfant pendant la guerre et qui le recherchaient dans les orphelinats ; et ceux qui s'arrêtaient à me dévisager, qui demandaient à passer un moment seul à seul avec moi, pendant lequel ils discutaient de sujets variés, et qui parfois m'emmenaient pour la journée ; ces parents-là savaient que leur enfant était mort, et cherchaient à en adopter un autre pour retrouver une vie normale. Mais comme n'importe qui pouvait venir nous voir, où même nous emmener pour une semaine, nous voyions aussi défiler de drôles d'hurluberlus.

Ainsi arriva un jour une grande femme maigre, aux vêtements vulgaires, et au chignon à demi défait. D'une voix revêche, elle demanda au surveillant d'être seule avec moi pour m'interroger. Nous fûmes conduits dans un petit bureau, où elle s'assit sur une chaise, me gardant debout devant elle. Elle m'attrapa par le menton, et m'observa le visage. Puis elle passa sa main rêche sur mes joues où commençait à pousser un peu de duvet. Soudain, elle écarta la ceinture l'élastique de mon pantalon et le baissa d'un coup. Elle observa ma glande un instant, puis lança un regard furtif à ma figure cramoisie. Elle rajusta mon pantalon, et m'examina encore des pieds à la tête.

Finalement, elle me fit signe de la suivre, et nous descendîmes dans le hall. Elle montra ses papiers, et elle déclara qu'elle désirait

m'emmener pour un essai d'une semaine. Le surveillant nota toutes les informations, et il me donna un bon de sortie.

Nous prîmes un tramway qui nous conduisit dans le quartier le plus crapuleux de la ville. Nous continuâmes notre chemin à pied, à travers des ruelles étroites, bordées de maisons grises, fissurées, et sales. Certaines même avaient été complètement détruites par les bombardements.

Nous entrâmes dans une bâtisse jaunasse, dont la plupart des vitres étaient brisées, et dont un des murs était soutenu par un étau. À l'intérieur, les couloirs étaient sombres, sales. Nous montâmes à l'étage et pénétrâmes dans une grande pièce sombre. Un vaste lit en fer forgé couvert d'un drap blanc et d'une fourrure occupait la moitié de la place. Sur l'autre mur, à un mètre du sol, étaient scellés quelques anneaux. Une odeur répugnante de sueur humaine flottait dans l'air lourd et gras. Sur le lit étaient disposés quelques habits. Elle me fit signe de m'en vêtir et sortit.

Je passai donc les sous-vêtements sales, la chemise et le pantalon puants, le tricot à col roulé qu'elle m'avait laissé. Puis j'attendis, assis sur le bord du lit. J'étais un peu inquiet de ce qui allait m'arriver ; je n'aurais pu dire si je regrettais l'orphelinat. Elle m'apporta un déjeuner substantiel, et je passai le reste de l'après-midi dans cette chambre et dans ces vêtements répugnants par leur odeur.

Vers neuf heures du soir, j'entendis des voix dans l'escalier. La porte s'ouvrit, et la femme entra, accompagnée de cinq ou six jeunes filles. Elles m'examinèrent toutes avec attention et une certaine curiosité. J'étais très gêné par cette arrivée. Elles avaient entre quatorze et seize ans, et étaient vêtues de robes légères, de couleurs vives, qui leur arrivaient mi-cuisse. Je m'aperçus plus tard qu'elles ne portaient rien dessous. La femme expliqua aux filles que j'étais là pour une semaine et qu'elles allaient commencer dès ce soir. Elle me dit de m'allonger dos sur le lit, et elle fit signe à une des plus âgées.

La fille vint contre moi et se mit à me caresser le visage, le front, la nuque, le cou. Elle glissait ses doigts fins sous le col roulé de mon pull-over, me faisant parcourir des frissons le long de l'échine. Elle me pinçotait la peau derrière les oreilles, me chatouillait du bout des ongles sous le menton. Je frétiliais d'aise. Elle me caressa les épaules, les bras, puis me retira mon tricot. Elle me déboutonna un peu ma chemise, laissa glisser ses mains le long de ma poitrine jusqu'à mes hanches, jusqu'à mes cuisses. Elle me caressa de nouveau le visage, elle m'embrassa sur la bouche. Puis elle fit courir ses lèvres sur mes joues, sous mon menton, dans mon cou, jusque sous le col de ma chemise. Je transpirais, je rejetais la tête de gauche et de droite, au gré de ses baisers.

Je sentis soudain deux petites mains me délayer mes chaussures, me les retirer. Des doigts agiles remontèrent le long de mes mollets sous les jambes de mon pantalon. Deux autres mains se glissèrent le

long de ma taille, déboutonnèrent ma braguette. Je gémissais de bonheur. Soudain quelque chose de doux et de chaud se glissa sous mes cheveux, me les ébouriffa sans brusquerie, me caressant la tête. Ma chemise fut ouverte. De multiples mains se glissaient par à-coups, par d'incessantes caresses, sous mes vêtements. On avait relevé un peu mon maillot de corps ; des lèvres m'embrassaient amoureusement le ventre. Je n'en pouvais plus de bonheur, je me convulsais de plaisir. J'entrouvris les yeux : toutes les filles étaient sur moi, me couvraient de leurs caresses, de leurs baisers. Debout, au pied du lit, la femme observait la scène et donnait ses instructions. À un moment, elle se baissa en avant, dit quelque chose à une fille, et me caressa du bout des ongles la glande moulée dans le caleçon en toile élastique. Un violent frisson me parcourut le ventre.

D'un éclair, je compris tout : loin d'être le pacha caressé par ses esclaves que je pensais être, je n'étais qu'un vivant terrain d'expérience pour ces filles, un cobaye sur lequel elles apprenaient à connaître les plis les plus sensibles du corps masculin. Du coup, j'eus l'impression que celle qui tirait délicatement mon pantalon m'arrachait mes habits comme à un chien galeux, que celle qui m'embrassait les cuisses en m'écartant les jambes voulait m'écarteler, que celle qui me léchait les yeux voulait les crever. J'aurais dit que les doigts qui parcouraient mes cheveux voulaient me raser le crâne, que la langue qui me caressait le creux de la paume me faisait subir le supplice de la chèvre, que la main qui me serrait passionnément la glande en me faisant me cambrer de douleur et de plaisir voulait me châtrer. Je me sentais tirillé de tous côtés, agité de frissons que je n'arrivais pas à contrôler, qui me faisaient sursauter, me convulser. Tout était renversé, tout cela ne m'inspirait plus qu'un dégoût à vomir.

Enfin, longtemps après, l'orgie cessa enfin. Tandis que la femme tirait hors de la pièce les dernières filles qui se débattaient, les yeux brillants, je restai allongé à demi nu en travers du lit, pantelant, le souffle court, les yeux clos, le corps encore agité de violents frissons. Je dormis d'un sommeil lourd, agité. Parfois, dans un soubresaut, je me réveillais les yeux grand ouverts ; mes tempes battaient, mon cœur palpitait, mon ventre se contractait, et ma glande se tendait brusquement. Puis, d'un coup, je retombais dans le sommeil.

Je passai toute la journée du lendemain à tourner en rond dans cette pièce – dont je ne remarquais plus l'odeur repoussante – comme un fauve en cage. J'étais d'une nervosité extrême, je devisageais avec humeur la femme qui venait m'apporter à manger. À n'avoir rien à faire de ma journée, je crus devenir fou. Finalement, le soir tomba, et les filles revinrent. Ce petit scénario dura toute la semaine. Et chaque soir je revoyais les filles moulées dans leur robe de couleur vive m'entourer, se coucher sur moi, me caresser, m'embrasser, me déshabiller par des passes habiles. Certaines d'elles, en voulant m'exciter, s'excitaient elles-mêmes. La femme les ligotait alors par les poignets à

des anneaux scellés dans le mur. Elles restaient là, à demi hurlantes, tirant sur l'anneau pour essayer de rejoindre le lit.

Les premiers soirs, ma nervosité croissait avec mon dégoût. Tous ces bras, ces jambes entrelacées, tous ces doigts qui me couraient le long du corps comme de petits asticots, ces lèvres gluantes qui s'appliquaient sur ma peau ne me donnaient envie que de vomir. Mais, malgré moi, mes nerfs, ma peau, répondaient à ces caresses et ces baisers ; et j'étais secoué de frissons, de tressautements, de convulsions.

Au bout de la troisième soirée, la fatigue de tous ces exercices prit le dessus sur ma nervosité. Une sorte de lassitude se mit à me gagner, je me laissais faire, je devins indifférent. Les filles durent développer deux fois plus d'adresse pour contrebalancer mon inertie. Ainsi, quand brusquement je me cambrais sous le frôlement habile d'une main, je n'éprouvais ni joie ni dégoût. Pendant la journée, je restais affalé sur mon lit, au point que c'était la femme qui devait m'ordonner de m'habiller. Sinon, je serais resté à somnoler ainsi, coucher à demi nu dans les draps.

Pourtant, à l'avant-dernière soirée, une des filles, profitant d'un moment d'inattention de la femme, remonta sa jupe, baissa mon caleçon brusquement, et se jeta sur moi. Comprenant ce qui se passait, excité depuis près de deux heures, j'étreignis la fille contre moi, l'entourant de mes bras et de mes jambes, et j'allais enfin la posséder quand elle poussa un hurlement et roula sur le côté : la femme avait eu le réflexe de bondir et de lui pincer cruellement l'entrejambe. La séance s'arrêta là.

Mais ce petit incident m'avait sorti de ma léthargie, et j'étais de nouveau si nerveux que la fois suivante je me débattais sans cesse, essayant de couvrir les filles. La femme arrêta cela en m'attachant les poignets et les chevilles aux barreaux du lit. Tandis que les filles se remettaient à me caresser, à m'embrasser, je tirais sur mes liens, je me convulsais en vain.

Le lendemain matin, enfin, la femme vint me chercher. Nous quitâmes le lugubre bâtiment qui servait d'école pour les jeunes putains, et je respirai une bonne bouffée d'air qui me fit du bien. J'avais repris mon uniforme, et je retrouvai l'orphelinat. Je n'aurais pu dire si c'était avec soulagement ou avec regret.

Je retrouvai ma vie habituelle. Je la trouvais d'ailleurs trop habituelle, et je l'égayais parfois en faisant des farces aux professeurs. Autour de mes camarades, j'avais à présent une solide réputation de frondeur, et j'étais courtisé par une petite bande d'admirateurs. Mais bien sûr ce métier avait des risques ; je me fis surprendre par un surveillant en train de dessiner un pendu sur le cahier de notes. Il vint le soir me corriger lui-même. Je dus m'agenouiller par terre, baisser mon pantalon, et poser les coudes sur le sol.

Je n'eus pas à attendre : la cravache se mit à me battre les fesses. Je criais, je gémissais sous la morsure brûlante de l'osier. Ce ne fut

pas la pire des corrections que je reçus, néanmoins je dus cette nuit-là coucher sur le ventre. Parfois, quand dans mon sommeil je me retournais sur le dos, je me réveillais en sursaut, et, les fesses douloureuses, je me tournais de nouveau.

Cette discipline stricte et autoritaire, ces fessées administrées le soir dans le dortoir, enfin cette atmosphère déplaisante qui régnait dans l'établissement, me rendaient hargneux envers mes supérieurs. Je ne manquais pas une occasion de le leur montrer. Un jour, je croisai le directeur dans un couloir. Au lieu d'incliner le buste pour le saluer, je passai comme si de rien n'était. Il m'interpella, et me demanda compte de mon attitude. Je vis quelques camarades qui nous observaient, et je me sentis sûr de moi. Je lui répondis que je saluais qui je voulais. Il devint rouge, et m'ordonna de m'agenouiller à ses pieds. Je lui répondis que je n'étais pas un esclave, mais que lui était un sale fasciste, et je décampai sans attendre sa réponse. Je ne le vis plus de la journée.

Mais le midi, à l'entrée du réfectoire, un surveillant m'arrêta : le directeur m'en avait fermé l'entrée. Le soir, se répéta la même scène. Sans l'obligeance de quelques camarades qui me rapportèrent un peu de pain, je serais resté complètement à jeun. Néanmoins, une faim tenace me contractait l'estomac.

Le soir, je vis arriver le surveillant accompagné du directeur lui-même.

« Alors, petit singe », me dit-il en m'attrapant par le bras et en me touchant le ventre, « la diète t'a-t-elle fait un peu réfléchir ? Un ventre contracté par la faim fait se tenir plus sage le bonhomme tout entier ! »

Je ne disais rien, privé de l'appui de mes camarades, en face de ce surveillant qui me dépassait d'une tête. Tandis qu'il faisait glisser les baguettes dans sa main, le directeur reprit :

« Allons mon garçon, enlève ton maillot à présent, et baisse tes culottes. »

Lentement, je tirai mon tricot, je le retirai. Je me retournai et baisai mon pantalon. Le directeur, campé sur ses deux jambes, les mains derrière le dos, m'indiqua de la tête de m'agenouiller sur le lit. Après un instant d'hésitation, je finis par obéir. Derrière mon dos, j'entendis le surveillant qui passait encore une fois les verges dans sa main.

Le premier coup me frappa le dos, un second m'écorcha la peau, un troisième me la cisailla. Le directeur scandait : « Un ! deux ! trois !... ». Les verges s'abattaient maintenant sans répit sur mon dos, mes épaules, mes reins. Quand, sous le claquement des coups, parfois je me laissais tomber sur le lit, le directeur m'attrapait rudement par l'épaule et me redressait. Les yeux brillant de larmes, vacillant, j'avais peine à rester droit.

Et les coups reprenaient ; sur les reins, les fesses, les cuisses. Chaque coup m'ébranlait, j'étais transpercé. Je tombais de plus en plus souvent. À chaque fois le directeur me redressait et me donnait

une violente paire de claques. Je n'en pouvais plus, je gémissais et hurlais tour à tour, tandis que les baguettes souples me frappaient le corps au hasard.

Je m'effondrai de nouveau. Le directeur m'attrapa par les cheveux et me fit ainsi me relever. Sans cela, je n'aurais jamais trouvé la force de me tenir droit. Les verges continuaient à me cingler cruellement le dos, la sueur coulait le long de mon visage, de ma poitrine.

Le directeur me lâcha, et je tombai le nez dans les couvertures, à bout de souffle. L'homme se pencha sur moi et, posant sa main sur mon épaule vilainement striée de sang, dit :

« Je pense que ce petit traitement te fera perdre ton insolence, n'est-ce pas mon garçon ? La prochaine fois, bien entendu, ça sera pire encore. »

Ils me laissèrent enfin. Mon dos, mes fesses, mes cuisses me brûlaient au point que j'aurais dit qu'on me battait encore. Quand je bougeais un de mes muscles meurtris, je gémissais, enfoncé dans le creux de la couverture. Les larmes inondaient mon visage, mon nez coulait abondamment, je ne m'en apercevais pas. La sueur perlait sur ma nuque, coulait derrière mes oreilles, le long de ma poitrine. Je transpirais des mains, des pieds, je n'en pouvais plus. Un violent tremblement nerveux agitait mes bras, mes jambes. Je gémissais, je criais, je me tortillais sous les brusques élancements de la douleur. Mille picotements me pinçaient le dos, j'avais l'impression que des centaines de mouches couraient dessus. Je me roulais sur le lit, je me tortillais, mais je ne parvenais qu'à réveiller mes douleurs. Pour me soulager, je hurlais à pleins poumons. L'instant d'après, les mouches étaient de nouveau là. J'avais la fièvre. Je sentais que je glissais vers le délire. Je m'astreignis à rester immobile. L'instant d'après, je gigotais de nouveau. Les idées les plus folles me traversaient la tête, comme un tourbillon. Je haletais, je geignais, j'avais l'impression qu'on me jouait du tam-tam dans les oreilles. J'aurais dit qu'un était en train de me brûler le dos et les cuisses avec un tisonnier rouge. Je suffoquais de chaleur. Des taches rouges et orange dansaient devant mes yeux. Quelqu'un était en train de me frapper le corps avec une large batte plate. Je n'y voyais plus, je gigotais sans cesse. Un liquide chaud me coula entre les jambes. Quelqu'un était en train de taper à l'intérieur de mon crâne avec un marteau. Mon corps se couvrait complètement de sueur.

Toute la journée du lendemain, je restai au lit, traversant successivement divers états de conscience et de sommeil. Je frissonnais, mes pieds étaient glacés. Je ne reçus rien à manger. Je n'en pouvais plus de faim et de douleur. J'avais envie de me fracasser la tête pour arrêter le martèlement de mes tempes. Le jour d'après, je dus aller en cours, l'estomac contracté, titubant de faiblesse. Le jour suivant, enfin, j'eus droit à un repas, et je pus retourner normalement au réfectoire.

Quelque temps après cela, un dimanche, un homme vint me chercher pour une semaine. Dans sa petite voiture, il m'expliqua qu'il était

mécanicien. Il était assez petit, les cheveux noirs, les pommettes saillantes. Il avait des lèvres minces, et la façon dont il serrait nerveusement son volant de ses petites mains crasseuses lui donnait un air inquiétant. Il me caressa la joue du revers de sa main maculée de cambouis et me pinça le cou. Je ne savais quelle mine faire à ses avances. Je me demandais s'il ne me conduisait pas dans une école pour homosexuels ! Il n'en était rien.

Nous arrivâmes dans une petite station-service qui s'élevait, solitaire, au milieu de bâtiments bombardés. Il me fit entrer dans un cagibi qui lui servait de chambre. Il me fit asseoir sur une chaise, et passa derrière moi. Il m'attrapa les bras, je sentis une corde, il me ligota les poignets. Je voulus me débattre, mais sa poigne était implacable. Il me lia les chevilles aux pieds de la chaise, et me garrotta au dossier.

Face à moi, il me regarda et ricana. Il m'attrapa les joues, et me les tordit en me traitant de chenille, de crapaud, de larve. Il rit encore, puis, saisissant une longue barre de métal, il m'en donna un coup à la tête. Des taches de couleur éclatèrent devant mes yeux, mon crâne se mit à sonner comme une cloche. Je fis un effort surhumain pour rester conscient. Quelque chose de dur s'appuya sur mon ventre. J'ouvris les yeux : il était en train de m'enfoncer la barre dans l'estomac. Je gémis. Il lâcha la barre. Il se mit derrière moi en ricanant, et me tira la tête en arrière. Il me griffa lentement les joues.

Brusquement il me lâcha, et prit un marteau sur son établi. S'agenouillant devant moi, il se mit à me frapper les orteils. Bien qu'amortis par le caoutchouc de mes chaussures, les coups étaient brutaux, je me mis à crier. Il attrapa un vieux chiffon, et m'en bâillonna prestement. Il m'attrapa le nez en le pinçant et me renversa la tête ; je manquai d'étouffer.

Laissant le marteau, il prit une pince, et, se servant d'un angle vif, m'attrapa la peau des joues. Sous mon bâillon, je gémis plaintivement. Il me pinça encore les oreilles, le menton, le cou. Je gémissais, je poussais de petits cris, et lui ricanait, s'esclaffait.

Il saisit une lime, et savamment se mit à m'en donner de petits coups sur les bras, remontant mes manches, puis, soulevant mon maillot, sur le ventre, sur les côtes, dans le dos, enfin, remontant mon pantalon, sur mes jambes, sous mes genoux. Le fer me griffait durement la peau, laissant çà et là de vilaines marques blanches. Il repérait d'abord l'endroit où il voulait me faire mal, soulevait à cet effet mes habits, puis me donnait un coup vif. Quand il voyait mon sursaut de douleur, il passait sa langue sur ses lèvres qu'un rictus retroussait.

Il m'attrapa brusquement par les cheveux, et examina avec satisfaction les marques rouges qu'avait laissées la pince sur mon visage. Il y passa un doigt attentif. Sur ce, il saisit une lame de scie à métaux et se mit derrière moi. Il me saisit une main, et, du bout des dents pointues, il commença à m'écorcher le bout des doigts. Je devinai sa joie devant mes convulsions. Il finit enfin, me laissant les doigts ex-

trémement sensibles, extrêmement douloureux, bien qu'il ne les eût que légèrement écorchés.

Il coupa mes liens avec la lame, non sans me couper superficiellement plus d'une fois, il m'attrapa par un bras, et ouvrit une grande malle dans laquelle il me poussa. Il me donna un quignon de pain à manger. Pendant que je me dépêchais de me rassasier, il perça quelques trous dans le couvercle de la malle. Puis il prit un bidon d'essence et un bidon d'huile, et les versa dans le fond de la caisse qu'il referma. J'entendis le déclic du cadenas.

Je me tenais facilement dans la malle, à condition de plier les jambes, mais l'atroce odeur d'essence se mit à emplir l'atmosphère confinée. Je collais ma bouche aux trous du couvercle pour respirer plus facilement, mais bien évidemment je ne pouvais passer ma nuit comme ça. Peu après, je retombai en arrière, épuisé. Cette odeur épouvantable me prenait à la gorge, et je vomis. Ces autres émanations se mêlèrent aux précédentes, je crus tomber asphyxié. Je n'en pouvais plus, je tremblais, fiévreux, dans le fond de la malle. La nuit ne fut qu'un long cauchemar dans lequel j'étais comme enfermé.

Très longtemps après, le couvercle fut ouvert. Je clignai des yeux à la lumière, j'aspirai avec bonheur une bouffée d'air frais. Il me tria de la caisse puante. Tout flageolant, les membres engourdis, il m'assit sur une chaise, et me donna un quignon de pain. Tandis que je me rassasiais, il me détaillait attentivement. Je sentais sur moi son regard que je n'osais affronter, et qui m'observait attentivement, comme s'il repérait les parties de mon corps qu'il allait faire souffrir.

Quand je fus un peu remis de ma nuit d'horreur, j'ouvris la bouche timidement pour lui demander la raison de tous ces tourments. Mais il me gifla les lèvres, et me ligota sur la chaise comme la veille. Il me bâillonna avec le même vieux chiffon grasseyeux.

Il prit alors un petit tournevis, et s'approcha de mon visage. Du bout de l'outil, il me tira les paupières. J'avais mal, je voulais toujours fermer les yeux, je craignais par-dessus tout qu'il me les crève. Puis il glissa l'extrémité du tournevis dans mes narines. Je retroussais le nez, des frissons nerveux parcoururent mon visage et ma nuque. Le mécanicien s'esclaffait de mes grimaces, un rictus joyeux tordait sa bouche. Enfin il introduisit le petit outil dans le trou de mon oreille. Cela commença par me chatouiller horriblement, je lançais la tête en tous sens. Mais il abattit sa lourde main sur mes cheveux, et me tordit le cou de telle façon que je ne pus plus bouger. Il se remit à me piquer cet endroit délicat, et, loin de me chatouiller, cela me fit horriblement mal. À chacune de ses piques, je sursautais, et je sentais un vif élanement dans les vertèbres de ma nuque. Je craignais à chaque fois qu'il ne me crève le tympan ou que mes vertèbres ne cassent d'un coup.

Enfin, il laissa son tournevis, mais ce ne fut que pour prendre une petite clé à molette. Il écarta les mâchoires légèrement, y glissa un de

mes doigts, puis serra. Cela ne me fit pas vraiment mal, jusqu'au moment où il fit tourner l'outil autour de mon index. Ma peau fut alors tiraillée par les petites dents, tournée, écorchée. Je me tordais dans mes liens, sous mon bâillon je poussais des grognements plaintifs. La brute continuait malgré tout, j'entendais derrière moi sa respiration sifflante. Il fit subir ce petit traitement à trois de mes doigts ; ils étaient tout rouges, brûlants, et me faisaient cruellement souffrir.

Il revint se mettre face à moi, mais je n'osais jamais soutenir son regard. Du bout de sa clé, il me releva le menton dans sa direction. J'essayai courageusement de le braver, et il ricanait, frémissant de plaisir. Il approcha lentement sa main aux doigts maculés de cambouis de mon visage, et, de deux ongles cernés de noir, il me pinça cruellement la joue. Il s'esclaffa et m'ébouffait les cheveux, me pinçant de temps à autres la peau du crâne. Je sursautais à chaque fois et je gémissais. C'était alors qu'il semblait content.

Après m'avoir tiré d'un coup sec une mèche de cheveux, il prit son fer à souder et le posa sur le gaz. Il m'obligea à pencher la tête en avant, et il tira d'un coup sec le col de mon maillot, découvrant ainsi ma nuque et le haut de mes épaules. Mais à cet instant, on entendit un camion stopper devant le garage, et un coup de klaxon fit sursauter l'homme. Avec un juron, il resserra mon bâillon, puis il sortit de la pièce dont il ferma soigneusement la porte à clé. Je restai un long moment, immobile, écoutant les voix du mécanicien et du chauffeur, tandis que le gaz sifflait à côté de moi.

Malheureusement, le camion ne resta pas longtemps, et peu après la porte s'ouvrit de nouveau. Je lisais la joie sur son visage ; il revint près du gaz. Je sentis sa main calleuse s'agripper aux cheveux de ma nuque et me pencher la tête en avant. Il attrapa le col de mon maillot et me dégagea l'épaule droite. Il s'écoula un petit moment pendant lequel il ne desserra pas son étreinte, puis, d'un coup, l'atroce brûlure. Je poussai un hurlement, je tirai sur mes liens. La douleur était intolérable...

Bien après, je repris conscience. Je gisais, retenu à la chaise par mes liens. Sur le haut de mes épaules et sur ma nuque, je sentais une barre de feu, qui semblait ne jamais vouloir cesser de me griller la peau. Les élancements étaient brusques, rapprochés, sans répit. Retenu par mes liens, je ne cessais de gémir sous mon bâillon. J'avais la fièvre. La sueur coulait le long de mon visage, de ma poitrine, de mon dos. Les veines de mes tempes, compressées par le bâillon, me martelaient le crâne. De temps en temps, épuisé par cette souffrance sans trêve, je tirais sur les cordes, je me débattais, je me tortillais en tous sens. Mais en vain ; je retombais encore plus épuisé, geignant péniblement, la peau des poignets et des bras rougie par les cordes.

La semaine s'écoula péniblement : le jour il me torturait, la nuit il m'enfermait dans la malle puante où j'étais à chaque fois malade. Chaque matin, il me sortait de mon trou et me garrottait sur la chaise.

Dès que son travail lui laissait un moment de libre, il venait me tourmenter. Il me giflait, il m'humiliait, il riait de mes gémissements ; aussi, avec une brosse à chiendent, il me frottait les bras, les jambes, le cou. Cela me laissait de longues griffes rouges et la peau extrêmement sensible. Ou bien il glissait une de mes mains entre les mâchoires d'un étau, et, lentement, serrait. Je sentais mes articulations qui craquaient, je croyais qu'il allait les faire éclater comme des cosses de noix. Je me tortillais, j'essayais de tirer ma main, mais le fer gardait sa prise.

Le soir, quand il rentrait du café, un affreux cigare aux lèvres, il était ivre, totalement saoul. C'était alors que je le craignais le plus ; il ne se retenait plus, il ne se rendait plus compte de rien. Une fois, il me coupa les ongles des mains avec une tenaille, manquant à deux reprises de m'arracher un doigt ; une autre fois, il approcha son cigare de mon visage, lentement, me forçant à rejeter la tête en arrière, mais quand je ne pus plus la reculer davantage, son cigare était si près de mon visage et sa main tremblait tellement qu'il faillit me brûler un œil.

Enfin arriva le jour où il devait me ramener à l'orphelinat. Ce matin-là, il me donna davantage à manger, mais ensuite me ligota comme à l'habitude. Il choisit une fine lame d'acier souple d'un demi-mètre de long et la mit à chauffer. Tandis que le fer rougissait, il me remonta les jambes de mon pantalon. Puis il prit la lame à l'aide d'une grosse pince, et se mit à me fouetter les mollets. Sous mon bâillon, je faillis étouffer, la respiration coupée par la douleur. Je me débattais dans mes liens, j'essayais de relever mes jambes, je tirais à grands coups dans les cordes...

Quand il eut fini, chaque fois que je bougeais mes jambes, je hurlais. Il me laissa toute la matinée sur ma chaise, puis, après le déjeuner, il me détacha. Il ferma le col et tira les manches de mon maillot, et baissa soigneusement les jambes de mon pantalon. Il relaça mes chaussures, me donna un coup de peigne dans les cheveux. Puis il m'attrapa par le bras, le tordit, et il m'annonça mon retour à l'orphelinat. Il me menaça de mort si je montrais les traces de mes coups au directeur. Il me tria encore un peu plus fort sur le bras, et je promis tout ce qu'il voulut.

Je crus que nous nous en allions. Mais pas encore. Il dégrafa sa ceinture, me baissa mon pantalon, et se mit à me fesser. Il ne me donna que quelques coups, mais bien appliqués.

Enfin nous montâmes dans sa petite voiture. Peu après, nous stoppions devant l'orphelinat. Le surveillant de garde posa quelques questions pour s'assurer que je n'avais pas été maltraité. Le mécanicien répondit :

« Certes pas ! J'ai juste été obligé ce matin de lui donner une bonne fessée. Il ne voulait plus revenir à l'orphelinat ! »

Il me fit faire un demi-tour sur moi-même, et d'un coup sec baissa ma culotte. En voyant mes fesses barrées de rouge, le surveillant rit :

« Vous avez bien fait ! C'est comme ça qu'on mate ces petits ingrats ici. »

Le mécanicien avait bien joué son coup : loin de passer pour un petit martyr, je n'étais plus qu'un sale morveux qu'on ne fait marcher qu'avec les verges. On me reconduisit sans douceur au dortoir.

Et la vie recommença : la journée, des cours mortellement ennuyeux avec des professeurs stupides ; le soir, des fessées, des corrections pour ne pas avoir écouté le cours ; le samedi et le dimanche, des gens en noir ou des excentriques. Et de nouveau : la journée... Toutes étaient pareilles, bien que toutes fussent différentes.

Un dimanche je vis arriver un homme et une femme. Lui était grand, assez svelte, et plus assuré que les pleurnichards que j'avais l'habitude de voir. Ses cheveux très blonds, qui blanchissaient sur les tempes, coiffés en arrière, découvraient un front intelligent. Sa haute stature et l'impression de noblesse qui se dégageait de lui me firent un peu peur. Elle était jolie, plutôt jeune, et paraissait fragile, sans autorité. Elle avait de très jolis cheveux brun foncé, et sa robe toute simple laissait voir sa gorge et ses bras d'une peau douce, à peine hâlée.

Leurs visages me parurent curieusement familiers, et sous le maillot de ma tenue de l'orphelinat, je sentis battre mon cœur. J'affectai une parfaite indifférence, et examinai leurs traits avec attention. On ne pouvait guère s'y tromper... Je m'agrippai au bord de la chaise, tandis que mes pensées ricochaient en tous sens dans ma tête. Mes parents... Je ne savais quel parti prendre : allais-je les reconnaître ? Ou feindre de les ignorer ?

Ils s'approchèrent. La femme se pencha vers moi, resta bouche bée, et soudain les larmes inondèrent son visage. L'homme se redressa nerveusement et prit la main de son épouse. Il retenait des sanglots lui aussi. Mais il domina son émotion, et, posant sa main sur mon épaule, commença à me parler doucement en polonais. Il me demanda de baisser ma culotte : je devais avoir sur le devant de la cuisse droite une petite tache de naissance.

Je savais bien que je portais cette marque. Elle avait un peu pâli depuis les années, mais si je la montrais tout serait perdu ; je ne serais plus jamais le Polonais Piotr qui aspire à se faire engager dans l'Armée Rouge. Mais je ne pouvais faire autrement. Après avoir longtemps hésité, je me levai et baissai mon pantalon. Deux paires d'yeux se fixèrent sur ma jambe. L'homme passa un doigt mouillé de salive sur ma cuisse, et la tache ressortit plus nette, révélatrice. Je les observai de nouveau en remontant mon pantalon. La femme me souriait à travers les larmes qu'elle essuyait avec un petit mouchoir. Elle ne semblait pas capable de me battre. Au contraire, je lui trouvais l'air fragile et timide. L'homme paraissait plus énergique.

Je me faisais difficilement à l'idée de redevenir un fils, d'être entouré et de devoir obéissance à mes parents, non parce qu'ils sont plus

forts que moi et peuvent me fouetter comme un chien, mais simplement parce qu'ils sont mes parents et ont des droits sur moi.

Tandis que mon père allait régler les formalités, ma mère me parlait doucement. Elle m'appelait « mon chéri », « mon amour », ou encore « mon enfant ». Elle me disait que tous mes ennuis étaient finis, que j'allais être heureux, que je retrouverais une vie heureuse. Elle me dit que mon père n'avait plus de travail, mais qu'il allait bientôt en trouver maintenant que j'étais de retour avec eux. Après avoir sangloté et m'avoir embrassé encore plusieurs fois, elle m'apprit également que j'avais un frère, ou plutôt un demi-frère. Il s'agissait d'un petit Allemand qui avait maintenant treize ans, un orphelin qu'ils avaient trouvé, en France, quand la Wehrmacht était partie. Elle me dit encore qu'il était très gentil et qu'on s'entendrait très bien ensemble.

## CHAPITRE 16

**Paul**

Grâce au tramway, nous arrivâmes rapidement à l'appartement de mes parents. Le garçon qu'ils avaient adopté vint à notre rencontre. Il était visible qu'il ne m'attendait pas. Intimidé, il baissa les yeux et tourna ses doigts dans ses poches. Il avait une jolie couleur de cheveux, blond doré, et il était assez mignon. Il était habillé d'une veste sans col, en velours vert, avec de petits boutons dorés sur le devant, et d'un pantalon du même tissu ; il avait des mocassins bruns et des chaussettes blanches. Ma mère nous présenta ; il s'appelait Paul. Je fus assez content de voir l'effet que je lui faisais. J'avais craint le contraire. Je me sentis un tout petit peu plus à l'aise.

L'appartement ne comprenait que deux pièces et une cuisine. Paul et moi dormions dans le même lit, le canapé de la salle à manger. Ma mère alla m'acheter de nouveaux habits. Quand elle revint avec un tricot de bonne laine, un pantalon de velours, et des mocassins de cuir, je compris qu'elle avait fait de grosses dépenses. Le regard que mon père lui lança me le confirma, mais il ne dit rien.

Au début, je ne me sentais pas à l'aise dans ces habits neufs ; je ne savais trop comment me tenir. Quand j'allais dans la rue, j'observais les gens pour voir s'ils ne se moquaient pas de moi, et en particulier de mes chaussettes blanches. Je n'avais que peu de rapports avec mon frère, nous nous sentions étrangers. Un jour que nous faisions des commissions ensemble – on recommençait à trouver quelques aliments dans les boutiques – il me bouscula ; je lui rendis une méchante paire de gifles. Il ne protesta pas ; et dès lors je le considérai comme mon serviteur attitré. Je lui faisais faire mes quatre volontés sans qu'il osât broncher.

À la fin du mois de juillet, mon père dut partir pour la France pour essayer d'y trouver du travail. Il nous recommanda, à Paul et à moi, d'aider notre mère dans tous les travaux ménagers. Et pendant les derniers jours où il fut là, je dus ramasser la poussière, balayer la salle à manger, astiquer le parquet, faire la vaisselle. Peu avant mon anniversaire, il partit.

Le jour de mes seize ans, ma mère me donna un peu d'argent pour aller au cinéma. Il y avait une longue queue devant le guichet. J'essayai de gagner quelques places en me glissant furtivement. Malheureusement, un employé m'aperçut. À la joie de tous les spectateurs, il m'attrapa par les cheveux et me sortit de la file. Se reculant d'un pas pour que tout le monde me vît, il me donna une violente paire de claques. Puis, en me tordant l'oreille, il me reconduisit au bout de la queue. Tout le monde riait de ce divertissement.

J'entrai enfin dans la salle. Le film, peu intéressant à part quelques scènes assez crues, m'ennuyait. Je lançais de temps en temps un regard sur les spectateurs dans l'obscurité. Bien peu étaient ceux qui regardaient l'écran.

Cette sortie solitaire me rappela d'un coup mon ancienne vie. Désormais, je ne sortis plus que la nuit, dormant tout le jour. Je n'aidais plus ma mère, Paul restait seul à la maison. Elle protestait, mais je ne l'écoutais pas. La nuit venue, je sortais en ville, excité, me rappelant ma vie errante dans la forêt. Je me réduisais à l'état d'une ombre, rasant les murs, et j'observais les silhouettes qui rôdaient dans les rues, qui ne s'arrêtaient que pour boire au goulot d'une bouteille. Sous les portes cochères des femmes les attendaient, le corsage ouvert, la jupe collante. Ils s'approchaient d'elles d'un pas chancelant, puis disparaissaient ensemble. Des maigres bosquets du jardin public, s'élevaient les gémissements des couples qui s'étreignaient. Dans les ruines des maisons abandonnées, les garçons violaient les filles assez folles pour s'aventurer dehors. On entendait parfois le mugissement d'une ambulance ou d'une voiture cellulaire.

Je devins vite un familier de cette vie nocturne. Je connaissais les ruelles écartées où des filles plus jeunes que moi s'offraient à des messieurs plus âgés que mon père. J'avais découvert les endroits où d'élégants jeunes gens, aux cheveux bien lissés et aux mains fines, se réunissaient. Parfois, ils m'appelaient. Quand je me risquais à m'approcher, ils me caressaient les cheveux, les joues, et m'embrassaient le front ou la nuque. L'un d'eux avait une fois essayé de m'embrasser sur la bouche, mais je m'étais enfui... Le jour, le monde vivait en paix ; la nuit, la guerre reprenait ses droits.

Souvent j'allais me promener dans le parc qui bordait le zoo, aux abords de la ville. Les Blancs – c'est-à-dire ceux qui luttèrent contre le communisme – s'y retrouvaient pour trafiquer, boire, jouer aux cartes. Certains me donnaient du chocolat, denrée encore très rare. Un jour, je leur demandai un paquet de tracts que je me proposai de distribuer moi-même. Amusés, ils m'en donnèrent un gros sac. Péniblement je le transportai jusqu'à la station-service du garagiste qui m'avait torturé.

Je vérifiai qu'il n'y avait pas de lumière, qu'il n'était pas là. J'avais bien remarqué comment il fermait le vieux volet, aussi n'eus-je guère de peine pour le forcer avec un morceau de fer sans faire trop de

bruit. Je me dirigeai vers le cagibi qui lui servait de chambre. La malle était toujours là. Sans bruit, je l'ouvris. Je restai bouche bée.

Loin d'être vide comme je le supposais, un garçon de six ans environ y était ligoté ! Nous restâmes un long moment face à face, sans bouger, aussi surpris l'un que l'autre. Je pris une brusque décision, et, attrapant un chiffon sur l'établi, je le bâillonnai. Puis je le sortis de sa malle, et plaçai les tracts à la place, sauf un que je laissai tomber par terre. Je refermai la malle, chargeai le garçon sur mon dos, et repartis.

Je n'avais que l'embarras du choix : la plupart des maisons alentour étaient en ruines ou abandonnées. Je rentrai dans l'une d'elles, et, après avoir déposé l'enfant par terre, j'examinai son visage à la clarté de la lune. Il avait les cheveux longs, mais des traits déjà assez virils, et il portait la tenue de l'orphelinat. Je commençai à lui tordre les oreilles et à lui chatouiller le ventre, enfin à lui faire passer un mauvais quart d'heure pour m'amuser un peu ; mais je pensais que j'avais autre chose à faire. Je le délivrai de ses liens, et après lui avoir griffé les joues, tiré les cheveux, tordu le bras, et lui avoir méchamment pincé la glande, je le laissai filer.

Puis je retournai au jardin public – où se réunissaient les Rouges. Je leur appris qu'un partisan blanc se cachait dans une station-service. J'indiquai précisément l'endroit. Quelques hommes partirent de suite. Ils durent trouver les tracts, car quelques jours plus tard, quand je repassai devant le garage, le bâtiment avait été dévasté par un incendie accidentel. Il était fort probable que le propriétaire avait malheureusement péri avec sa maison.

J'allais souvent au jardin public. Les Rouges m'aimaient bien, et me demandaient de livrer des colis à diverses adresses en évitant les Blancs. Quand je revenais de ces missions, des jeunes femmes me tendaient la main, m'attiraient, me serraient contre elles. Elles m'invitaient à m'allonger auprès d'elles, et à les caresser comme Ewka m'avait appris à le faire. Je me sentais à l'aise parmi ces gens dont l'obscurité dissimulait le visage.

Je retournai une fois devant le lugubre bâtiment qui renfermait pourtant tant de voluptés et de passions. Vers le début de la nuit, je vis arriver les filles discrètement, une par une, habillées modestement. Je n'en reconnus que quelques-unes. Une lumière éclaira une fenêtre du rez-de-chaussée. Je m'approchai pour observer ce qui se passait. Mais la vitre était trop dépolie, et je ne devinai que des silhouettes. La lumière s'éteignit et le groupe monta à l'étage. Je me demandais quel pouvait être le garçon qui était allongé, là-haut, sur le lit...

Une fois, au jardin public, j'étais en train de caresser le dos d'un jeune homme qui s'était mis torse nu. Du bout de mon doigt, je dessinais sur sa peau des objets imaginaires qu'il essayait de deviner, tandis qu'une femme me caressait au travers de ma chaussette blanche un pied qu'elle avait déchaussé. Tout à coup, l'homme m'indiqua deux garçons : l'un pouvait avoir quinze ans, blond, bien bâti, l'autre devait

en avoir dix, il était brun et plus fluët ; tous deux étaient des bourgeois ou des fils d'officiers, car ils portaient des pull-overs à col roulé de belle laine, et des pantalons de velours propres. L'homme se releva et, remettant son tricot, il me dit :

« Regarde, je vais aguicher ces deux-là ! »

Je me retournai doucement et le suivis des yeux, tout en tendant mon pied sous les caresses de la femme. Le jeune homme s'approcha du plus jeune des deux garçons, et le saisit doucement par les épaules en lui souriant. Il lui parla gentiment, ce qui ravit visiblement l'enfant, bien que je fusse trop loin pour entendre leurs paroles. Tranquillement, il l'entraîna vers un banc où ils s'assirent l'un à côté de l'autre. Il fit remonter lentement ses mains de ses épaules sur son cou, puis lui saisit le visage. L'homme s'approcha de plus en plus du garçon, jusqu'à poser ses lèvres sur son front. Je frémis délicieusement de l'association de cette image et des baisers que me prodiguait la femme sur la plante du pied.

Là-bas, l'homme promenait doucement ses lèvres sur le front, les joues, le nez de l'enfant. Il le maintenait par les épaules, glissant le bout de ses doigts dans les cheveux de sa nuque. Il laissa glisser sa bouche le long de son oreille jusque dans le creux de son cou, le faisant frissonner des pieds à la tête et trembler des genoux. Il resserra son étreinte, tenant fortement le corps mince entre ses bras, et glissa ses lèvres jusque sous le col roulé de son pull-over.

Soudain la femme qui me caressait le pied me délaissa, entraînée par un grand type. Je n'eux pas la force de me rechausser, gardant grâce au tissu de ma chaussette l'impression de ses mains et de ses lèvres.

L'homme avait relâché son étreinte. Lentement, il laissa glisser ses mains le long du corps du garçon, lui défaisant sa veste. Doucement, le muselant d'un sourire, il la lui retira. Puis, glissant une main sous son aisselle, il l'incita à se relever, et le conduisit vers l'adolescent. Celui-ci, quand il les vit arriver, se releva de sous le buisson où il était assis. L'homme n'eut rien à dire pour le charmer : cet enfant encore bien peigné, aux habits encore bien ajustés, était si désirable dans la pénombre ambiante. Bien que j'en fusse assez éloigné, j'y fus sensible, et mon ventre se contracta légèrement. Je jetai un regard aux alentours, mais aucune femme ni aucune fille ne semblait désirer ma compagnie.

Tandis que l'homme s'écartait, l'adolescent s'approcha de l'enfant et le saisit par un bras et par le cou. Riant de plaisir, il glissa une jambe derrière celle du garçon qui souriait timidement, un peu inquiet, et d'une prise de judo le coucha sur l'herbe. Il se laissa tomber avec lui, et, le saisissant par les bras, le chevaucha. Il lui saisit le visage, et posa d'un coup ses lèvres sur les siennes. L'enfant affolé se tortillait sous son étreinte, mais l'autre lui prit les jambes dans les siennes, le maintenant solidement. Il se redressa et rit de joie. Je regardais encore

une fois autour de moi, mais tout le monde était tourné vers les ébats indiscrets des deux garçons.

Le plus âgé des deux était maintenant en train de remonter le pull-over de l'autre, et glissait nerveusement ses mains le long de sa poitrine, tout en frottant sa joue contre la sienne. L'enfant gémissait, se tortillait sous les étreintes brusques de son aîné. Il geignit soudain plus fort, et se mit à gigoter de plus belle : des doigts venaient de s'accrocher à sa braguette, je vis son pantalon descendre le long de ses cuisses. Excité au possible, je me redressai. L'adolescent avait retiré lui aussi son pull-over et baissé son pantalon et son caleçon, et, à demi nu sur le corps de l'enfant effrayé, il s'activait à lui retirer son caleçon. Complètement en folie, je me retournai et me jetai face contre le sol. Mais même comme cela j'entendais encore les grognements et les cris des deux garçons, les rires et les applaudissements des spectateurs.

D'un coup, je me relevai, et sans un regard pour les deux garçons qui se débattaient à demi nus sur l'herbe, les culottes sous les cuisses, je fus dans la nuit, frémissant, le nez au vent.

À l'aube, je rentrai à l'appartement. Je ne fis aucun bruit, car tout le monde dormait, je retirai mon tricot et mon pantalon, et je me glissai sous la couverture, à côté de Paul. En sentant mon pied glisser le long de sa cuisse, mon ventre se contracta nerveusement. Mais, ostensiblement, je me forçai à me tourner de l'autre côté.

Le soir, quand je me réveillai, ma mère dînait avec mon frère. Une serpillière et un seau attestaient qu'il venait de finir le ménage. Je me joignis à leur repas. Ma mère me regardait sans mot dire, observant à la dérobée ma mauvaise mine, mes habits sales, et mes gestes nerveux.

Quand nous eûmes fini, ma mère et Paul se mirent à débarrasser. Lorsqu'il s'aperçut que je m'apprêtais à repartir, il profita de ce que ma mère fût à la cuisine pour me supplier de l'emmener. Étonné, je le dévisageai. Je lus une telle supplication dans ses yeux que j'acceptai. Et sans seulement prévenir ma mère, nous sortîmes.

Un peu effrayé par l'obscurité de la nuit, il ne me lâchait pas d'un pas. Je décidai d'aller directement au jardin public ; ça le mettrait tout de suite dans l'atmosphère, et j'espérais être plus heureux que la fois dernière. En passant les grilles du parc, Paul fut inquiet par les silhouettes de miliciens allongés sous les bosquets. Je lui dis de n'avoir peur de rien, et je le conduisis là où se réunissaient d'habitude mes connaissances. Il y avait justement ce soir-là pas mal de monde. J'appris qu'ils préparaient un ratissage des partisans blancs dans un quartier de la ville. Cela devait avoir lieu quelques jours après.

On buvait déjà pas mal, on jouait aux cartes, on discutait ferme. Un type me passa sa bouteille. Je la proposai d'abord à Paul qui refusa. Mais je lui versai de force l'alcool dans la gorge, en lui disant de toujours m'obéir. Les autres rirent en le voyant tousser et cracher. J'aperçus la femme qui m'avait caressé la veille, et, sans bruit, je me glissai à côté d'elle. Elle s'exclama que j'avais du toupet, mais je lui

souris, et elle me pardonna en se tournant de mon côté. Elle me gratouilla sous le menton, et je renversai la tête en arrière pour tendre ma gorge. Je commençai à me trémousser de plaisir.

Elle se coucha sur le dos, je m'allongeai à côté d'elle, elle me prit les mains. Elle les embrassa, puis les mit contre sa joue. Je me laissais faire, donnant juste un petit tremblement à mes doigts. Elle me remonta les manches de mon pull-over, et se mit à m'embrasser le dessous des bras, à me caresser, à me chatouiller par-dessus. À mi-voix, elle me demanda qui était ce garçon qui me suivait pas à pas. Je lui dis que c'était mon frère, et elle sourit.

L'homme à qui j'avais caressé le dos la veille me demanda de faire une petite scène avec mon frère. Il ne me précisa pas, mais je savais parfaitement qu'il s'agissait d'une petite scène d'amour devant tout le monde. L'idée en elle-même ne me surprit pas tellement, et je m'échappai des caresses de la femme avec un soupir.

Je me levai, attrapai Paul par les bras, et l'entraînai à l'écart. Je lui fis certifier qu'il voulait se mêler à notre vie nocturne et en faire partie intégrante. Puis je lui dis qu'il allait en avoir la chance, pour autant qu'il fit exactement comme moi. En balbutiant, il accepta. Je le ramenai alors vers le feu. Je le plaçai bien en vue, lui rappelai d'imiter chacun de mes gestes, et m'éloignai d'une dizaine de mètres. Ceux qui regardaient formèrent une allée de l'un à l'autre, puis commencèrent à frapper dans leurs mains, lentement. Sur le même rythme, je martelai le sol de mes talons. Après avoir hésité, maladroitement, Paul fit comme moi.

Alors, tout en frappant lentement des talons, je commençai à avancer. Paul hésita de nouveau, puis vint vers moi. Sans gestes brusques, je tirai mon pull-over, et le jetai à ma droite. Fébrilement, il déboutonna sa veste, et la jeta à sa droite. Mais un spectateur la ramassa et la jeta de l'autre côté ; il comprit. Sans cesser d'avancer, je déboutonnai mon poloshirt noir, le tirai, et le lançai à droite. Il tira son tricot à col roulé, et le jeta du bon côté, à sa gauche. Nous n'étions plus qu'à six mètres l'un de l'autre, torse nu, et dans l'obscurité je pouvais maintenant deviner qu'il tremblait des pieds à la tête. Le rythme des claquements de mains s'accéléra. Je jetai mes chaussures de côté, il fit de même. Sans m'arrêter de frapper le sol, je baissai mes chaussettes avec mes talons, et les lançai sur le côté. Maladroitement parce que trop ému, Paul fit de même.

Guère plus de quatre ou cinq mètres nous séparaient encore. Je portai alors ma main à ma ceinture en observant Paul fixement ; il claquait des dents, bien que la soirée fût chaude et orageuse. Les battements s'accéléraient encore. Les hommes, les femmes se mirent à crier en cadence. Tout en tapant des pieds, je déboutonnai mon pantalon et en tirai la fermeture Éclair. Les yeux du garçon s'écarrillèrent, et sa main tremblait tellement qu'il parvint à peine à trouver le bouton de son pantalon. Et tandis que nous laissions descendre notre culotte le

long de nos cuisses, les battements, les cris arrivaient à leur paroxysme. Enfin, tous les deux en caleçon, nous n'étions plus séparés que par deux mètres d'air vibrant sous les clameurs ; autant dire rien.

Et au moment où je bandais mes muscles pour le dernier bond, pour me précipiter sur le corps blanc du garçon, alors, dans le craquement flamboyant du tonnerre, l'orage éclata en une foudre violette... Paul poussa un hurlement. Des cataractes d'eau nous tombèrent dessus. Il recula précipitamment ; je fis un pas, un autre, mais il se mettait à courir, à s'enfuir. La foule furieuse se referma alors sur nous, nous séparant l'un de l'autre. Et tandis que j'étais happé par cent bras, je l'entendis hurler, fou de peur. Sous une pluie torrentielle, des mains me tenaient, me tordaient les bras ; des corps à demi nus se collaient à moi, tournaient autour de moi ; des lèvres gluantes coulaient sur mon visage, mon corps, ma glande ; des dents se plantaient tout à coup dans mon bras, dans mon ventre, dans ma nuque ; des ventres de tout sexe se frottaient contre le mien ; des mains trop éloignées pour me toucher m'agrippaient les cheveux ; des bouches se collaient à mon cou, et, telles des vampires, ne me lâchaient plus ; des ongles pointus me rentraient dans les épaules ; des doigts se glissaient sous mes bras, sous l'entrejambe. L'eau dégoulinait sur moi comme un ruisseau, je n'en pouvais plus, je hurlais sans interruption, à peine bâillonné parfois par une paire de lèvres ; je me débattais comme un beau diable.

Enfin, la violence de cet orage d'août les calma. Petit à petit, ils s'en allèrent, et je restai nu, étendu dans la boue, haletant, la peau griffée de partout. Seul un forcené s'obstinait encore à m'embrasser les cuisses et l'entrejambe. J'eus la force de lui assener quelques bons coups sur la figure, et il s'enfuit en hurlant. Je retombai lourdement en arrière, la pluie ruisselant sur mon corps nu.

Enfin, je parvins à me relever. La pluie avait cessé ; on entendait encore l'orage grogner, plus loin, sur les campagnes. J'allai rechercher mes habits qui baignaient dans la boue, et me rhabillai tant bien que mal. Puis j'allai à la recherche de Paul. Je finis par le trouver, étendu, tout nu au milieu d'une plate-bande saccagée. La lune qui avait réapparu éclairait son corps blanc qui brillait en contraste sur la terre sombre qui fleurait bon. Je m'accroupis à côté de lui. Sa peau était couverte d'ecchymoses, son corps était strié de marques rouges le long desquelles je laissais glisser un doigt, suivant son ventre jusqu'à sa glande. Je passai ma main sur son front, redressant les mèches de ses cheveux. Je ne pensais strictement à rien, je me laissais aller comme dans un rêve.

Finalement, je le saisis doucement par l'épaule et le secouai. Je lui pris le visage, et le lui tournai face à la lune. Il cligna des yeux et gémit. Le laissant revenir à lui, j'allai chercher ses habits. Quand je revins, il se relevait ; il eut un sursaut en me voyant, puis me reconnut. Il prit ses vêtements, et se dépêcha de remettre son caleçon et son panta-

lon, puis finit de se rhabiller. Lentement, nous retournâmes à l'appartement.

Nous nous couchâmes, épuisés, et le lendemain ma mère eut du travail pour laver nos habits dégoûtants. Pendant quelque temps, je ne sortis plus la nuit, et je restai à la maison. Mais, bien entendu, je ne faisais aucune corvée, et Paul pas davantage qui avait pris goût à ne rien faire.

J'avais pris un peu d'argent dans le porte-monnaie de ma mère, et je m'étais acheté à bon marché des cahiers et des crayons. Je recommençai ce que j'avais déjà fait un ou deux ans auparavant sur la boue d'une marre : je transcrivis les passages les plus passionnants de ma vie en les romançant et en les enjolivant.

*D'un mouvement rapide, il lui déboutonna sa veste. Elle gémit, et voulut se relever; mais il s'agenouilla sur ses cheveux, lui maintenant le visage entre ses genoux. Il se pencha au-dessus d'elle et, lentement, lui retira sa veste de cuir; son pull-over blanc.*

*Piotr alla jusqu'à ses pieds, la maintenant d'une main contre le sol. Il lui déboutonna son pantalon, et avec des gestes précis le lui tira. Brusquement, il lui arracha son maillot et son caleçon, et en jeta les lambeaux dans la poussière. Il se mit à caresser doucement son visage, ses épaules, sa poitrine, de ses mains calleuses.*

...

*Il se releva, attrapa un bon rouleau de corde, et s'en servit pour ligoter l'enfant sans seulement l'habiller. Il garrotta ses poignets et ses chevilles, et lia ses jambes et ses bras nus. Puis il prit la chandelle et sortit.*

*Alors, lentement, je sortis de la grange, et pénétrai dans celle de Piotr ; sans bruit je m'approchai de la forme blanche...*

Alors, et alors, j'accomplissais des prouesses étonnantes. Je détachais la fille, et tous deux nous nous aimions comme personne ne s'était aimé. Je n'étais plus le valet d'Ewka, ce petit chiot qui obéissait à tous ses désirs, mais son maître incontesté. Je devenais pour un moment moi-même un Kalmouk qui pillait les villages et violait toutes les filles, belles comme des anges. Dans le camp allemand, ce n'était plus le soldat qui violait la jeune Polonaise, c'était moi qui m'échappais de mes chaînes pour la retrouver dans sa cellule. À L'orphelinat, je couchais impunément avec toutes les filles que je choisissais comme je l'entendais. Et, bien entendu, quand la proxénète venait me chercher, c'était moi qui avais voulu les filles qui me caressaient, et les fins de soirées étaient plus abouties qu'elles ne le furent en réalité !

De temps en temps, quand ma mère s'absentait, j'en lisais des passages à Paul. Les yeux rivés à mon visage, il s'imaginait les scènes que j'évoquais avec éloquence. Un jour, je lui lus un passage où j'avais décrit la scène que nous avions eue ensemble au jardin public. Quand il s'en aperçut, il se mit à trembler des pieds à la tête. Et lorsque j'en arrivai au moment où nous baissâmes nos pantalons, il poussa

un gémissement, bondit sur ses pieds, et il se jeta face contre le lit en gémissant. Je me levai, et m'assis doucement à côté de lui. Posant ma main sur sa nuque couverte de sueur, je poursuivis impitoyablement :

« ... et tandis que nous laissions descendre notre pantalon le long de nos cuisses, les gens frappaient de plus en plus fort dans leurs mains. Et de nos pieds nus nous frappions de plus en plus fort le sol desséché... »

Il gémit encore, rejeta ma main, se retourna brusquement. Son visage luisait de sueur, il revivait la scène comme s'il y était.

« Nous étions tous deux nus sous la lune, si ce n'était notre caleçon. Nous avançâmes l'un vers l'autre de plus en plus vite, au rythme des battements, puis je sautai sur toi, je te renversai sur le sol, je t'étreignis, je t'embrassai... »

« Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! » cria-t-il.

Je le maintenais par les épaules, et me baissais chaque fois un peu davantage vers lui. Il se trémoussait dans mes mains, tel du vif-argent, rejetant la tête à droite et à gauche. J'allais porter les lèvres sur sa bouche quand je me rappelai que ma mère pouvait rentrer d'un moment à l'autre. Aussi me contentai-je de lui caresser le visage, de relever ses mèches blondes, pour le calmer. Petit à petit, il ne bougea plus, et resta sur le dos à sangloter doucement. Je rangeai soigneusement mes cahiers.

Quand ma mère revint, elle nous annonça qu'elle était invitée à une soirée chez des amis. Après le dîner, elle débarrassa la table et voulut que nous nous couchions tout de suite. Pour une fois, je ne discutai pas. En maillot de corps et en caleçon, nous nous glissâmes sous les couvertures, je me tournai du côté du mur et feignit de m'endormir. Bientôt ma mère vint nous dire bonsoir. Puis elle éteignit et sortit. J'entendis la porte claquer.

Au bout d'un moment, lentement, je me retournai. Paul me tournait le dos ; on aurait pu croire qu'il dormait, il ne bougeait pas, sa respiration était régulière, je devais prêter l'oreille pour l'entendre. J'attendis encore de nombreuses minutes, observant fixement sa nuque blonde, son cou lisse où se dessinaient légèrement ses muscles relâchés, l'ourlet de son maillot blanc qui mettait en valeur le grain mat de sa peau tendre.

Lentement, je rapprochai ma main de sa tête et, tout doucement, je lui caressai la nuque en glissant le bout de mes doigts dans ses cheveux. Il ne bougea pas. Je laissai glisser ma main sur son épaule, et je la laissai longtemps comme ça, jouissant du contact. Je me rapprochai alors de lui : mes jambes de ses jambes, mon ventre de son dos, mon visage de ses cheveux, et je restai encore ainsi, une main sur son épaule, le nez dans les mèches qui formaient un agréable désordre.

Ma présence était trop insistante, il grogna en sortant de son premier sommeil, ou en feignant d'en sortir. D'une voix peu claire, il me demanda ce qu'il y avait. Pour toute réponse, après un court instant de

réflexion, je laissai ma main glisser le long de son bras nu jusqu'à son coude. Tout contre moi, je le sentis frémir. Il voulut se retourner, et je m'écartai un peu pour lui laisser la place. Je vis alors ses yeux qui essayaient de percer l'obscurité pour deviner l'expression de mon visage. Je compris qu'il ne savait pas encore s'il devait attacher de l'importance à mon geste. Je le laissai un instant dans cette incertitude, puis je glissai mes mains sous ses reins. Il comprit alors d'un coup tout mon manège et voulut me repousser. Mais au contraire je le maintins de plus en plus fermement et l'attirai contre mon corps. Il me chuchota en gémissant :

« Lâche-moi ! Laisse-moi ! Arrête !... »

« Quoi ? » fis-je, « Ne sommes-nous pas bien là ? Nous sommes seuls, tu n'as pas à avoir peur. »

Il continuait à se débattre mollement, et je lui coinçai les jambes entre les miennes. Nos cuisses se touchaient en de nombreux endroits, autant de points de contact brûlants, fermes, voluptueux. Nos pieds se frôlaient sans cesse, et parfois je glissais mes orteils entre les siens. Il se trémoussait et les retirait vivement. Nos poitrines étaient l'une contre l'autre grâce à mon étreinte, et les fines étoffes de coton qui nous séparaient rendaient cet attouchement plus chaud, plus doux, plus désirable. De mes yeux, je dévorais son visage, mais lui gardait obstinément les yeux baissés, il refusait de glisser ses bras derrière moi. Immobile, tel un chaton il recevait la chaleur que je lui communiquais, et malgré lui m'en rendait que je sentais avec un doux bonheur me pénétrer la poitrine, le corps tout entier.

Doucement, imperceptiblement, nos fronts se touchaient, et je jouissais de sentir ses cheveux, sa peau, contre la mienne. Je le serrai encore davantage contre moi ; il gémit, mais ne se débattit plus. Nos corps semblaient à présent adhérer l'un à l'autre, et cette chaude sensation était grisante.

Cette attente devenait insupportable. Pesant gentiment sur ses épaules, je le couchai sur le dos, et je le chevauchai. Sous mon poids il gémit, et se remit à protester, à se tortiller pour se dégager :

« Laisse-moi ! Laisse-moi !... »

Mais je lui tins le visage et, tirant avec mes pouces sur ses lèvres, je déformai ses paroles jusqu'à ce qu'elles fussent réduites à des sons dénués de sens. Je riais tout en lui serrant les joues, les lèvres. Il se tut ; sa respiration était plus courte. Sans lui lâcher le visage, j'en approchai mes lèvres, et par des baisers à peine articulés, à peine réels, je lui caressai le front, les yeux, les tempes. Puis, faisant glisser mes mains jusque sur ses épaules, je laissai courir mes lèvres sur ses joues, son nez, son menton, et je les collai soudain sur sa bouche. Je remontai mes mains le long de son cou, et je le sentis frémir tout le long de mon corps. Je le tins par la nuque, et pressai son visage contre le mien.

Après un long moment de bonheur, je le relâchai doucement et me redressai sans hâte. Je lui souris. Il voulut s'essuyer la bouche, mais je

lui retins la main, et passai un doigt sur ses lèvres pour les sécher. Il avait de jolies lèvres roses, bien dessinées, comme celles d'une fille. Je glissai ma main sous sa taille, et il se cambra en se convulsant. Je lui gratouillai le bas de la colonne vertébrale, et il se trémoussa encore plus. Remontant ma main, je lui relevai son maillot en le chiffonnant nerveusement. Du plat de la main, je lui frottai le dos. Je frémissais de sentir fuir sous ma main cette peau fine et souple, lisse et jeune, agréablement hâlée. Je restai comme ça, simplement pour jouir du contact.

Puis je posai ma main sur ses cuisses, tout près de son entrejambe. Il frissonna nerveusement, et sous son caleçon sa glande se tendit. Je me rapprochai un peu, et nos verges se frôlèrent. Je fus secoué par un tremblement de plaisir, et, lui pétrissant les cuisses et le dos à deux mains, j'enfouis mon nez dans son cou. Il se trémoussa contre moi, et nos glandes se frôlaient de plus en plus souvent, nous faisant tressaillir nerveusement.

Quand je fus un peu calmé, je roulai sur le côté, et il respira plus librement. Je lui pris la main gauche, et la portai à mon visage. Je l'embrassais, je la caressais. Sa peau était douce comme celle d'un enfant, mais elle n'était plus potelée comme celles des bébés ; elle était allongée et fine. De nouveau, comme un compliment, je lui souris. Ce fut à peine s'il me répondit en haussant les coins de ses lèvres, deux courbes parfaites.

Je portai la main à son front et la laissai contre, comme on prend la fièvre à un enfant ; mes doigts en suivaient la courbe, et nous échangeions notre chaleur, notre peau, notre âme. Lentement, je glissai mes doigts dans ses cheveux, et gentiment les lui tripotai. Je jouais avec plaisir avec ses mèches que je retournais, que je roulais, que j'ébouriffais complètement. Lentement, je laissai redescendre ma main dans le doux taillis de ses cheveux jusqu'à son oreille. Je la gratouillais, je la chatouillais derrière, et il frissonnait comme un petit chiot que son maître flatte de la main. Charmé, je lui caressai encore les joues dont je devinais dans l'obscurité la couleur désirable.

Abandonnant à regret son visage, je fis glisser mes mains le long de son corps, je lui tâtai délicatement les biceps, le dos, je lui massai doucement les reins, et il gigotait au rythme de mon massage, sous mes doigts, sensation enivrante.

Glissant mes mains le long de sa taille, je tâtonnai un moment sur son ventre nu pour trouver son nombril. Sous mes doigts qui le chatouillaient, il contractait l'estomac en poussant de petits gémissements. Quand je trouvai la petite boule de sa cicatrice, je la pinçai cruellement. Il poussa un cri, étonné et choqué. Je fus content de sa réaction, et je l'embrassai sur les deux joues, tout simplement, pour l'en remercier.

Je posai ma main sur ses fesses, et à travers le tissu de son caleçon, je les palpai doucement ; elles étaient douces et musclées. Len-

tement, je remontai ma main, et la glissai sous sa ceinture élastique. Il frémit de tout son corps, de toute son âme, et balbutia quelque chose. Tendrement, je lui embrassai le visage de baisers qui n'étaient que des caresses, et, doucement, je glissai ma main contre ses fesses nues.

Mais il ne l'accepta pas ; alors que ma main s'approchait sous son caleçon de son entrejambe, il devint comme fou et se débattit de toutes ses forces. Mes yeux s'agrandirent, je dus les écarquiller comme des soucoupes, je crus devenir fou. D'un geste rageur, je lui baissai son caleçon, et, me recroquevillant sous les couvertures jusqu'à la hauteur de son ventre, je l'attrapai par les cuisses. Je me mis à lui mordiller la glande, à la lui lécher, à la lui renifler de tous côtés. Il se débattait tant qu'il pouvait, et ces saccades qu'il me donnait dans les bras ne m'excitaient que davantage.

En deux bonds, je revins à sa hauteur tout en lui arrachant son maillot de corps. En voyant son corps brun, tout nu, allongé sur les draps blancs, j'eus un sourire vainqueur. En le clouant sur le lit d'une main, je retirai mon propre maillot, et baissai mon caleçon sur mes chevilles. Alors je le saisis à bras-le-corps, et le secouai plusieurs fois, violemment. Puis je me jetai sur lui et l'enlaçai brutalement. Tout en l'étreignant, je roulais sur le lit, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de lui. Et tel un ver il gigotait entre mes bras, entre mes jambes, contre mon ventre ; nos glandes ne se frôlaient plus, mais elles se croisaient sans cesse, ballottant l'une contre l'autre, et nous étions saisis de brusques convulsions.

Soudain je l'arrêtai au fond du lit et m'agenouillai au-dessus de lui. De mes deux mains écartées, je le pris à la gorge, puis collai violemment mes lèvres sur les siennes. À demi étranglé, le souffle presque coupé, il se tordait entre mes jambes et s'accrochait à mes poignets pour les écarter. Je jouis ainsi encore un instant de le sentir se débattre pour sa vie, puis je le lâchai.

Je me mis à le chatouiller dans le cou, sous les bras, sur le ventre. Riant et pleurant à la fois, il se retourna sur le lit pour essayer d'échapper à mes mains qui le poursuivaient dans tous les replis de son corps agile et souple. Le repoussant sur le dos, je le pinçai soudain entre les jambes, et sous la glande. Il poussa un cri de douleur, et fit des sauts de carpe. Mais je continuais à lui pincer la glande et le bas-ventre. Il bondissait sur le lit, il criait, il essayait confusément de me repousser les mains.

Le bureau, tout petit, qui me servait de table de travail était à portée de main. J'y pris une longue règle de bois, et me mis à lui frapper le corps aveuglément. Au hasard, j'atteignis la poitrine, les jambes, le ventre. Il se mit à hurler, il roula face sur le lit. Je lui cinglai le dos, les cuisses, les bras. Il criait, il pleurait, il semblait danser sous l'impulsion de la règle.

Je lâchai la règle qui tomba par terre avec un petit son sec. Je retombai sur le lit, éreinté, à côté de Paul qui gémissait et pleurait. Nous

étions face à face, mais il me ne voyait pas, les yeux embués de larmes, le corps secoué de frissons. Le drap qui s'était à demi enroulé autour de ses jambes, comme pour le ligoter, cachait à moitié sa glande. Dans l'obscurité, je ne voyais pas les traces qu'avait laissées la règle, mais je les imaginais, je les devinais. Dans cette position, avec son visage pitoyable, il était encore plus désirable.

Tout doucement, je m'approchai de lui. Il leva un bras, pour parer d'éventuels coups. Mais je le lui rabaissai, et je lui caressai tendrement le visage, essuyant les larmes qui avaient coulé sur ses joues. Je l'enlaçai sans gestes brusques, nous nous réunîmes, et je le tins près de mon corps, simplement. Lentement je me mis à lui caresser les reins ; il se remit à frissonner. Doucement, nos chaleurs s'échangèrent de nouveau. Dans la pièce obscure, les persiennes ne laissaient filtrer que quelques minces lamelles des rayons de la lune. Sur le lit en bataille dont les couvertures avaient été jetées à bas, nos deux corps bronzés se confondaient en une ligne souple, brune, sur les draps blancs qui nous entouraient.

Je me détachai de lui ; nos corps gardaient chacun la présence de l'autre. Le regardant en face, je lui souris. Pour la première fois, il me rendit mon sourire. Je me dis que tout compte fait la raclée avait eu du bon, mais j'eus aussitôt honte de cette pensée. Je le poussai doucement sur le dos, et me mis à lui caresser le ventre. Il se mit à trembler de tout son corps, mais resta allongé. Je glissai gentiment ma main sur sa glande, et il se raidit, ses mains agrippèrent le drap, ses dents claquaient, sa glande se dressa avec de brusques sursauts. Quand je lui gratouillai sous l'appendice, il perdit toute retenue, et se mit à se trémousser de bonheur, geignant, ouvrant et fermant les mains dans le vide.

Au bout d'un moment, je cessai et l'embrassai sur le visage, tandis qu'il se trémoussait encore contre moi. Alors il tendit ses bras, les entoura autour de mon cou, et me rendit mes baisers. Je crus que mon cœur s'arrêtait de bonheur. J'entrouvris la bouche, et ses lèvres vinrent au-devant de mes lèvres, et son corps au-devant de ma main... Nous restâmes longtemps comme ça, heureux. D'une main, je me cramponnais à sa nuque, et de l'autre je lui caressais le dos. Je goûtais enfin le plaisir d'être aimé, et lui le plaisir d'aimer.

Enfin, nous nous séparâmes. Émerveillé, je lui touchais le visage, lui palpais les yeux, lui ébouriffais les cheveux pour m'assurer que je ne rêvais pas. Et lui me souriait... Et puis nous recommencions, nous recommencions ce contact total, infini, intégral... Finalement, nous retombâmes tous les deux, épuisés. Nous examinions distraitement le plafond, tandis que nos mains entre nous jouaient ensemble.

Au bout d'un long moment, je me redressai péniblement, et rampai jusqu'à ses pieds. Câlinement, je me mis à les embrasser, les caresser du bout des lèvres. Je tenais ses jambes serrées l'une contre l'autre, et les baisais avec tendresse et passion. Lentement, j'avancais

autour de ses chevilles, le long de ses mollets, sous les genoux. Je les écartai un peu et me glissai entre eux. De ma bouche, je caressais ses cuisses souples, tendres, duveteuses, délicatement musclées, de mes mains je lui caressais ses jambes fines et bien faites. Plus j'avancais, plus je le sentais se tortiller de plaisir, plus je l'entendais rejeter la tête de gauche et de droite. Lentement, j'arrivai à sa glande tendue, gonflée, oscillante. Il se tortillait de plus en plus, je sentais qu'il n'en pouvait plus. Et quand je lui embrassai soudain l'entrejambe, il poussa un long gémissement et écarta les cuisses.

Je le laissai et me couchai de nouveau près de lui. Il s'agrippa à mon cou, mais je sentais tout le bas de son corps qui tressaillait contre moi. Je passai ma main sur son visage, je relevai les mèches de ses cheveux collées à son front par la sueur, je caressai son dos brûlant. Il était tel qu'une pile électrique, mais je parvins à le calmer, et il s'apaisa petit à petit. Il jouait avec mes cheveux, et ces frôlements étaient la plus douce des caresses. Nos deux corps nus étaient l'un contre l'autre, et je sentais son cœur revenir lentement au rythme du mien. Les mains calées sous ses reins pour ne pas nous séparer, pour ne pas rompre l'enchantement, je le laissai jouer avec mon visage.

Au bout d'un moment, je le sentis se remettre à trembler, et je frémis également. Il entrouvrit la bouche, et je souris. Je me penchai sur lui, j'agrippai encore ma main sur sa nuque, et pressai son visage contre le mien. Nous restâmes longtemps comme ça, lui accroché à mon cou, moi lui caressant avec amour son dos lisse et chaud.

Ce ne fut qu'au dernier moment que j'entendis les pas dans le couloir. Je n'eus que le temps de repousser Paul, et de tirer un drap sur nos corps nus. Paul, fort heureusement, comprit également et fit semblant de dormir, comme moi. J'entendis ma mère pousser une sourde exclamation, et bientôt je sentis qu'elle rabattait les couvertures sur nous. Du coin de l'œil, je la vis se baisser, et je devinai qu'elle ramassait un de nos maillots de corps. Elle le plia et le déposa sur une chaise, puis sortit. Fort heureusement, nos caleçons étaient restés sur le lit. Prudemment, du bout du pied, je les tirai, en mis un et donnai l'autre à Paul. J'espérais seulement avoir mis le sien...

Quand il entendit ma mère se coucher, Paul se glissa de nouveau entre mes bras. Mais je lui chuchotai que c'était impossible, car on risquait de s'endormir et d'être surpris l'un dans les bras de l'autre. Pourtant, j'entourai encore une fois sa poitrine nue de mes bras, et nos lèvres se rejoignirent... Puis, je me détachai de lui, et me retournai fébrilement face au mur.

Le lendemain, ma mère se moqua un peu de nous, mais concéda que la nuit avait été chaude. Le soir, comme elle ne sortait pas, je décidai avec Paul d'aller dans une maison abandonnée. Mais ma mère nous surveillait ; quand elle nous vit dans le couloir, elle s'interposa devant la porte d'entrée et nous annonça :

« Votre père revient demain après-midi. »

Sur le coup, je pensai que ce n'était qu'une raison de plus pour sortir ce soir-là – certainement mon père n'accepterait pas nos sorties nocturnes... Mais je pensai ensuite que si l'on passait la nuit dehors, demain, forcément, nous dormirions ; et mon père nous trouverait au lit, ce qui était impossible. Ce fut la première fois depuis la fin de la guerre où je dus plier devant ma mère. Je me consolai en faisant plier Paul à mon tour.

La nuit fut morne ; nous n'osions pas nous approcher l'un de l'autre, craignant d'être surpris par ma mère qui avait des insomnies. Le lendemain, nous ne savions que faire. Paul se remit à la vaisselle, et moi à faire le ménage. Avant qu'il ne soit revenu, l'autorité de mon père avait tout remis en ordre.

Celui-ci arriva en début de soirée, vers six heures. Devant la table, soudain redevenue familiale, il nous expliqua gaiement qu'il n'avait rien trouvé en France, mais un bon poste à l'ambassade française à Cracovie. Pendant la guerre, beaucoup de fonctionnaires avaient disparu et maintenant des places importantes étaient vacantes. On ne devait donc plus partir. Il nous annonça également qu'il avait pu trouver deux places pour nous au lycée *St-Karl der Große* ; il s'agissait d'un établissement spécial qui nous ferait rattraper notre retard.

Le soir, en me couchant, j'en étais encore éberlué. Retourner à l'école ! L'idée me semblait si bizarre, si incroyable, si ridicule enfin. À quoi bon ? Je n'avais aucunement l'intention de faire des études. La vie nocturne, errante, de sauvageon que j'avais menée jusqu'ici me convenait parfaitement. Si j'avais envisagé de devenir soldat de l'Armée Rouge, ce n'était que parce que je comprenais bien que je ne pourrai flâner toute ma vie. Mais aller dans une salle de classe, faire des devoirs, mettre un tablier, recevoir des lignes comme punition, cela me semblait appartenir à un monde ancien, enfoui, oublié. Et le voilà qui ressurgissait d'un coup, réel, présent. Je n'en dormis pas de la nuit.

Le lendemain, la vie reprit normalement, avec ses corvées, ses besognes, mais l'ombre de cette vie bourgeoise et studieuse pesait sur moi lourdement. Je ne cessais d'y penser ; je négligeais mon travail, et, une fois, je laissai tomber une éponge mouillée sur le parquet ciré. Ma mère se baissa aussitôt, la ramassa prestement, et me donna une claque « pour faire attention ». Je restai stupéfait : jamais elle n'avait encore fait mine de lever la main sur moi ou sur Paul. Mais à présent, elle se sentait soutenue par mon père.

Un peu plus tard, j'entendis un bruit de casse dans la cuisine. Aux exclamations que poussa ma mère, je devinai que Paul avait laissé tomber une assiette. De mauvaise humeur, il répliqua vertement. Tandis que je voyais passer mon père dans le couloir à grands pas, j'entendis une claque sonore. Au silence qui tomba soudain, je devinai que mon père était dans la cuisine.

Des pas résonnèrent de nouveau dans le couloir. Mon père entra dans la salle à manger en poussant Paul devant lui par l'oreille. Il lui assenait des phrases bien senties comme : « Attends un peu mon garçon ! ça ne se passera pas comme ça... », ou : « La prochaine fois que tu diras une chose pareille... », ou : « Il est temps de vous reprendre sérieusement en main », et : « Rien de tel que de faire circuler le sang... »

Il poussa le garçon sur le lit, et il lui déboutonna son pantalon de velours vert qu'il lui baissa sous les cuisses. Du revers de la main, il lui remonta un peu sa veste et son tricot, et lui baissa soigneusement son caleçon. Je feignais de me désintéresser de ce qui se passait, mais du coin de l'œil j'observais la scène. Paul, confus de se trouver déculotté, rougit violemment : sa nuque et ses oreilles étaient toutes rouges. Mon père lui assena trois ou quatre bons coups de ceinture sur les fesses, puis, sur un dernier avertissement, lui permit de se rhabiller, ce qu'il fit en toute hâte.

Enfin, ce début de septembre s'écoula ainsi : vie monotone, sans intérêt, triste, avec toujours cette menace du lycée. La nuit, je n'osais jamais m'approcher de Paul, de crainte de me faire surprendre par ma mère qui dormait mal. Cette existence me paraissait dénuée de couleur, d'attrait.

## CHAPITRE 17

### Le lycée

Dans la semaine qui précédait la rentrée, ma mère acheta les livres, les cahiers, les crayons, et autres fournitures nécessaires, ainsi que notre uniforme. L'établissement exigeait en effet que les élèves portassent cravate et complet noir. Cela faisait une dépense importante supplémentaire, mais mon père ne reculait devant rien pour notre éducation. Devant les yeux ravis de ma mère et pour notre plus grand plaisir, nous essayâmes les costumes : les sous-vêtements et la chemise étaient blancs, la cravate, le veston, le pantalon, les chaussures, et aussi les bas qui montaient sous les genoux, étaient noirs. Pour les moments froids de l'année, c'est-à-dire la plupart du temps, nous devrions mettre en plus sous notre veston un fin tricot noir.

Le surlendemain, ma mère vint nous réveiller à six heures du matin. Complètement abrutis, nos paupières lourdes de sommeil, nous obéîmes sans discuter. Lentement je m'habillai, regardant Paul à côté de moi enfiler ses sous-vêtements. Malgré l'embuement de mon cerveau, je vis avec plaisir le contraste entre sa peau hâlée et le blanc de son maillot. Ma mère nous passa un gant de toilette mouillé sur le visage et les mains, et mon père vint vérifier que notre cravate fût droite. Nous déjeunâmes en silence.

À sept heures et demie, nous partîmes tous les quatre vers le lycée, auquel nous arrivâmes bientôt. C'était un bâtiment assez long, qui donnait sur la rue, fait de pierres poussiéreuses et tristes. Les deux grilles du porche étaient ouvertes, mais mes parents ne purent entrer. Nous pénétrâmes dans une cour pavée qui se trouvait derrière la bâtisse, et qui était assez étroite, rendue plus petite encore par de hauts murs. Plusieurs garçons s'y trouvaient déjà rassemblés par petits groupes, parlant doucement entre eux. Aucun ne riait ni ne jouait, tous dans leur uniforme noir, les chaussures brillantes, les cheveux soigneusement peignés, et les livres neufs sous le bras.

À huit heures moins cinq, une cloche sonna ; nous nous mîmes en rang, on fit l'appel, on nous conduisit dans nos classes respectives. La mienne était assez grande, peinte en jaune, haute de plafond. Au fond, un professeur était assis dans un fauteuil, derrière un bureau. Nous

choisîmes nos places : je me glissai dans un coin, au fond, près du radiateur.

Le professeur nous fit signe de nous asseoir. Il fit un petit préambule en nous rappelant que nous étions pour la plupart des Allemands et des retardés. Pour ces deux raisons, il nous dit que nous avions intérêt à ne pas nous faire remarquer, de crainte des communistes, et à bien travailler si nous voulions rester dans « le fameux lycée *St-Karl der Große* » !

Puis il nous lut le règlement : chaque fois que nous croisions un professeur dans un couloir, nous devions le saluer profondément et respectueusement ; nous devions porter notre tenue et les sous-vêtements qui en faisaient partie ; nous pouvions être l'objet d'une vérification à tout instant ; etc., etc. Il nous lut ensuite les punitions qui seraient la conséquence d'un mauvais travail, une mauvaise conduite, et surtout une insolence. Il nous lut aussi notre emploi du temps, qui était très chargé : nous avions tous les jours cours de huit à dix-huit heures, avec une pause d'une heure à la cantine le midi. Il n'y avait aucune place pour les exercices physiques, mais beaucoup d'heures le jeudi et le samedi après-midi étaient consacrées à l'étude.

Cette vie, ce travail intensif, sans repos pour l'esprit, ne pouvaient me convenir. À peine s'était-il écoulé une ou deux semaines que je n'apprenais pas mes leçons. Le jour où cela arriva, naturellement, le professeur m'appela. Après que je l'aie salué en penchant devant lui le buste, il commença à m'interroger. Il comprit vite que je ne savais rien, et devant mon ignorance eut un petit sourire triomphant. Il se leva, déclara que cela suffisait, et m'ordonna de me baisser en avant.

Après une courte hésitation, je me penchai, le dos horizontal. Il prit une canne de bambou dans le coin du mur, passa derrière moi, et me la posa doucement sur le dos. Puis il la souleva, et je reçus un coup violent en travers du dos. Je sursautai en poussant un grognement bref. Un autre coup ; je gémis. Encore un ; je poussai une plainte : la canne était bien balancée et s'abattait en cadence. Le choc manquait à chaque fois de me faire culbuter, je poussais des grognements lorsqu'elle frappait ma colonne vertébrale, me laissant des bleus douloureux. Je revins à ma place gauchement, le dos raide, rouge d'humiliation et de fureur.

Les professeurs ne pouvaient pas me voir, je ne leur plaisais pas ; peut-être gardais-je encore un air de vagabond peu en accord avec les convenances. En tout cas, ils ne cessaient de me tracasser, de me souffleter, de me donner de mauvaises notes.

Le professeur de géographie, surtout, s'acharnait sur moi. En classe, pendant que nous recopions des cartes ou que nous faisions un devoir, il venait sans bruit à côté de moi, et me tirait les cheveux, me tordait l'oreille, ou encore me pinçait le cou. Il me brimait sans cesse, prenant plaisir à mes moindres humiliations. Par exemple, en application du règlement, il me faisait venir à son bureau et m'ordonnait de

déboutonner ma veste. Puis il défaisait un bouton de ma chemise blanche, et vérifiait que j'avais bien un maillot de corps dessous ; il dégrafait ma braguette face à toute la classe, et vérifiait que je portais un caleçon blanc ; il soulevait mes jambes de pantalon, baissait mes bas noirs, et s'assurait qu'ils avaient bien la longueur et la couleur stipulées. Bien entendu, je le haïssais encore plus.

Mais j'appréciais l'attitude de mes camarades : loin de profiter du spectacle, de ricaner, ou de se moquer de moi, ils restaient de glace, immobiles, regardant fixement le fond de la classe. Je m'aperçus vite que la solidarité n'était pas un vain mot dans ce lycée. J'en eus un autre exemple.

Un jour, alors que je rentrais avec Paul à l'appartement, une bande de gamins déguenillés nous tombèrent dessus. Ils étaient une bonne douzaine, menés par un garçon plus âgé que moi, et ils nous maîtrisèrent avec la plus grande facilité ; leurs cheveux étaient noirs, leur peau était encore tannée par les rayons disparus du soleil de l'été ; ils étaient débraillés, sales, et sentaient mauvais. L'aîné, très à son aise dans cette rue transversale peu passante, se mit à nous insulter, à nous traiter de « sales boches », de « crapauds aristocrates », et aussi de « petits singes chie-en-lit » ! La grappe de gamins nous maîtrisait en se pendant à nos habits et ricanait ou s'esclaffait à chacun de ses traits d'esprit.

Il s'approcha de moi ; goguenard, il me défia d'un regard. Il se moqua de mon uniforme. Il savait que c'était la tenue du lycée St-Karl, et il savait que le lycée St-Karl était un lycée d'Allemands ; et bien entendu, en tant que Polonais, il haïssait les Allemands. Il me donna une claque du revers de la main. Puis, d'un geste rapide, il me m'envoya une manchette au ventre ; j'en eus un instant la respiration coupée. Il me donna un méchant coup au tibia de sa semelle ferrée, et je me pliai en deux en gémissant plaintivement. Mais les gamins, qui me maintenaient sans douceur, me tordirent les bras et me forcèrent à me redresser. Je fis marcher une ou deux fois ma jambe, grimaçant de douleur ; je sentais le bleu qui s'étendait le long de mon os. Pendant ce temps, il avait attrapé mes livres et mes cahiers, et les avait éparpillés dans le caniveau et sur la chaussée.

Puis il s'approcha nonchalamment de Paul et l'observa, le dominant de toute sa hauteur. Il lui saisit lentement le nez, et le lui pinça cruellement. Il lui attrapa les cheveux et, le forçant ainsi à renverser la tête en arrière, il lui retira brusquement sa cravate noire, qu'il enroula autour de sa chemise crasseuse. Tous les mêmes s'amusaient beaucoup. Il lui retira sa veste qu'il jeta dans le ruisseau en ricanant stupidement devant l'air affolé de l'enfant. Animé par la rage de la ségrégation raciale et sociale, il lui arracha ses chaussures, son pantalon, son tricot, sa chemise, qui tous voltigèrent en l'air pour s'abattre sur la boue du trottoir. Le garçon, tremblant de peur et d'effroi, en maillot de

corps, en caleçon, et avec une chaussette à demi enlevée, était affolé entre les griffes de son tortionnaire.

L'autre, toujours aussi furieux, lui ligota les poignets avec la cravate qu'il avait mise autour de son cou, puis, le faisant tomber par terre, il utilisa la mienne pour lui lier les pieds. Tout en s'affairant de la sorte, il grognait des insultes ordurières sur les riches et les Allemands, ce qui excitait fort les gamins de sa bande. Il dégrafa son ceinturon de cuir, et se mit à frapper le corps nu du garçon, de mon frère, de mon bien-aimé. Paul hurlait sous les coups. Brusquement, je secouai la grappe de morveux pendus à moi pour repousser la brute. Je n'avais aucune chance ; ils me retinrent en me tordant les bras, en me donnant des coups de pieds, et en me frappant le dos avec une énergie qui me refroidit.

J'eus à peine le temps de voir son corps meurtri qui gisait sur les gravillons, que le Polonais revenait vers moi. Il me donna un coup de ceinturon qui manqua de m'atteindre au visage. En ricanant méchamment, il sortit un couteau à cran d'arrêt. Il en fit jouer la lame et, le faisant sauter dans sa main, m'annonça qu'il allait me couper la verge. Je blêmis. Tous les garçons firent le cercle autour de moi, leur frimousse éclairée par une joie atroce. Mais, alors que le chef commençait à déboutonner ma braguette, l'un d'eux lança un cri d'alerte.

Tournant la tête, je vis un groupe de garçons du lycée qui arrivaient en courant. Ils étaient une douzaine eux aussi, mais plus âgés que les petits voyous. Il y eut un moment de désarroi, cependant l'aîné poussa un cri pour regrouper sa bande, me donna un coup à la tête, et alla à la rencontre des lycéens, le couteau à la main. Étourdi, je m'effondrai sur le sol, mais j'eus la présence d'esprit de crier pour prévenir du couteau.

Je ne sais ce qui se passa, mais quand je me relevai, la tête douloureuse, j'étais entouré de quelques camarades qui retenaient un des gamins. D'autres ramassaient nos affaires et essayaient tant bien que mal de rhabiller Paul qu'ils avaient délivré.

Rassuré de ce côté-là, je reportai toute ma haine sur le seul garçon qu'ils aient capturé, et qui était le moins sale et le moins dépenaillé. Il était aussi un des seuls à avoir les cheveux blonds et les yeux clairs. Il devait venir du Nord, de la région de Gdynia ou de Gdansk. Il était habillé d'une chemise et d'un short en toile convenables, et de sandales poussiéreuses. Je n'étais pas le premier à subir une attaque de cette bande ; aussi les autres décidèrent-ils de faire un exemple.

Sans pitié pour le gamin, ils lui tordirent les bras pour le forcer à s'agenouiller, et ils l'obligèrent à lécher les chaussures de Paul, qui avaient traîné dans la boue. Dès qu'il s'arrêtait, la langue sèche, maculée de boue, ils lui baissaient un peu son short avec une cruauté perfide. Affolé de se retrouver nu devant eux, le malheureux se remettait à nettoyer les chaussures de Paul, ses culottes à mi-fesses.

Quand il eut fini, à peine avait-il remonté son short et s'était-il essuyé la bouche, qu'on lui ordonna d'uriner dans son caleçon. C'étaient de vrais Allemands, ils savaient ce qu'était le sadisme, les cruautés les plus fines, les humiliations les plus ignobles. Interdit, il les regarda sans mot dire. Un de mes camarades s'approcha de lui, lui glissa un bras doucement sur les épaules, et, après avoir baissé un peu ses culottes pour détendre la glande, il se mit à la lui masser vigoureusement. D'autres, avec des brins d'herbe, se mirent à lui chatouiller le ventre, les cuisses, l'entrejambe. Le gamin se trémoussait vivement, et sous la main de l'autre, sa glande se contractait par soubresauts. Soudain, une tache foncée s'étendit sur le fond du short, un liquide clair coula doucement le long de ses cuisses, de ses jambes, jusque sur ses mollets où il laissa dans la poussière de ses pieds des traînées noirâtres. Il contractait les jambes pour se retenir, mais c'était trop tard, ses culottes étaient imbibées.

Dans un terrain vague tout proche, mes camarades avaient trouvé des chardons, des ronces, et des orties. Avec une feuille de papier arrachée à leur cahier, ils saisirent des bouquets de ces plantes sauvages, et, lâchant le garçon, ils se mirent à le poursuivre en le fouettant à la nuque et au cou avec des chardons. C'était à celui qui donnerait le coup le plus fort et le mieux ajusté. Quand l'enfant poussait un hurlement, les autres poussaient des hourras à l'heureux qui lui avait un peu plus déchiré la peau. Il s'enfuit en hurlant et en pleurant, suivi des autres qui le talonnaient.

Ils ne le laissèrent qu'au bout de la ruelle, la bouche souillée, les culottes suintantes et malodorantes, le cou vilainement écorché. Ils revinrent lentement, abandonnant à regret leurs fouets improvisés, en bavardant et en riant fort. Je les remerciai de leur aide propice. J'avais eu la preuve que la solidarité, au lycée *St-Karl der Große*, était quelque chose de réel et de bien solide.

Je m'occupai à rendre au costume de Paul une meilleure apparence pour que mon père ne le battît pas trop, et je le ramenai à la maison.

Ma mère, bien entendu, devint furieuse en voyant l'état de Paul. Elle avait dépensé beaucoup d'argent pour ces costumes, et, inquiet, je tâchais moi-même de cacher les quelques taches de boue qui maculaient mon pantalon.

Dans une colère noire, elle poussa Paul dans la cuisine et le déshabilla sans douceur. Elle mit sur un cintre sa veste et son pantalon, et mit à tremper sa chemise et tous ses sous-vêtements dégoûtants. Puis, attrapant sous l'évier une serpillière mouillée, elle le fessa d'importance, et l'envoya se coucher immédiatement.

Pendant ce temps, j'avais pu nettoyer un peu mon pantalon, et je m'occupai en feignant d'apprendre une leçon. Mais quand je vis le garçon, dont le corps nu gardait encore les balafres du ceinturon et les plaques rouges de la serpillière, quand je le vis se glisser sous les

draps, tristement, mon cœur fondit. Entendant ma mère occupée dans la cuisine avec la lessive, je m'accroupis à côté du lit, et, tout doucement, j'embrassai son visage sillonné de larmes. De ma main, je lui caressai un moment sa nuque, ses épaules nues et frémissantes, mais je n'osai m'attarder.

Quand mon père rentra et apprit ce qui s'était passé – Paul était toujours couché –, il se dirigea sans mot dire vers le lit, où il s'assit à côté du garçon. D'un geste, il lui fit signe de se redresser. Tremblant de peur, Paul obéit. Mon père lui saisit le visage de ses deux mains, et se mit à lui malaxer les joues, les oreilles, les lui massant sans douceur, les lui frottant rudement. Sous la friction, la peau devenait rouge, brûlante, sensible, et je le sentais comme si ce fut moi qu'on torturait de la sorte. Quand elle fut irritée à souhait, mon père attrapa sur mon bureau la règle – celle que j'avais déjà utilisée pour le battre, la nuit de nos plaisirs, et que je décidai instantanément de détruire –, et il se mit à lui frotter le cou avec cette barre lisse, juste sous l'oreille. Il ne fallut pas longtemps pour que la peau irritée prît une couleur rouge. Enfin il le lâcha, et Paul laissa retomber sa tête sur l'oreiller, la peau cuisante. Mon père lui ordonna d'ouvrir la bouche ; quand il eut obéi, il lui cracha dans la gorge. Mon père aussi était un vrai Allemand...

Le lendemain, en arrivant en classe, j'eus une surprise désagréable : le devoir à rendre que j'avais préparé ne se trouvait plus dans mon cahier. Je compris qu'il avait dû rester dans le caniveau, la veille. Furieux contre les voyous, je dus aller m'excuser auprès du professeur. Celui-ci ne crut évidemment pas que je pusse l'avoir perdu, mais pensa que j'avais eu la paresse de le faire. Il me détailla d'un air moqueur et hautin, et m'ordonna de retirer ma veste. J'essayai de protester, mais il parut ne même pas s'en apercevoir, et attendis que je m'exécutasse, tout en passant les lanières de cuir dans sa main. De rage, je rougis violemment, mais j'avais encore assez de patience pour me dominer, et je retirai mon veston en tremblant.

Croyant que c'était de peur, le professeur passa derrière moi avec un air supérieur, et me poussa contre le bureau. Je l'entendis lever les verges, et soudain les lanières s'abattirent sur mon dos, à coups réguliers. Je gémissais sourdement, serrant les poings, et essayant de retenir mes sanglots avec ma douleur. Si c'était l'attitude la plus digne, ce n'était certes pas la plus maligne, car le professeur, ne me voyant pas crier et me convulser comme les autres, me donna les verges que d'autant plus rigoureusement. Enfin, en sueur et en rage, je regagnai ma place.

Depuis une semaine ou deux, j'avais remarqué une fille qui vivait dans la même rue que mes parents. Elle était jolie, cheveux blonds, yeux clairs, à peine moins grande que moi, svelte et sympathique. Elle était la sœur d'un camarade de classe, et c'était comme ça que j'avais eu l'occasion de faire connaissance. Elle devait avoir quatorze ans. Je

ne l'aimais pas au sens sentimental du terme, mais simplement j'aurais voulu l'aimer physiquement.

Un jour, je décidai de l'inviter. La veille, j'avais soigneusement repéré un cinéma, je m'étais renseigné des heures des séances. Toute la nuit, j'avais imaginé ce qui pourrait motiver son refus. Je n'avais rien dit à Paul, de peur de le rendre jaloux, et encore moins à mes parents.

Je savais précisément à quelle heure, le samedi midi, elle rentrait de classe, et cinq minutes auparavant je me mis à flâner devant sa porte. Quand elle arriva, je l'abordai nonchalamment, et lui proposai ma sortie. Comme si c'était presque naturel, elle accepta. Je craignais encore l'heure que j'allais lui soumettre. Mais elle accepta d'aller à la dernière séance, celle de onze heures. Je ne pouvais d'ailleurs pas faire autrement pour échapper à mes parents. Radieux, je lui souris, et elle rentra chez elle.

Je ne tenais plus en place ; pendant l'étude de l'après-midi, j'essayai de faire un devoir de mathématiques, mais mon esprit ne parvenait pas à se fixer sur les équations et sautait toujours à la fenêtre. À la maison, je me forçai à me maîtriser, surtout devant mon père qui était là le samedi après-midi. Je réfléchissais tout le temps à la façon dont j'allais m'habiller, aux mots que je lui dirais, aux exploits que j'allais faire. Pendant le dîner, je trouvai qu'on traînait lamentablement. Puis je m'impatienai pour savoir si mes parents se décideraient un jour à aller se coucher.

Enfin, nous nous déshabillâmes, et Paul et moi nous glissâmes sous les draps. Quand j'entendis la lumière s'éteindre, de l'autre côté, de ravissement, je l'embrassai du bout des lèvres sur la bouche. Agréablement surpris, il glissa ses bras autour de mon cou ; mais je ris silencieusement, et, le repoussant doucement, je me tournai de l'autre côté.

Vers dix heures et demie, je me glissai sans bruit hors du lit, et je m'habillai : je mis mes chaussettes blanches, enlevai mon maillot, et passai ma chemise blanche à même la peau avec délices. Au dernier moment, je n'osai pas retirer mon caleçon, et j'enfilai mon pantalon de velours vert clair, qui devait me faire paraître à la mode. Je faisais tout cela sans bruit, le cœur battant, avec des gestes précautionneux. Je mis mon pull-over vert, le seul qui fût de couleur, et j'enfilai ma veste noire qui devait me donner une belle prestance et de l'assurance. Je choisis mes mocassins bruns et laissai mon col ouvert, afin de faire jeune et décontracté.

Paul se retourna et grogna pour savoir ce que je faisais. Je lui dis à l'oreille que j'allais boire un verre d'eau, et il se rendormit. Lentement, je me glissai dans le couloir jusqu'à la porte. J'en tirai tout doucement les verrous, entrebâillai le battant, et me glissai sur le palier. Après avoir refermé, je connus une minute de joie : j'avais réussi à

quitter l'appartement sans éveiller personne. Je descendis dans la rue, peuplée de nocturnes.

J'attendis devant sa porte. L'instant d'après, elle arriva. Après un bonjour tout bête, nous nous dirigeâmes vers l'arrêt du tram. Il y avait dix minutes de trajet. Dans le wagon bringuebalant et illuminé, nous parlâmes de banalités, de nos goûts, etc.

Nous arrivâmes devant le cinéma. Je lui offris sa place avec l'argent que j'avais trouvé dans le porte-monnaie de ma mère. Je choisis des places dans le fond de la salle. En attendant le film, notre conversation restait celle de deux camarades. Cela m'ennuyait.

Les lampes s'éteignirent ; les actualités se mirent à défiler : on nous montrait l'Allemagne occupée. En voyant les uniformes soviétiques, mon cœur ne pouvait s'empêcher de résonner, mais il battait bien plus encore quand je jetais un coup d'œil sur les jambes, les genoux, qui dépassaient de la jupe verte, à côté de moi.

Pendant l'entracte, elle retira son manteau, couleur rouille, et son bonnet assorti. D'un geste de petite jument piaffeuse, elle secoua ses cheveux. J'admirais son corps, finement moulé depuis le pull-over à col roulé blanc jusqu'à la jupe vert pomme. Elle avait des chaussettes blanches qui lui montaient sous les genoux, et des mocassins plus ou moins assortis à son manteau. Elle était charmante, et désirable en diable.

Le noir se fit de nouveau ; le film déroula son générique, et l'image brillante tremblota sur l'écran. Mais je me désintéressai totalement de l'histoire, qui par ailleurs était stupide ; elle n'avait aucun charme, à côté de ma voisine. Ce fut sur son visage que mes yeux se tournèrent, tandis qu'elle regardait le film. Vraiment, elle était mignonne, gentille, jolie, et tout. Ses cheveux, châtain dans l'obscurité, tombaient sur ses épaules, un peu bouclés du bas, à peine, et s'éparpillaient mollement sur son tricot blanc. La mèche de sa frange sur son front, son nez espiègle, ses fossettes, et son menton étaient mis en valeur par la lumière blanche qui venait de l'écran. Sa poitrine gonflait doucement le tricot, sans être trop développée. Ses mains, fines et longues, sans une ecchymose, laissaient ressortir les tendons, modelés par la peau. Ses jambes, très minces, restaient serrées pour soutenir le manteau sur ses genoux.

Je jetai un coup d'œil au film. Mais je n'y tins plus : je posai ma main sur son bras, tout doucement. Elle tressaillit et me regarda, l'air gêné. Mais je ne bougeai pas : sous mes doigts, je sentais le tricot, doux, je devinais la chair, tendre, et nous échangeions, petitement, notre chaleur. Elle bougea un peu son bras et je retirai ma main.

Je me penchai alors vers elle, posai la main sur la sienne, et lui demandai à voix basse ce qu'elle pensait du film. Elle tourna la tête de mon côté, un peu gênée, et me dit qu'elle le trouvait bien. Nos visages n'étaient pas à vingt centimètres l'un de l'autre. J'enlevai ma main, et glissai mon bras autour de ses épaules, tout en lui expliquant combien

je trouvais le film inintéressant. Elle ne souriait plus, elle commençait à se tortiller sur son siège :

« Laisse-moi », fit-elle.

Elle avait dit le mot-clé. L'ayant poussée jusqu'aux dernières limites de la camaraderie, elle avait fini par devoir reconnaître l'amour. Du coup, j'abandonnai toute précaution :

« Te laisser ? » fis-je, tandis que des éclats de voix provenaient de l'écran, « pourquoi donc ? De quoi as-tu peur ? Tu es une fille, je suis un garçon, nous sommes faits pour nous aimer. Que crains-tu ? »

Quoique cette phrase fût plus apte à l'effrayer qu'à la rassurer, elle ne trouva rien à répondre. Aussi, doucement, je rapprochai mon visage du sien, ma bouche de sa bouche, mes lèvres de ses lèvres, et comme elle rejetait la tête en arrière, je me penchai sur elle, et l'embrassai. Je l'embrassai passionnément, avec amour, faisant courir mes lèvres le long de la peau mate de son visage, sur ses joues, sa bouche, son menton, jusque sous ses oreilles.

Un peu après, elle posa sa tête contre mon épaule, recroquevillée à demi dans mon bras, sa main dans la mienne. Je ne bougeai plus et reportai mes yeux sur l'écran ; mais je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien, j'étais heureux, inondé de bonheur, et pas un repli de mon corps ne restait amer. Je reportai les yeux sur elle, et mes lèvres effleurèrent ses cheveux.

Les lampes s'allumèrent. Le mot *Fin* pâlisait sur l'écran. À côté de nous, les gens se mettaient debout, les sièges claquaient en se refermant. Lentement, à regret, nous nous séparâmes et nous levâmes. Je l'aidai à passer son manteau, puis, lui saisissant le bras, je l'accompagnai à petits pas vers la sortie. Ce film m'avait paru bien court.

Nous arrivâmes dans la rue ; je lui demandai si le film lui avait plu. Elle me remercia en souriant, avec quelques éloges sur le film dont elle ne se souvenait pas d'une scène. Mais si sa bouche souriait comme celle d'une camarade, ses yeux exprimaient autre chose...

Il était une heure et demie passée ; il n'y avait plus de tramway ; nous rentrâmes à pied, et ce n'était pas fait pour me déplaire. Quand nous pénétrâmes dans une rue mal éclairée, je passai mon bras autour de ses épaules, et l'attirai près de moi, tout doucement, en lui chuchotant des paroles gentilles.

Un peu après, nous arrivâmes dans la rue où nous habitions. Au fur et à mesure que nous approchions, je la sentais de plus en plus inquiète, elle se rapprochait de moi. Cela me rendit plus sûr de moi. Au moment où nous allions nous séparer, elle s'écria :

« Ne me laisse pas ! »

Je la saisis par les épaules, fermement, et vis son visage inquiet, angoissé. En quelques mots, je sus que ses parents n'étaient pas là, qu'ils devaient rentrer très tard dans la nuit. Mais je trouvais cela trop imprudent. Le jardin public ? il devait être recouvert de neige. Je ré-

fléchissais à toute vitesse. Finalement, je l'emmenai dans une rue transversale, et je visitai quelques maisons bombardées dans l'espoir d'en trouver une qui eût des caves.

Nous trouvâmes par chance, dans une grande maison bourgeoise sans toit, une porte qui ouvrait sur un escalier sombre. La poignée était dure, et j'eus toutes les peines à ouvrir le battant gondolé, et plus de peine encore à le refermer. Il ne fit pourtant aucun bruit, les charnières ne grincèrent pas ; je ne pris pas le temps de m'en inquiéter.

Nous descendîmes une vingtaine de marches dans le noir absolu. Soudain, je me retournai, la saisis entre mes bras, et l'embrassai passionnément. Je lui caressais le dos, les reins, et glissais ma main dans sa nuque, sous ses cheveux ; et elle, toute frémissante, se cramponnait à ma nuque, jouait avec mes cheveux, retournait le col de ma chemise... Nous nous séparâmes ; je me mis à lui déboutonner son manteau.

Tout d'un coup, une lumière inonda l'escalier ; une exclamation de stupéfaction retentit. Avant que j'eusse compris, une voix forte nous intimait de rester immobiles, mains en l'air. Des pas résonnèrent sur les marches, et je devinai qu'il y avait deux hommes derrière la lampe. Les propriétaires ? La police ? Des ouvriers ?

Bientôt, nous fûmes entourés par deux hommes barbus vêtus de gros habits sales. Ils se mirent à parler en polonais en nous observant, et parurent rassurés en voyant notre âge. Ils se mirent à discuter sur notre sort. Le plus jeune semblait aguiché par la fille, mais l'autre était d'avis de nous supprimer immédiatement. Finalement, il convint que ce serait encore plus dangereux pour eux. J'avais pu comprendre pendant ce temps qu'ils étaient d'anciens partisans blancs qui se réfugiaient dans les caves de Cracovie, de crainte des communistes.

Ils nous poussèrent en avant, dans une pièce froide et dénudée, mal éclairée par la torche, puis dans une autre à droite. Ils déposèrent leurs musettes, accrochèrent la torche à un clou pour qu'elle éclairât la pièce, et, tandis que le jeune attrapait la fille par le bras, le vieux me poussa vers l'autre coin. En grommelant, il se mit à me faire les poches, et parut déçu de ne trouver que de la menue monnaie et pas de montre. Me repoussant, il m'attrapa les bras et me les ligota avec un bout de corde, ainsi que mes chevilles. Puis il me poussa dans un coin, et il sortit. Je l'entendis s'installer dans la première pièce.

Par les espaces que laissait un entassement d'objets au rebut, j'aperçus le jeune partisan qui enlevait le manteau de la fille. Sans plus de façons ni de considérations pour ses gémissements, il lui retira son pull-over, son tricot de corps, et ses chaussures. Puis il lui dégrafa sa jupe, et la lui enleva avec sa culotte et ses chaussettes. Le corps mat de la fille, vu entre deux morceaux de planches et éclairé indirectement par la torche, formait un parfait tableau érotique. J'y aurais été moi-même plus sensible si je n'avais été si inquiet sur notre sort. Le partisan retira sa veste, ses bottes, et son pantalon, et poussa la fille

nue sur un vieux matelas. Il se coucha sur elle, et dès lors une caisse me les cacha à moitié. Je ne voyais plus que les larges jambes poilues du soldat qui montaient et descendaient nerveusement entre celles, toutes minces de douces, de la fille. J'entendais leurs grognements, leurs gémissements, et, après un cri plus puissant, ce fut le silence.

Peut-être un quart d'heure après, je vis l'homme se relever, et s'habiller tranquillement. Il renfila sa veste, décrocha la lampe, et se prépara à sortir ; en passant devant moi, il s'arrêta. Il m'attrapa par les cheveux, et m'obligea à lever le visage dans la lumière de la torche. Il me donna un coup à la tête avec le boîtier, puis sortit. Je les entendis chuchoter quelques mots de l'autre côté, puis s'en aller.

J'attendis encore un moment, puis je m'escrimai contre mes liens, qui n'étaient pas trop serrés. Au prix de longs et pénibles efforts, je parvins à m'en défaire. Après cela, mes mains étaient brûlantes et écorchées. Je délivrai rapidement mes pieds, me levai, et fis le tour de l'entassement à tâtons. Dans le noir, je touchai soudain du bout des doigts le corps nu de la fille. Elle poussa un cri. Je lui retrouvai à tâtons ses habits, qu'elle se dépêcha d'enfiler en vitesse.

Puis, toujours dans le noir, nous retrouvâmes la porte, et parvînmes à sortir de la cave. Dans la rue, sans un mot, nous nous séparâmes et rentrâmes rapidement chacun chez nous. Je montai l'escalier, j'ouvris silencieusement la porte et écoutai. Tout avait l'air de dormir. Je refermai le battant avec les chaînes comme ma mère en avait l'habitude, puis, dans la chambre je me déshabillai à toute vitesse, et me glissai à côté de Paul sans le réveiller.

Le lendemain, quand je me réveillai, les autres avaient déjà mangé. Mon père, me voyant assis dans mon lit, vint s'asseoir à côté de moi.

« Tu es sorti avec une fille cette nuit. »

Le choc fut si rude, alors que je n'étais pas encore lucide, que je ne trouvai rien à répondre. Sans penser à réfléchir, je lui demandai comment il le savait. Après ces aveux spontanés, il m'expliqua que mes mocassins d'intérieur étaient pleins de boue, et que ma veste sentait la lavande. Je me souvins effectivement que la fille s'en parfumait.

Mon père était parfaitement calme. Il me fit asseoir sur le bord du lit, et avec un morceau de ficelle, il me ficela lentement et soigneusement les poignets en serrant solidement. Il me donna une tape dans la nuque pour me faire lever. Ma mère le supplia de ne pas me faire trop mal, rappelant que je n'étais encore qu'un enfant, tandis que Paul feignait de ne s'intéresser à rien tout en m'observant du coin de l'œil.

Mon père m'attrapa par les bras et me suspendit à l'extrémité de la porte, le dos contre le battant. Tranquillement, il dégrafa sa ceinture, la sortit de son pantalon, et la fit claquer une fois ou deux. Il me caressa le ventre doucement du revers de la main, puis il leva la lanière de cuir et me l'abattit en travers de la poitrine. Je poussai un cri, le souffle coupé, mais déjà les coups tombaient sans arrêt. Je hurlais, je gémis-

sais, je me tortillais au bout de mes liens, je rejetais la tête de gauche et de droite, me cognant contre la porte.

La ceinture retomba enfin, inerte. Je n'en pouvais plus, la respiration courte. Mon père prit sur mon bureau la règle en bois, et venant près de moi, se mit à m'en frapper le bas-ventre. Je poussais des cris aigus de douleur, agitai les jambes en tous sens. La douleur était atroce.

Après m'avoir donné une quinzaine de coups, il me tira en avant, et en retombant je sentis encore une terrible douleur dans le ventre. Puis, les mains toujours attachées, je dus aller me coucher.

La douleur était tenace ; non pas tant celle qui me brûlait la poitrine, que celle qui me tiraillait par saccades électriques la glande et le bas ventre. Entre les draps, je me tortillais, poussant de soudains grognements. Ou bien, immobile, le visage crispé et les mains sur mon ventre, j'attendais que la crise finisse ; un peu comme une crampe terrible.

Le soir, pour pouvoir manger, je dus promettre à mon père de ne plus recommencer, et lui demander pardon. Alors seulement, il me délia les mains, et je pus dîner.

La vie reprit normalement. Au lycée, je travaillais de moins en moins. Je recevais souvent les verges pour ne pas avoir appris mes leçons ou pour un devoir bâclé. Paul, lui, travaillait un peu mieux, mais c'était loin d'être excellent. Il avait la fâcheuse habitude d'être trop sûr de lui, et par là souvent insolent. On l'avait déjà prévenu, mais il en riait avec ses camarades.

Un jour, un surveillant m'arrêta et me chargea d'une enveloppe à remettre à mon père et à faire signer ; il me dit que cela concernait mon frère.

Le soir, tandis que nous revenions lentement à la maison, j'interrogeai Paul. Il me raconta que sa rédaction n'avait pas plus à son professeur d'allemand, et que, vexé, il lui avait répondu insolemment. Le professeur lui avait ordonné de se mettre torse nu, et il l'avait fouetté devant toute la classe. Il avait beau eu lui demander pardon, rien n'y avait fait, et il avait reçu une terrible correction. Et effectivement, il marchait difficilement, tant le dos lui brûlait.

Quand il s'aperçut que je l'avais discrètement emmené dans une maison bombardée, il redressa la tête, étonné. Je l'attirai alors contre moi, et, en guise de consolation, je lui embrassai les lèvres. Malgré le vent glacial de novembre, nous sûmes trouver une douce émotion. Nous restâmes comme ça un moment, lui me caressant la nuque, moi farfouillant gentiment dans ses cheveux.

Enfin, nous nous assîmes l'un contre l'autre sur une pierre, à l'abri du vent, et, après avoir glissé un bras autour de ses épaules douloureuses, je sortis et ouvris la lettre qui n'était pas cachetée. Je la lus :

*Cher monsieur,*

*J'ai dû fouetter votre fils Paul pour insolence.*

*Je pense qu'il serait bon que vous le sermonniez un peu, ou que vous le punissiez de nouveau.*

*Il faut qu'il comprenne.*

*De toute façon, j'ai tenu, cher monsieur, à vous prévenir.*

Paul me regarda d'un œil inquiet pour savoir si j'allais la donner. Je répondis que j'étais bien obligé, tout en cherchant dans ma trousse. Je finis par y trouver un stylo qui avait la même encre que celle de mon professeur. Il fallait minimiser l'affaire. J'aurais bien aimé supprimer le « fouetter », mais c'était impossible. Il me restait néanmoins beaucoup de possibilités : à la fin du premier alinéa, je rajoutai « envers un camarade », à la fin du second « de quelques claques », enfin à la fin du troisième, je mis « de cette petite erreur ». Je remis soigneusement le papier dans l'enveloppe, et après un dernier baiser, nous repartîmes.

Je choisis pour présenter cette lettre un moment où mon père semblait d'humeur badine. Il lut le papier, et le signa en ordonnant à Paul de se déshabiller et de se coucher. Quand ce fut fait, il vint s'asseoir à côté de lui après avoir repoussé la moitié des draps. Il lui demanda de lui raconter ce qui s'était passé. Tandis que Paul récitait ce que nous avions mis au point ensemble, il lui massait le ventre en lui tordant les chairs, en lui enfonçant les pouces dans l'estomac, ou en lui appuyant sur les intestins. Cela n'alla pas plus loin. Mon père, l'histoire finie, lui donna deux claques pour la forme, et remit les draps en place. Paul dut cependant passer la journée au lit.

Mais quand arrivèrent les carnets de notes, vers la mi-décembre, peu avant les vacances, ce fut plus dur. Les feuilles arrivaient par le courrier, cachetées, et nous ne pûmes y toucher. Quand mon père entra le soir, et qu'il vit les deux enveloppes avec le tampon du lycée, il vint s'asseoir au milieu de notre lit, en nous invitant à nous placer à droite et à gauche. Il ouvrit l'enveloppe de Paul, lut rapidement le bulletin, blêmit, et froissa le papier. Il ouvrit mon enveloppe, lut rapidement, devint blanc comme un linge, et écrasa le petit papier nerveusement. Il nous regarda l'un l'autre, puis soudain, fou furieux, nous attrapa par la nuque, et serra !

Il se leva d'un bond, et se mit à nous insulter comme on peut s'en douter. Ma mère se précipita et le supplia de se calmer. Il y parvint, tout en nous regardant d'un air mauvais. Quand il eut repris ses esprits, il nous ordonna de nous déshabiller complètement et de nous coucher, Paul sur le lit des parents, moi sur notre lit, dans la salle à manger. Paul sortit lentement, tandis que je retirais ma veste. J'enlevai mon tricot, mes chaussures, ma chemise, enfin je ne gardai que mon caleçon et mes chaussettes, et je m'allongeai sur le ventre, en contenant ma rage.

Quand mon père revint, après avoir attaché plusieurs ceintures ensemble, je le sentis s'accrocher à mon caleçon, me l'enlever, et me ti-

rer mes chaussettes. Puis, sans plus attendre, il se mit à taper, taper sans arrêt...

Quand il cessa enfin, je restai inerte, pratiquement inconscient, dans un état effroyable. Dans le fond du lit, le dos déchiré, je geignais plaintivement. Mon cœur en battant sourdement me secouait tout le corps, et résonnait dans mes oreilles. La sueur perlait sur ma nuque, sur mon dos, sous mes bras, entre mes jambes. Je respirais difficilement, j'étais à bout. Dans la pièce à côté, j'entendis soudain monter les hurlements de Paul, faisant suite aux miens. Cela semblait raviver mes propres douleurs. Chaque fois que là-bas le cuir claquait et que Paul appelait au secours, mes tempes battaient plus fort, les tiraillements de mon dos devenaient plus cruels encore.

Un peu plus tard, il cessa de frapper Paul et je tombai dans un demi-sommeil. Je fus réveillé presque aussitôt par mon père, assis sur le lit, qui me retournait sur le dos. Je gémis en sentant mes blessures toucher les couvertures. Il prit quelque chose dans un seau à côté de lui, et me le glissa entre la jambe et la glande, dans le pli de la cuisse. Je sautai sur mon lit en hurlant : c'était de la glace. Je restai la bouche ouverte, m'agrippant au lit, et il me sembla que mon cœur s'arrêtait de battre tandis que je sentais les glaçons glisser de chaque côté de ma glande. Enfin ma peau s'y habitua. Il prit alors la petite bouilloire qui sifflait sur le poêle, et il me versa un peu d'eau bouillante avec une cuillère sur l'endroit qu'il venait de refroidir. Je poussai un nouveau hurlement sous la brûlure, et restai sur le lit, cambré, haletant, gémissant. Il me donna une claque sur les jambes, et m'ordonna de me mettre dans le lit. Puis il sortit.

J'obéis, en poussant une plainte chaque fois que je pliais un muscle. Je restai alors dans le fond du lit, anéanti. Bientôt j'entendis le cri de Paul qui sentait la glace couler le long de sa cuisse, puis son hurlement quand il reçut l'eau bouillante.

Peu après, mon père entra dans la pièce en portant dans ses bras le petit corps nu qu'il venait de torturer. Il le glissa sous les couvertures, à côté de moi. Il s'assit sur le lit, et nous sortit les bras des couvertures. Puis, avec un peloton de ficelle, il nous ligota sans ménagements les poignets, et les attacha chacun à un pied de la tête du lit, de telle sorte que nous étions obligés de nous tourner le dos. Il alla ensuite chercher un manche à balai entaillé à chaque bout, et, soulevant les couvertures au pied du lit, il nous ligota chacun les chevilles à un bout du bâton. Nous étions ainsi dans l'impossibilité la plus complète de nous toucher. Je me demandai si mon père avait eu quelque soupçon sur nos relations, ou s'il voulait simplement nous brimer. D'une façon comme de l'autre, il avait parfaitement réussi. Et nous passâmes toute la nuit ainsi, et encore la matinée du lendemain.

Quand mon père, après le déjeuner, après avoir lu tranquillement son journal, daigna nous libérer, nous étions à la limite de la résistance. En chancelant, nous nous rhabillâmes, et dûmes venir demander

pardon à notre père, à genoux. Mais il n'accepta pas tout de suite, et nous ordonna de nous asseoir face à face devant la table.

Il revint peu après avec divers ustensiles, et il nous mit à chacun une serviette-éponge autour du cou. Il nous annonça qu'il allait nous couper les cheveux à ras, en guise de rappel pour bien travailler, et qu'il réitérerait cette opération jusqu'à ce que nous ayons de bonnes notes. Ma mère, en entendant cela, accourut et essaya de transiger. Mon père accepta en grommelant de ne nous raser que partiellement.

Et prenant les ciseaux et le peigne, saisissant Paul rudement par le front, il se mit à couper sans vergogne sur le sommet du crâne. Je serais les poings et me retenait de toutes mes forces, en voyant mutiler ainsi l'enfant. Il posa les ciseaux, prit le blaireau, et enduisit de mousse le crâne de Paul. Avec le rasoir, il paracheva soigneusement son œuvre. Je ne voyais pas encore le crime, caché par les cheveux de devant.

Mon père vint à moi et, rassemblant dans son poing une grosse mèche de cheveux du sommet de ma tête, il la détruisit sans regret. Les lames rapides crissaient, mordaient, cisaillaient, et il semblait y prendre plaisir. Puis je sentis le blaireau détrempé me frictionner le crâne, tandis que quelques gouttes d'eau glissaient le long de ma nuque, jusque dans mon cou. Mon père se mit à manier le rasoir, et il le faisait avec dextérité. Je sentais la lame froide gratter ma peau, y chercher les derniers poils. Bientôt il m'enleva la serviette et me frictionna le crâne ; il fit de même pour Paul. Puis il ramassa ses outils et, voyant ma mère entrer, fit :

« Regarde nos deux moinillons ! »

Je serais devenu fou avec un plaisir délicieux, tant j'étais tenu par la rage. Mais je ne dis rien. L'affaire était terminée.

## CHAPITRE 18

### Le départ

Il n'empêche que nous étions à présent en vacances, et tous les deux seuls à la maison quand ma mère faisait les courses ou allait voir une amie. La première fois qu'elle s'absenta, je fouillai précautionneusement dans les affaires de mon père. Je trouvai de l'argent auquel je me gardai bien de toucher, mais aussi un petit livre qui attira mon attention par son titre : *Principes pour fesser les garçons*, ouvrage dû à Monseigneur de Montensont, Évêque de Reims. Il s'agissait de la version originale, mais écrite dans un français suffisamment simple et clair pour que, avec l'aide de mon dictionnaire, je pusse le comprendre. Je me plongeai dans cette lecture...

Peu après j'avais enfin compris que tous ces éducateurs, ces parents sévères, n'étaient autres que des parents sadiques. Et que cet évêque, dans sa belle robe violette, en était un également, et des plus cruels. Un coup d'œil à la liste de ses autres ouvrages me permit de deviner qu'il devait être en plus pédéraste. Dès lors ma décision, une décision définitive, fut prise.

Une fois, ma mère partit prendre le thé chez une amie qui habitait à l'autre bout de la ville ; nous avions l'après-midi pour nous. À peine fut-elle sortie que je mis les chaînes, et je retournai dans la salle à manger. Paul était assis sur le lit, pensif. Depuis la porte, je lui ordonnai :

« Couche-toi ! »

Il sursauta, me regarda, puis lentement obéit. Je lui dis encore :

« Enlève le couvre-lit. Mets-toi sur le dos !... Allonge tes jambes, mets tes bras le long de ton corps... Ferme les yeux. Ne bouge plus. »

Je fermai la porte derrière moi et traversai la pièce jusqu'à la fenêtre où je fermai les rideaux. Je revins près du lit, devant lequel je me tins debout, immobile. Paul n'avait pas bougé, les yeux fermés ; quand je parlai, il frémit, un peu inquiet.

« Tu sais, Paul, » fis-je, « je crois que mon père se doute que nos relations sont différentes de celles que devraient avoir deux frères. Souviens-toi comment il nous avait attachés après nous avoir fouettés. C'est un imbécile et un sadique. Moi pas ; moi, je t'aime parce que tu

es jeune et beau, parce que tes cheveux sont blonds, parce que ta peau est douce, parce que tu es gentil ; et comme je t'aime, je ne te fouette pas, je ne te rase pas les cheveux. Non, moi je t'aime et alors je te caresse », fis-je en m'asseyant près de lui, et en posant ma main sur son épaule.

Il frémit de nouveau, et je laissai glisser ma main le long de son corps. Puis je déboutonnai sa veste de velours vert et sa braguette. Je lui caressai le cou, la poitrine, puis le ventre, et enfin, du bout des doigts, la glande. Il trembla, un frisson l'agita un moment. Me penchant vers ses pieds, je lui enlevai ses mocassins bruns, et lui baisai les orteils à travers le tissu blanc de ses chaussettes. Il rit ; d'un rire clair, enfantin, agréable.

Tout doucement, je le soulevai, et le mis sur le ventre pour lui retirer sa veste. Je lui caressai un peu la nuque, sans remonter trop haut pour ne pas le vexer, puis, le saisissant à bras-le-corps, je lui embrassai le dos au travers de son tricot. Entre mes mains qui le tenaient fermement, il se débattit agréablement. Je glissai un doigt sous la ceinture de son caleçon, à peine, et il se tortilla en frissonnant sur le lit. Puis je lui retirai son tricot à col roulé, et son maillot avec. Je passai un moment sur son nu et lisse, glissant mes mains le long de ses bras, puis je me mis moi-même torse nu.

Je le remis doucement sur le dos, et lui caressai la poitrine, le ventre, puis, du bout des ongles les bras et les mains. Les yeux fermés, il souriait dans la pénombre de la pièce, tendant ses mains, ses bras, tendant son corps pour mieux se prêter à mes caresses.

Lentement, je tirai les jambes de son pantalon jusqu'à le lui enlever. Je lui caressai les jambes, les cuisses, mais je retirai bien vite mon propre pantalon. Tout doucement, je m'allongeai alors sur lui, et, l'étreignant, j'appuyai ma glande sur sa glande. Je lui saisis les lèvres, et nous restâmes ainsi attachés l'un à l'autre, nos mains tenant le dos de l'autre, nos glandes s'excitant mutuellement, nos poitrines halelantes échangeant leur chaleur.

Enfin, nous nous séparâmes. Je regardai son visage épanoui en souriant, et repoussai ses cheveux en arrière. Me soulevant un peu, je le poussai davantage vers la tête du lit, tandis que je m'allongeais en sens inverse, mettant un fauteuil sous mon buste, car le lit était trop petit, de telle sorte que, quand je glissai un pied entre ses jambes, il arrivait à la hauteur de son bas-ventre, et réciproquement. Je saisis ses deux mollets pour l'immobiliser, et de mon pied droit, celui qui se trouvait entre ses jambes, je me mis à lui caresser la glande au travers de son caleçon. Celle-ci se dressa aussitôt, et du bout de mon pied ganté dans le blanc de ma chaussette, je la rabaissai en appuyant dessus. Puis, après quelques caresses, je glissai le bout de mon orteil sous le caleçon, et commençai à le faire glisser. Ces frôlements, rendus plus exquis par la présence de ma chaussette, faisaient s'exciter follement

l'enfant, qui gigotait à l'autre bout du lit. Je lui retirai ainsi le caleçon, et le posai doucement sur le bord du lit.

Puis je ne bougeai plus. Je sentis la chaussette blanche de Paul m'imiter en se glissant nerveusement par la jambe de mon caleçon, et, en touchant plus d'une fois ma glande, s'accrocher au fond pour le tirer lentement. Ces émotions me couvraient de sueur, je souriais en me cramponnant au lit. Enfin, je sentis mon caleçon glisser par à-coups le long de mes cuisses, de mes jambes, de mes chevilles, et me quitter tout à fait.

Nous restâmes encore ainsi un moment à nous chatouiller l'un l'autre la glande, puis Paul se redressa et vint à quatre pattes par-dessus moi. Prenant son caleçon, il se mit à m'essuyer le visage, le cou, la poitrine. Son initiative était délicieuse. Je sentis le doux tissu glisser encore le long de mes bras, sur mon ventre, autour de ma glande, le long de mes jambes. Enfin, je me relevai à mon tour, et avec mon caleçon je lui rafraîchis le visage, le cou, et tout le corps.

Nous nous allongeâmes de nouveau tête-bêche, de sorte que mon visage fût à côté de ses chevilles, puis je lui saisis le haut de sa chaussette avec mes lèvres. Y glissant ma langue, je la fis passer le talon, puis, saisissant l'extrémité entre mes lèvres, je la retirai complètement. Sans plus hésiter, il m'imita et me retira une chaussette, en ne se servant également que de sa bouche. Et ce fut délicieux de sentir ses lèvres courir le long de mon mollet, et sa langue humide glisser le long de ma peau.

Quand nous nous fûmes enlevé de cette façon nos chaussettes, je me remis dans son sens, et l'étreignis pour renouer le contact. Nos glandes nues, l'une contre l'autre, semblaient parcourues de chocs électriques.

Enfin, au bout d'un moment, je me redressai, et admirai longuement son visage fin qui me souriait. Je me baissai vers son ventre, et me mit à le lécher à petits coups, l'embrassant parfois. Sa peau était délicieusement douce et chaude. Je la saisisais du bout des lèvres, en faisant de petits bourrelets, et la mordillais. Je trouvai son nombril et m'y arrêtai plus longtemps. Puis je le poussai doucement sur le ventre, tout frémissant, et recommençai mon manège sur ses épaules et ses bras. Il bougeait lentement, voluptueusement, sur le lit, tendant et détendant ses muscles suivant l'endroit de sa peau où le caressait, l'embrassait, le léchait ma bouche.

Lentement, je me mis à tirer les couvertures en dessous de lui, jusqu'à ce qu'il reposât sur les draps. Je pris le bord de celui du dessus, et le rabattit sur le corps de Paul. Je pris un peu d'eau tiède à la bouilloire à côté du poêle, puis je m'en servis pour humidifier le drap. Le linge s'appliqua sur la peau de l'enfant et les moindres replis de son corps apparurent à travers. On voyait parfaitement sa tête, ses épaules, l'agréable cambrure des reins, ses bras et ses jambes, ainsi que la fente qui séparait les rondeurs des fesses. Je goûtai profondé-

ment cette figure érotique tandis qu'il restait immobile, et debout, nu, à côté de lui, je frémissais en l'observant.

Enfin, d'un coup, comme un déchirement, je retirai le drap. Je me coulai le long de son corps en le retournant sur le dos, nos bras se croisèrent, nos jambes s'entre-glissèrent, et juste quand nos lèvres se rejoignirent, nos glandes se frôlèrent. Nous tressaillîmes de joie dans notre étreinte, nous étions follement bien...

Je me détachai de lui, et lui avouai qu'il commençait à se faire tard. Il prit un air grognon, mais je fis revenir son sourire en joignant une main à nos glandes qui se croisaient.

Je m'assis ensuite sur le lit et prit son caleçon, que je le lui enfilai très lentement. Je l'ajustai soigneusement, glissai ma main doucement sur sa glande durcie tandis qu'il se trémoussait de bonheur, puis je lui en embrassai le bout. Je pris ses chaussettes, les lui enfilai tout en lui caressant les pieds et les mollets du bout des ongles. Je lui mis son maillot en le tendant bien et en le glissant dans la ceinture du caleçon ; je lui embrassai le devant de la poitrine en une cascade de petites caresses, qui le fit gigoter entre mes mains en riant. Puis je lui mis son tricot à col roulé, son pantalon dont j'ajustai avec soin la braguette. Enfin, je lui enfilai sa veste sans la boutonner.

Puis, tout nu, je me jetai dos sur le lit, et je l'attirai de nouveau pour l'étreindre. Ce fut alors un autre bonheur pour moi que de sentir contre ma peau nue ses doux vêtements glisser contre moi. Je l'embrassais dans le cou, glissant mes lèvres sous son col roulé, je serrais mes jambes contre le chaud velours de son pantalon, et mes mains étreignaient son dos.

J'étais presque parti pour le déshabiller de nouveau, mais je me retins à temps. Je me redressai rapidement tandis qu'il restait épuisé sur le lit. Je me rhabillai, nous refîmes le lit, nous ouvrîmes les rideaux, enfin nous remîmes tout en ordre.

Quand ma mère s'absentait pour un quart d'heure, je reprenais le petit fascicule *Principes pour fesser les garçons*, et je me fortifiais dans ma décision. Après tout, mes parents étaient des maîtres comme n'importe quel autre, et il ne semblait pas que le fait d'être sorti de leur ventre me donnât plus de tendresse de leur part. La guerre – comme pour moi – les avait totalement dénaturés.

Quand ma mère s'absentait pour plusieurs heures, je mettais les chaînes, je fermais les rideaux, et, roulant avec Paul sur le lit, j'inventais toutes sortes de jeux érotiques. Nus sur le drap blanc, nous tremblions de plaisir et de désir sous nos frôlements mutuels, tandis que nos habits, après avoir été l'objet de notre passion, jonchaient la pièce.

Ainsi s'écoulèrent ces vacances. Mais je n'oubliais pas ma décision. Dans les tout premiers jours de janvier 1946, peu avant la rentrée, ma mère emmena Paul chez le docteur pour le faire vacciner. Celui-ci habitait à une bonne heure de tram, et ils devaient être absents tout l'après-midi. Paul était furieux de gâcher sa journée. Profitant de

ce que ma mère était au cabinet, je le pris à part, j'embrassai sur les deux joues et, après lui avoir donné une bonne tape sur l'épaule, lui conseillai en toutes circonstances de garder courage. Ils s'en allèrent.

À vrai dire, ce n'était pas tellement contre la douleur de la piqure que je le réconfortais ainsi d'avance, mais contre quelque chose qu'il devait découvrir à son retour. Lentement, je mis les chaînes, puis revins dans la salle à manger où je me déshabillai. Tout nu, je m'assis à mon petit bureau, et sortis de sa cachette mon cahier où je notais mes émotions. Je l'ouvris, et écrivis sur la page de garde quelques mots à l'adresse de Paul :

*Paul, mon amour, voilà tout ce que je peux te léguer ; ce sera un souvenir de moi. Si tu m'aimais, garde-le et cache-le aussi soigneusement que moi... Je suis arrivé seul, je ne pouvais que repartir seul. Fais ta vie comme tu l'entends, mais n'oublie pas que tu as chez mes parents une chance que tu ne retrouveras plus. Moi, je ne suis qu'un oiseau migrateur, un solitaire. Je voudrais écrire un livre pour te dire que tu es le seul que j'aie jamais aimé.*

Je datai et je signai. Je refermai le cahier et le glissai sous l'oreiller de Paul. Puis je me rhabillai. Je mis ma chemise blanche et mon maillot par-dessus, deux caleçons, deux paires de chaussettes ; j'enfilai mon pantalon de velours vert, mon tricot de même couleur, et mes mocassins. J'endossais ma veste noire, quand mes yeux tombèrent sur le bureau de mon père. Je traversai la pièce, sortis de son casier le petit fascicule jauni *Principes pour fesser les garçons*, et sur la couverture j'écrivis largement :

*Adieu – Karl.*

Ainsi sauraient-ils ce qui avait motivé mon départ ; j'étais vengé.

Je pris tout l'argent que j'avais découvert au milieu des affaires de mon père, et j'allai encore soutirer dans la cuisine quelque nourriture et des allumettes. Enfin je quittai l'appartement. Je descendis l'escalier. Je ne devais plus jamais revoir ni mes parents, ni Paul.

## ÉPILOGUE

L'adolescent passera tout l'hiver dans les bois qui bordent Cracovie. Dès les premières annonces du printemps, il repartira à travers bois vers le Nord en suivant la Vistule. Dans ces régions, il rencontrera de plus en plus de gens blonds et grands comme lui. Aussi ne sera-t-il plus poursuivi, et pourra-t-il trouver à travailler et à se loger. La première année sera délicate, car ses parents le feront rechercher. Néanmoins il parviendra à échapper à la police en menant une vie discrète dans des hameaux éloignés.

Enfin, à l'âge de dix-huit ans, il s'engagera dans l'armée Rouge. Il parviendra assez facilement à s'intégrer, grâce à une grande croyance dans les dogmes marxistes. Il sera transféré en U.R.S.S. où il fera une carrière d'officier. Il montrera aussi quelques talents d'écrivain et de poète.

MONSEIGNEUR DE MONTENSONT,  
ÉVÊQUE DE REIMS.

# PRINCIPES POUR FESSER LES GARÇONS

Autres ouvrages du même auteur :

- ❖ Principes de pénitence dans les Cloîtres.
- ❖ Principes d'éducation des enfants de l'Église.
- ❖ Principes de la prévention sexuelle chez les garçons.

Éditions du Soleil Levant  
7, rue de Marceau, 7  
Reims  
– 1930 –

## **PRINCIPES POUR FESSER LES GARÇONS**

### **I**

Je me suis de tout temps beaucoup intéressé à l'éducation des enfants et des garçons en particulier. Et j'ai eu l'occasion de rencontrer de nombreux parents qui se déclaraient contre les punitions corporelles pour leurs fils. C'est une lourde erreur. Et c'est contre elle que je m'élève ici, après de longues recherches auprès des parents en faveur des punitions corporelles. Voici la lettre de l'un d'eux :

« J'ai découvert il y a quelques années la vertu de la fessée pour l'obéissance des garçons. J'applique la méthode toutes les fois que mes trois garçons, de 12, 13, et 17 ans dépassent les limites de l'indiscipline, et j'ai déjà obtenu d'excellents résultats. »

Bien sûr, et vous en aurez d'autres. La fessée d'abord est excellente pour la santé, cela endure le corps des enfants. Aussi je ne saurais trop vous conseiller de l'utiliser, à vous parents, professeurs, responsables de lycées privés, de pensionnats, d'établissements religieux, ou de maisons de redressement. Cependant, suivent quelques conseils pour ne pas faire de tort aux enfants, ni tomber dans la brutalité, mais surtout pour en tirer le maximum de profit.

### **II**

Les châtiments corporels sont applicables depuis le tout jeune âge, à partir de 1 ou 2 ans, jusqu'à une certaine période qui varie entre 17 et 19 ans, et qui peut s'étendre plus loin dans certains cas. Aussi est-il très important de faire varier la nature de ces punitions pendant cette longue période. Il est évident qu'il serait absurde de fouetter un enfant de 3 ans, ou de fesser un garçon de 18 ans ! Je vous propose un barème qui vous permettra de vous guider.

Avant 5 ans : ne donner exclusivement que des fessées avec la main, en ne faisant se déshabiller l'enfant que progressivement, avec l'âge. Plutôt que des claques au visage, donner de préférence de petits coups sur les bras.

Après 5 ans, on peut commencer à donner des claques et aussi à se servir d'une petite lanière sur les fesses. Dès cet âge, l'enfant doit baisser ses culottes pour recevoir la fessée.

Après 8 ans, on peut commencer à donner de bons coups de fouet sur le dos, à condition que le garçonnet garde une bonne chemise sur lui.

Après 12 ans, tout usage de fouet, verges, et de lanière est autorisé sur la peau nue – dos, fesses, cuisses, bras et jambes. On peut même donner quelques coups sur la poitrine ; pas sur le ventre.

Après 15 ans, on peut, dans les cas graves, donner de la baguette sur le ventre ; ne pas être en colère dans ces cas-là. À cet âge-là, on peut commencer aussi d'autres punitions corporelles que le classique fouet. Que ces autres moyens gardent un caractère de dignité et d'honnêteté qui doit rester ancré dans l'esprit du garçon avec celle du châtimement.

Ce barème général est assez large, et pourvu que l'enfant soit en bonne santé, il peut être dans bien des cas anticipé. Je conseille fortement aux parents et aux éducateurs de ne pas arrêter la fessée avant 16 ans. Je leur rappelle d'autre part qu'il est tout à fait normal, dans une famille nombreuse, que l'aîné – quand bien même il aurait 20 ans – subisse le même sort que ses cadets. Ainsi se créera entre les frères un climat de solidarité qui se poursuivra à l'avenir. Voici un exemple :

« J'ai deux garçons de 17 et 15 ans », m'a écrit cette mère de famille, « et un troisième de 12 ans. Mon fils cadet est dans l'ensemble plus sage que ses aînés. Pourtant mon mari a été amené à lui donner, il y a trois mois, la classique bonne fessée. Cela fait bien longtemps que ce n'était plus arrivé, et plus longtemps encore que mes fils aînés en avaient reçu une... »

Voilà un fort mauvais exemple d'éducation : l'enfant de 12 ans ne comprendra pas pourquoi il est le seul à devoir baisser ses culottes ; d'où animosité envers ses frères. Et ceux-ci, se croyant en dehors de portée de ce châtimement, se croiront tout permis, alors qu'ils ne sont encore que des gamins.

### III

De l'avis général, les shorts ont donné un regain de faveur à la fessée, « le lieu du châtimement se trouvant plus accessible, et en quelque sorte plus tentant », m'avoue cette brave dame dans sa lettre.

Ne vous modérez pas : faites porter à vos garçons chemisettes et shorts, même en hiver ; ils deviendront plus résistants contre les rhumes et les gripes. Et s'il vous arrive d'être « tenté » plus souvent par leurs cuisses nues, n'en ayez pas honte. Quand elle est appliquée à point nommé et dans les conditions que j'expose plus loin, une fessée n'a jamais rien de vulgaire.

Pour les maisons d'éducation, je conseille donc, à la place du traditionnel costume noir, une tenue plus sportive et moderne. Une tenue de gymnastique un peu reprise et corrigée fera parfaitement l'affaire. Par exemple : maillot avec col et poignets blancs, short de même couleur, chaussures de caoutchouc, ou du moins souples et montantes, et des bas qui remontent sur les genoux. En tout cas, une tenue légère qui laisse tous ses mouvements à l'élève.

## IV

Parmi les parents que j'ai rencontrés ou qui m'ont écrit, certains prônent le regroupement des punitions. Cela consiste à noter chaque incartade que fait le garçon, jusqu'à un temps donné où tous les comptes sont réglés en même temps, et souvent ceux de tous les enfants d'une même famille.

Personnellement, je pense que pour les fils uniques cet artifice est superflu ; on se contentera par exemple d'attendre le retour du père le soir. En revanche, pour les familles de plus de deux ou trois enfants, une correction collective en fin de semaine, traditionnellement le samedi soir, peut être souvent beaucoup plus efficace que des punitions disséminées. Voici justement le cas d'un garçon qui m'écrit – il arrive aussi parfois que les enfants m'écrivent, en gardant l'anonymat, bien sûr ! –, car il s'inquiète tant de la justesse de l'éducation qu'il subit, que de celle qu'il a l'intention par la suite de donner à ses propres enfants.

« J'ai 18 ans, et depuis plus de dix ans, je subis périodiquement ce châtiment dégradant. Peut-être qu'une fessée administrée entre quatre yeux, de mère à fils, sans appareil, serait salulaire, mais le cérémonial donné à l'opération par beaucoup de mères est immoral. Jugez plutôt de la façon dont mes trois frères, âgés de 8, 14, et 16 ans, et moi-même, sommes brimés chaque mois. La méthode employée est la suivante : chaque fois qu'une incartade est commise par l'un d'entre nous, ma mère note la punition infligée : 10, 15, ou 20 coups de fouet, suivant l'importance de la faute. Ensuite, le dernier samedi du mois, Maman fait les comptes et réunit ses garçons dans sa chambre. Les sentences sont lues, et le rituel commence. Les garçons condamnés doivent quitter leurs chaussures, faire glisser leur pantalon et leur culotte, et se mettre à genoux, cette position favorisant, paraît-il, le repentir. Puis, à tour de rôle, chaque supplicié voit ses poignets et ses chevilles ligotés avec une chaîne cadénassée. La chaîne des poignets est accrochée à la crémone de la fenêtre, et le fouet commence à tomber. Une fois l'opération accomplie, chaque victime est exposée, alignée à côté des autres dans la chambre, toujours à genoux et les mains liées cette fois sur la nuque. Après deux ou trois heures d'immobilité favorisant la méditation, nous sommes conviés à solliciter le pardon,

et ce n'est que si nous y consentons que nous pouvons regagner nos lits. Le comble du procédé réside dans le fait que la fessée collective a lieu souvent en présence de la sœur de ma mère, qui l'assiste quelquefois dans l'opération, et même en présence d'une voisine ! »

Ce brave garçon n'a pas pu s'empêcher de mettre un peu de pathos dans sa lettre, et malgré les « châtiments dégradants », les « immoral », les « brimés », les « suppliciés », etc., j'ai tenu à vous la livrer in extenso comme un excellent exemple. Et ce garçon se rendra compte plus tard que l'éducation qu'il critique aujourd'hui lui aura donné une santé de fer, une grande considération pour ses parents, l'esprit de solidarité avec ses frères, et, surtout, la connaissance de ses responsabilités.

Pour en revenir au principe du regroupement, pour les familles nombreuses, je pense qu'une fois par mois est exagéré ; une fois par semaine est plus raisonnable. Pour les lycées, la punition immédiate est encore préférable. Mais pour les pensions, qui ne sont que de grandes familles, rien de tel qu'une sanction hebdomadaire collective. Pour les collèges religieux, la punition peut avoir lieu à l'occasion du culte, par exemple après la messe et confesse. Pour les maisons de redressement, le mieux est de le faire chaque soir.

## V

Dans le chapitre précédent, vous avez déjà pu voir un exemple de cérémonial. Il est très important : avec ou sans pyjama, avec ou sans culotte, à genoux, sur un lit ou sur une chaise, c'est à vous de choisir, mais vous devez en choisir un, de crainte de tomber dans la vulgarité. Une fessée donnée sous l'impulsion de la colère ne marque pas ; une fessée appliquée alors que le garçon sait qu'il va la recevoir, et appliquée après un cérémonial précis porte bien plus de fruits. En voici un exemple :

« Avec mes amies, nous avons constaté que la fessée collective était beaucoup plus efficace par la confusion que les garçons ressentent si elle leur est infligée à plusieurs. Aussi sommes-nous maintenant trois mères qui nous réunissons périodiquement, et donnons le châtimement commun à nos fils. Leur confusion est extrême, et ce sont des garçons rougissants et tremblotants qui inclinent le buste pour recevoir la correction. Chaque garçon participe d'ailleurs à la sanction. L'un relève le pull-over de son camarade, et l'autre manie le martinet, pendant qu'un troisième compte le nombre de coups. Après avoir été mis au piquet à genoux pendant une demi-heure, les garçons viennent embrasser leur mère. »

Voilà donc encore un exemple ; à vous de fixer votre choix. Pour les lycées, ça peut se passer dans la cour de récréation, devant une personne d'autorité, dans un coin réservé à cet office. Pour les pensions,

cela peut avoir lieu le samedi midi au réfectoire, avant le repas qui précède le retour hebdomadaire dans la famille. Pour les collèves religieux, on peut réserver une allée de la chapelle, où les pénitents en petit vêtement viendront s'agenouiller sur les carreaux. Enfin, pour les maisons de redressement, le mieux est de faire agenouiller les enfants au pied de leur lit, chaque soir ; pour les fautes graves, on peut prévoir dans ces établissements une cellule où l'enfant sera enchaîné.

## VI

« Voici comment je procède : j'oblige le coupable à baisser ses culottes et à s'allonger sur mes genoux. Le châtiment doit être donné en public, c'est-à-dire devant la famille réunie, estimant que le côté vexation est plus important comme punition que la douleur. »

Vous avez tout à fait raison, madame, si ce n'est que la vexation est *aussi* importante que la douleur. En effet, à partir de 5 ou 6 ans, recevoir une fessée dans sa chambre, ou la recevoir au salon où se trouve réunie la famille, est une différence que vous ne devez pas négliger dans l'escalade des punitions.

Aussi, faites exécuter les sanctions en présence d'amis ou de votre famille. Une voisine peut parfois venir à point, à condition que réciproquement vous lui rendiez ce service. Dans les établissements, elles peuvent se donner en présence des camarades et des professeurs. Il est très important aussi de déshabiller le garçon, ou de le faire se déshabiller. Rappelez-vous – et si vous vous mettez tant soit peu à leur place, vous n'aurez aucun mal – qu'une fessée reçue sous la colère, tout habillé, est un accident ; tandis qu'une fessée appliquée tranquillement alors que l'enfant est partiellement nu est un drame qui le marquera pour longtemps. L'exemple de ce père :

« Il est certain que la “méthode de grand-mère” est la bonne. Je l'emploie encore avec succès pour mes deux garçons de 14 et 12 ans. Ils avaient pris l'habitude d'employer des mots grossiers devant leur mère qui en était furieuse. Je leur ai donné à l'un et à l'autre de bonnes fessées, assez vigoureuses et prolongées pour qu'ils comprennent. Le moment venu, ils ont fait quelques difficultés pour se déshabiller, mais ils ont fini par obéir. Et après avoir reçu quelques fessées, ils sont re-devenus polis. »

Voilà encore un excellent exemple ! Après avoir été ainsi repris en main, ces garçons redeviendront obéissants.

Après 12 ans, il vaut mieux, pendant le déshabillage, ne pas dévoiler complètement les organes sexuels du garçon, mais seulement les faire deviner – petit caleçon léger assez serré –, ainsi, sans être impudique, vous ferez subir à votre fils, ou à votre élève, une honte cuisante.

Si l'on préfère, on peut faire se revêtir le garçon d'un habit léger réservé aux punitions – longue chemise de nuit, par exemple en toile de sac, ou maillot et short de sport. D'autant plus si votre enfant se prépare à une vie pieuse et religieuse, mais également dans les autres cas, le faire agenouiller sur quelque chose de dur et le faire prier – carrelage, chaise, parquet, etc. Pour les cas graves, une autre humiliation est de l'attacher – bras et jambes – et de lui bander les yeux. Il peut être profitable de l'attacher sur un banc étroit, un meuble qui ne servira qu'à cet usage. En dernière ressource, mais seulement dans les cas extraordinaires, on peut raser complètement les cheveux. Si le garçon a montré ostensiblement un goût pour les cheveux longs, une punition dure et humiliante sera déjà de les lui couper en brosse.

« Je suis pour la fessée que j'administre encore parfois à mon fils qui a 15 ans. Quand cela se produit, je lui annonce qu'il va avoir la fessée ; il vient alors de lui-même se mettre en travers de mes genoux, après avoir baissé son pantalon. Je ne baisse pas son caleçon, car je veux le punir, non l'humilier. Il ne reçoit que 4 ou 5 claques, mais très vigoureuses. »

Voilà un excellent programme, madame, si ce n'est que vous refusez d'humilier votre fils. Si vous procédiez à cette opération devant votre famille réunie, et si vous baissiez le caleçon de votre fils, vous obtiendriez de chacune de vos fessées bien plus de profit que trois ou quatre à votre manière.

## VII

« J'use de ce procédé avec mon fils, et il m'a toujours dit qu'il préférerait ce genre de correction à tout autre. J'ai du reste l'impression qu'il en retirait un certain plaisir. Je me demande s'il n'en est pas de même pour les jeunes gens de 15 à 20 ans, à condition que ce ne soit pas trop brutal ? »

Et même avec des « jeunes gens » de 8 à 14 ans, cher monsieur !... Il est évident que nous devons éviter de faire de nos enfants des masochistes. Les plus sûrs moyens sont au nombre de deux : le premier, nous l'avons vu, c'est l'humiliation ; les garçons n'aiment pas être humiliés. Le second, c'est qu'accompagne la fessée non seulement une douleur cuisante, mais tenace et durablement brûlante, qui laisse des séquelles pendant un long moment sur le corps du coupable, puis – par suite logique – dans sa mémoire. Ainsi, si l'on doit s'attacher au côté humiliant de la punition corporelle, il ne faut pas oublier qu'elle doit d'abord rester une punition extrêmement douloureuse. Les coups doivent être fermement appliqués, et soigneusement aux endroits les plus charnus et les plus sensibles.

Pour la fessée, on peut utiliser un gant, afin de garder toujours la suprématie, et de ne pas être devant l'obligation de donner une se-

conde correction quand on n'en a plus la force. Pour les verges, utiliser des baguettes longues, minces, dures et souples – un faisceau de baguettes de noisetier fait parfaitement l'affaire. Pour le fouet, choisir soit une large bande de cuir, soit au contraire une lanière très fine : la première solution touche une plus grande surface de peau, mais la seconde y entre plus profondément. Pour cela, les ceintures font merveille, on en trouve de toutes les largeurs. Je ne conseille pas la brosse à cheveux, qui vous ferait verser dans le vulgaire. De toute façon, je pense qu'il vaut mieux ne pas mélanger les genres : les objets usuels ne doivent pas devenir des moyens de punition, comme les baguettes de noisetier ne doivent pas servir à allumer le feu.

## VIII

Exiger le pardon est indispensable ; sinon la punition n'a plus de sens. Mais il vaut mieux laisser d'abord méditer le garçon dans son lit, dans le noir, pendant un temps qui peut aller de 1 à 5 heures, suivant la faute commise, ou dans un cabinet noir dans les lycées, collèges, ou pensionnats. Qu'il soit ensuite invité à demander publiquement pardon à ses parents ou à ses surveillants. Il est bon de l'obliger à s'humilier de nouveau en l'obligeant à se mettre à genoux, et à répéter les bêtises qu'il a faites. On peut aussi lui faire dire comment il aurait dû agir pour éviter ces erreurs.

Certaines personnes pensent avoir plus de profit d'une punition en la rappelant plusieurs jours durant à la mémoire de l'enfant. Le système peut être excellent à condition de ne pas le faire durer plus d'une semaine. Dans ce cas, le pardon doit être accordé seulement à ce moment-là.

D'une façon générale, ne pardonnez que quand vous avez décidé de « passer l'éponge » sur l'affaire définitivement. Le pardon doit clore tout ce qui a suivi une bêtise. Mais on peut retarder ce moment sans inconvénient. Simplement, une fois le pardon donné, la vie doit redevenir comme si rien ne s'était passé. Sauf, bien entendu, si l'enfant recommence la même bêtise.

## IX

« J'ai trois garçons de 14 à 17 ans envers qui il faut sévir. Rien de tel alors qu'une énergique fessée. Elle active la circulation, détend les nerfs, et les larmes soulagent le rebelle. Après l'orage tout s'apaise, et c'est un enfant soumis qui implore son pardon. »

Voilà une mère de famille fort sage. Je ne saurais que trop vous recommander de suivre ces préceptes qui feront de vos garçons des jeunes gens bien élevés, sains, tant moralement que physiquement. Si vous venez seulement de découvrir les vertus de la fessée, voici en-

core un dernier exemple qui vous permettra de choisir un moyen d'action.

« Nous avons trois enfants : deux garçons de 16 et 15 ans, et une fille de 14 ans ; et voici comment j'opère. Pendant la journée, je note sur une ardoise leurs bêtises – pas fait leur lit, déchiré ou cassé quelque chose, insolence, désobéissance, etc. Quand leur père rentre, ils sont tenus de se présenter dans le living-room. Si, par exemple, tous trois ont leur ardoise remplie, je retire le tricot et la chemise de mes garçons, et je baisse la jupe et la culotte de ma fille. Mon mari retire alors sa ceinture et, attrapant le premier des garçons par les cheveux, lui donne un nombre de coups proportionnel à ses fautes. De même pour les autres. Ils s'agenouillent alors et sont invités à prier. Puis je passe pour remettre chemises et culottes, tout en les encourageant d'une petite tape à prier... Mais quand un de mes fils aînés fait vraiment quelque chose de grave, alors mon mari l'emmène à la cave. S'il est furieux, il l'attrape par le bras sans prendre le temps de le déshabiller, et avec un bon bâton il lui tape sur les épaules, sur le dos, sur les bras, dans les côtes, dans les jambes. Il tape si fort que j'ai parfois peur que l'enfant ne reçoive un coup à la tête : il doit d'ailleurs aller se coucher tant il est couvert de bleus. Mais après cette raclée, il ne recommence plus... Quand il n'est pas en colère et qu'il a le temps, il oblige mon fils à se coucher sur une table carrelée, près de l'évier, et il lui passe un peu d'eau glacée derrière les oreilles et sur la nuque. Puis, avec le bout d'une cigarette, il lui chauffe la peau. C'est très simple, mais très douloureux, et par suite tout à fait efficace... Quand ma fille rentre trop tard le soir, elle reçoit une fessée, bien sûr, mais mon mari lui donne en plus une bonne purge après lui avoir fait un lavement. C'est fort peu agréable, mais comme elle sait à quoi elle s'expose, c'est à elle de choisir. »

J'ai cité cette lettre in extenso, mais j'en retrancherais la partie où le père est « furieux » : la colère est mauvaise conseillère, peu efficace, et le bâton est un outil qui peut devenir dangereux. Sinon, voilà encore un excellent exemple d'éducation ; puisse tout le monde faire pareil !

## X

Peut-être mettez-vous en doute mon autorité en la matière ? Je vais vous rassurer en vous donnant par la même occasion un exemple personnel. J'ai reçu, il y a quelques années, la charge d'un jeune garçon de 10 ans, que nous appellerons « Sébastien » ici.

Il se présenta aussitôt de nombreux problèmes. D'abord, je remarquai le matin, quand je levais Sébastien, que son pantalon de pyjama était défait et parfois baissé sur ses cuisses. Aussi vins-je un soir dans sa chambre sans qu'il m'entendît, et je le surpris en flagrant délit

d'onanisme ! Le lendemain, je l'habillai d'une haire – chemise en poil de bouc et en crin – au lieu de ses vêtements habituels. Puis je l'emmenai dans mon bureau. Après l'avoir dûment sermonné, je l'obligeai à passer la journée avec ce cilice qui lui irritait la peau. Le soir, je lui mis un caleçon très serré pour éviter que l'étoffe ne lui frôle le gland, et je lui attachai les poignets à la tête de son lit pour qu'il ne puisse plus se procurer de ces plaisirs malsains qu'il s'occasionnait par des grattouillements malpropres. Je continuai de l'attacher pendant deux semaines encore, mais même ensuite je le surveillai étroitement.

Je surveillais également ses fréquentations et ses gestes. Dès que je le voyais se caresser trop ostensiblement les cheveux, ou glisser ses mains sous ses habits, ou les laisser pendre sur son ventre, je lui remettais la chemise en crin ou je lui donnais une fessée. Je pense en être arrivé à bout ainsi, mais même alors je devais rester vigilant.

Pour son travail à l'école, je le surveillais de très près. Je lui faisais apprendre ses leçons et je voyais ses devoirs. J'avais établi un barème pour le forcer à travailler, selon la moyenne de ses notes de son carnet mensuel.

Pour une note entre 7 et 10, je le faisais venir se déshabiller dans mon bureau où il recevait une fessée sur mes genoux. Puis je lui mettais pendant toute une journée le cilice. Quand cela tombait un jour de classe, je lui mettais un pull-over à col roulé par-dessus sa chemise en crin.

Pour une note entre 4 et 7, je le faisais revêtir la haire également, pour recevoir de la ceinture sur le dos. De plus, il passait son dimanche au lit, avec la haire.

Pour une note entre 0 et 4, je lui donnais comme précédemment le fouet, puis la nuit il dormait sur le ventre, pieds et poings liés aux barreaux du lit, et uniquement vêtu de la haire et de son petit caleçon serré. Le lendemain, je le réveillais avec la ceinture, et le midi je lui donnais encore une bonne fessée en présence de la bonne.

Une note au-dessus de 14 lui permettait de bénéficier pour de mauvaises notes futures d'un peu d'indulgence.

J'avais l'intention de faire de Sébastien un prêtre ; mais je préfèrai ne pas le faire tondre tout de suite, car il allait encore à une école laïque.

Malgré ce que j'ai dit précédemment, je n'habillais pas Sébastien avec des chemisettes et des shorts. Au contraire : pull-over à col roulé et à manches longues, pantalon de toile long et assez serré, bottes. J'avais en effet là autre chose à combattre : l'onanisme. Moins Sébastien verrait sa peau, moins des habits trop amples le frôleraient, moins il serait tenté par le péché.

Comme je l'ai dit auparavant, Sébastien était le seul enfant de ma maison ; je ne crus pas nécessaire de pratiquer la politique des regroupements. Pour le cérémonial, voici comment je procédais : assis dans le grand fauteuil de mon bureau, je faisais chercher Sébastien par la

bonne – supposons que je l'aie surpris en rentrant de l'école en train de folâtrer d'un peu trop près avec un camarade de classe. Je le faisais s'agenouiller entre mes jambes, et, lui saisissant le visage pour le forcer à me regarder, je le sermonnais et l'admonestais sévèrement. Il me demandait pardon. Sans le lui accorder, je le faisais se relever pour lui dégrafer son pantalon et lui baisser son caleçon. – souvenez-vous que les onanistes sont en général beaucoup plus pudiques que les garçons sains. Je le faisais s'agenouiller sur un tabouret, et je lui donnais quelques bons coups de cravache sur les fesses. Si l'affaire n'était pas grave, cela s'arrêtait là.

Pour l'humilier, je n'avais guère que la ressource de le fesser dans la cuisine, devant la bonne, qui parfois lui maintenait les poignets pendant que je maniais la cravache. C'était à peu près la seule humiliation dont je disposais, aussi je le ménageais. En effet, un garçon toujours humilié de la même façon finit par ne plus y attacher d'importance. Attention à ne pas faire des impudiques !

De même, pour que Sébastien ne devienne pas en plus masochiste, j'avais soin d'appliquer durement les coups de cravache de telle sorte qu'on puisse lire sur sa peau le nombre de coups qu'il avait reçus. C'est un bon système : si la ceinture n'a pas laissé des traces rouges et bien profondes, c'est que vous avez frappé trop doucement. Enfin, quand Sébastien avait reçu mon pardon, il savait que l'affaire était classée, qu'il pouvait de nouveau rire et s'amuser ; à la condition *sine qua non*, bien sûr, qu'il ne recommence plus. Une récidive était – et doit toujours être – punie plus sévèrement.

Vous voyez donc que, sans disposer d'une vaste expérience, je peux m'entretenir sur le sujet. De plus j'ai eu l'occasion de parler avec beaucoup de parents et d'éducateurs, et aussi de recevoir leurs lettres, dont vous avez lu quelques extraits.

En conclusion, je vous répéterai ceci : ne pensez pas que les garçons après 14 ans sont au-dessus de la fessée. Punissez vos enfants corporellement jusqu'à 18 et 20 ans ; c'est pour leur bien, pour leur avenir.

Monseigneur de Montensont,  
Évêque de Reims.

## POSTFACE

Adolescent, le roman de Kosinski m'avait enflammé au point de me donner envie de me l'approprier en le réécrivant. C'était une manière d'entrer dans cet univers, une façon de le vivre plus intensément, et cela doublement puisque je l'incarnais dans les photos. À cette époque, le seul fait de décrire un garçon martyrisé, même s'il y avait peu de sensualité dans la scène, suffisait à provoquer mon excitation.

Ce n'est plus le cas pour celui que je suis devenu, mais j'imagine que des gens plus jeunes, aux sens moins émoussés, pourraient être sensibles à ce texte et y trouver un intérêt. Aujourd'hui, il n'y a plus guère que les scènes d'amour entre Karl et Paul qui me touchent – et que je trouve d'ailleurs plutôt inspirées, encore que je ne sache pas pourquoi je n'avais pas été jusqu'à l'aboutissement d'un orgasme.

Mais je ne considère ce texte ni assez sensuel ni assez abouti pour le publier sur « Histoires Taboues ». Je le mets tout de même sur le Web car, au minimum, c'est un témoignage sur celui que j'étais adolescent. J'y suis attaché, et je voudrais le préserver malgré ses maladresses, car c'est le principal de mes écrits datant de l'époque où j'avais l'âge de l'objet de mon désir... Le numériser permet à ces quelques vestiges de parvenir jusqu'à notre temps.

En recopiant ce texte et en le relisant, j'ai eu l'impression qu'il s'agissait de celui d'un autre, quelqu'un de familier, dont je partage les goûts et les tics, mais quelqu'un qui n'est plus là, que je ne peux plus joindre, et dont il ne me reste que des traces ; j'ai eu le sentiment de transmettre un fantôme.

« Paul, mon amour, voilà tout ce que je peux te léguer ; ce sera un souvenir de moi. Si tu m'aimais, garde-le et cache-le aussi soigneusement que moi... » Cette phrase de Karl remettant ses écrits entre les mains de son frère, je lui donne aujourd'hui un autre sens, j'ai l'impression qu'elle s'adresse à moi, que c'est moi qui dois garder le texte de celui que j'étais à seize ans et, non pas le cacher, mais au contraire le préserver en le diffusant.

De même, j'ai été troublé en retombant sur l'histoire entre Karl et le soldat russe. Je décris cet homme comme ayant « un visage fin, mais assez quelconque », et, je ne sais pourquoi, j'ai cru me reconnaître. Or, si le soldat était moi, et comme je jouais aussi le rôle de Karl, c'était donc moi qui étais amoureux de moi ?... Cependant, je ne fais pas aboutir cette rencontre. Pourquoi ? J'avais peur de vivre cette scène narcissique, même dans une fiction ?

Enfin, je dois dire que j'ai été assez mal à l'aise en retrouvant des références à la Shoah au milieu de scènes qui cherchent à provoquer un émoi sensuel. Mais elles sont déjà dans le texte de Kosinski et, vu l'époque où cette histoire est située, il était impossible de les retirer. À seize ans, je pense que j'avais déjà vu *Nuit et Brouillard*, et je n'ignorais plus le massacre organisé par les nazis. Mais je n'avais certainement pas encore pris la mesure de cet incroyable phénomène multimillénaire qu'est l'antisémitisme.

Kosinski dit lui-même avoir subi cette critique : « Beaucoup tendaient à écarter l'auteur comme le roman, prétendant que j'avais exploité les horreurs de la guerre pour satisfaire mon imagination bizarre. »

Si j'ai bien quelque chose de commun avec lui, c'est de vouloir « satisfaire mon imagination bizarre »...

Minos  
2019

## TABLE

<b>Préface</b>	2
<b>Prologue</b>	5
<b>Chapitre 1</b>	
La maison .....	7
<b>Chapitre 2</b>	
Coppelius.....	17
<b>Chapitre 3</b>	
Marta .....	27
<b>Chapitre 4</b>	
Le paysan .....	33
<b>Chapitre 5</b>	
Olga .....	37
<b>Chapitre 6</b>	
Lekh.....	46
<b>Chapitre 7</b>	
Le charpentier .....	55
<b>Chapitre 8</b>	
Le forgeron.....	62
<b>Chapitre 9</b>	
Le fermier.....	70

<b>Chapitre 10</b>	
Le charbonnier .....	76
<b>Chapitre 11</b>	
Garbos .....	84
<b>Chapitre 12</b>	
Makar .....	92
<b>Chapitre 13</b>	
Labina.....	98
<b>Chapitre 14</b>	
L'Armée Bleue .....	105
<b>Chapitre 15</b>	
L'orphelinat .....	120
<b>Chapitre 16</b>	
Paul.....	139
<b>Chapitre 17</b>	
Le lycée .....	155
<b>Chapitre 18</b>	
Le départ.....	170
<b>Épilogue</b>	175
<b>Principes pour fesser les garçons</b>	
<b>Monseigneur de Montensont, Évêque de Reims</b>	177
<b>Postface</b>	187
<b>Table</b>	189